





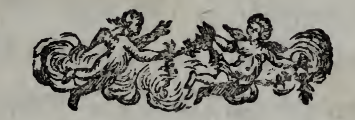
ESSAI
SUR
LE BEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE SIX DISCOURS,

Sur le MODUS, *sur le* DECORUM, *sur les* GRACES, *sur l'*AMOUR DU BEAU, *sur l'*AMOUR DÉSINTÉRESSÉ;

PAR le feu Pere ANDRÉ, Professeur royal de Mathémathiques, de la Société des Belles-Lettres de Caën.



A PARIS,

Chez L. ÉTIENNE GANEAU, Libraire, rue Saint-Severin, aux Armes de Dombes, & à Saint-Louis.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire, les Œuvres séparées du même Auteur, en quatre Volumes in-12. *prix 10 livres.*



AVERTISSEMENT

De l'Édition qui a paru en 1763.

L'ESSAI ſur le Beau reparoît dans le Public vingt-deux ans après la premiere Edition. Cet intervalle n'a point fait oublier aux gens de Lettres le mérite d'un Ouvrage qui a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre en ce genre, pour l'agrément du ſtyle, la préciſion des idées, la juſteſſe & la profondeur des réflexions. Depuis plus de douze ans que cette Edition eſt épuiſée, on n'a ceſſé d'en ſolliciter une

ſeconde; & celle-ci n'a été retardée, que par des circonſtances dont le détail eſt ſuperflu.

Un Sçavant (*a*), qui ſouffroit impatiemment ce retard, fit imprimer à Amſterdam en 1759, l'*Eſſai ſur le Beau*, ſans la participation de l'Auteur; & y ajoûta, de ſon fonds, un Extrait raiſonné; ou, ſi l'on veut, une Hiſtoire critique de différens Ouvrages qui ont un rapport plus ou moins direct à la matiere du *Beau*. Mais cette Edition repréſente l'*Eſſai ſur le Beau*, tel précisément qu'il avoit déja paru, & n'a eu d'autre avantage que d'en multiplier les exemplaires.

(*a*) M. Formey.

Celle que nous donnons aujourd'hui eſt avouée de l'Auteur, & enrichit la Littérature de ſix nouveaux Diſcours. Les quatre Chapitres qui compoſoient la premiere Édition, ſe retrouvent ici ſous le titre de *Diſcours*, le ſeul qui leur convienne, puiſqu'on s'apperçoit, à la lecture, qu'ils ont été prononcés devant une Société de gens de Lettres. Mais ces Diſcours mêmes auront le mérite de la nouveauté, ayant été retouchés par l'Auteur, qui les a ſouvent étendus par des réflexions nouvelles.

Le *Modus* dans le Beau, le *Decorum*, les *Graces*, & le pouvoir de *l'amour du Beau ſur le cœur humain*, ſont les ſujets des

quatre Diſcours que l'on donne aujourd'hui pour la premiere fois. Ils furent originairement deſtinés à ſervir de tribut Littéraire pour une de nos plus célebres Académies de Province. Dès ce moment ils appartinrent au Public, comme parties eſſentielles d'un tout dont il ne poſſédoit encore qu'une portion.

Ces huit premiers Diſcours forment un Traité complet du Beau, dont l'étendue paſſe les bornes d'un ſimple Eſſai; titre modeſte que l'Auteur a voulu qu'on lui conſervât. Ils ſont ſuivis de deux Diſcours ſur l'*Amour déſintéreſſé*, qui, quoiqu'étrangers à l'objet principal de l'Ouvrage, n'y paroîtront point déplacés.

Nous croyons que la Littérature, la Société, la Religion même accueilleront favorablement une production qui a le mérite rare de les intéresser également par les graces du style, par le goût d'une composition saine, par des sentimens qui ne respirent que l'humanité, & qui semblent avoir été puisés à la source éternelle du Beau.

Le grand âge du respectable Auteur, & l'éloignement où il est de la Capitale, l'ont déterminé à confier ses Manuscrits à un ami, qui n'a d'autre part à cette Édition que d'avoir suivi scrupuleusement ses intentions, & d'y avoir joint ce court Avertissement.

AVIS

Sur cette nouvelle Édition.

UN Ouvrage de la nature de celui-ci étant fait pour être mis entre les mains de la Jeuneſſe, nous avons cru faire plaiſir au Public, de réunir les deux Volumes en un, pour en faciliter l'acquiſition. La perte que nous avons faite du reſpectable Auteur, mort à Caën le 26 Février 1764*, nous a mis dans la néceſſité de ne rien changer à la précédente Édition, & de nous y conformer exactement.

---

* Voyez l'Éloge hiſtorique du feu Pere André à la tête du Tome premier de ſes Œuvres.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Eſſai ſur le Beau*, avec des augmentations conſidérables ; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce premier Mars 1763.

BONAMY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé Louis-Etienne GANEAU, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer, & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Œuvres du Pere André*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres autant de fois que bon lui ſemblera ; & de les ven-

dre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été don-

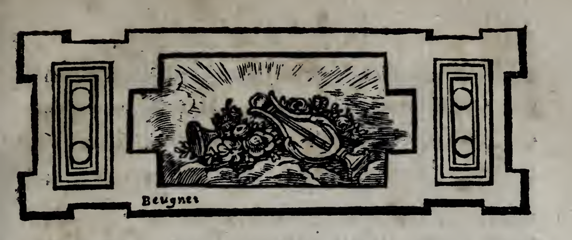
née, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGOON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres ſoit tenue pour duement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Janvier l'an de grace mil ſept cent ſoixante-trois, & de notre Regne le quarante-huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

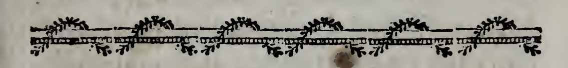
Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 399, fol. 277, conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 22 Mars 1765.

LE BRETON, Syndic.

ESSAI



ESSAI SUR LE BEAU.



PREMIER DISCOURS.

Sur le Beau en général, & en particulier ſur le Beau viſible.

MESSIEURS,

JE ne ſçais par quelle fatalité il arrive que les choſes dont on parle le plus parmi les hommes, ſont ordinairement celles que l'on connoît le moins. Telle eſt, entre mille autres, la matiere que j'entreprends de traiter. C'eſt le Beau; tout le monde en parle: tout

le monde en raiſonne. Il n'y a point de cercles à la Cour, il n'y a point de ſociétés dans les villes, il n'y a point d'échos dans les campagnes, il n'y a point de voûtes dans nos Temples, qui n'en retentiſſent. On veut du beau par-tout ; du beau dans les ouvrages de la nature, du beau dans les productions de l'art, du beau dans les ouvrages d'eſprit, du beau dans les mœurs : & ſi l'on en trouve quelque part, c'eſt peu de dire qu'on en eſt touché ; on en eſt frappé, ſaiſi, enchanté. Mais de quoi l'eſt-on ?

Demandez dans une compagnie aux perſonnes qui en paroiſſent les plus épriſes, quel eſt ce beau, qui les charme tant ? quel en eſt le fond, la nature, la notion préciſe, la véritable idée ? ſi le beau eſt quelque choſe d'abſolu ou de relatif ? s'il y a un beau eſſentiel, & indépendant de toute inſtitution ? un beau fixe, & immuablement tel ? un beau qui plaît, ou qui a droit de plaire à la Chine, comme en France ; aux Barbares mêmes, comme aux nations les plus policées ? un beau ſuprême, qui ſoit la regle &

le modele du beau ſubalterne que nous voyons ici bas ? ou, enfin, s'il en eſt de la beauté comme des modes & des parures, dont le ſuccès dépend du caprice des hommes, de l'opinion & du goût ?

A ces queſtions, vous verrez auſſitôt toutes les idées ſe confondre, les ſentimens ſe partager, naître mille doutes ſur les choſes du monde, que l'on croyoit le mieux ſçavoir : & pour peu que vous preſſiez vos interrogations pour faire expliquer les contendans, vous reconnoîtrez que, ſi le je-ne-ſçais-quoi ne vient à leur ſecours, la plûpart ne ſçauront que vous répondre.

Quelqu'un me dira peut-être : faut-il donc aller ſi loin pour trouver du beau ? Ouvrez les yeux ; voilà une belle compagnie : écoutez : voilà un bel air. Mais il eſt évident que ce ſeroit-là ſortir de la queſtion. Je ne vous demande pas *ce qui eſt beau*, diſoit autrefois un Philoſophe (1) à un So-

---

(1) Platon, dans ſon grand *Hippias*.

phiſte, qui, ſur le même ſujet, lui faiſoit à-peu-près la même réponſe. Je vous demande *ce que c'eſt que le Beau*? Les deux queſtions ſont bien différentes. Vous répondez, ſuivant le ſtyle ordinaire, parfaitement juſte à celle que je ne vous fais pas. Mais vous ne répondez point du tout à celle que je vous fais. Je vous demande, encore un coup : qu'eſt-ce que le Beau? le Beau, qui rend tel tout ce qui eſt beau dans le phyſique, dans le moral, dans les ouvrages de la nature, dans les productions de l'art, en quelque genre de beauté que ce puiſſe être?

Je ſçais qu'il y a des Philoſophes par le monde, qui m'auroient bientôt répondu. Après avoir épuiſé ſur le Beau tous les lieux communs de l'éloquence pyrrhonienne, qui ſe réduit à prouver aux hommes qu'ils ne ſçavent rien, parce qu'ils ne ſçavent pas tout; ils concluroient ſans façon à le mettre au rang des êtres de pure opinion. Mais ſi ces grands Philoſophes ne veulent point paſſer pour des extravagans, qui parlent du Beau ſans ſçavoir ce qu'ils diſent, il faut du moins

qu'ils en admettent l'idée, qui est en effet très-constante. Je veux dire ; pour ne rien supposer que d'indubitable, qu'il y a dans tous les esprits une idée du Beau ; que cette idée dit excellence, agrément, perfection ; qu'elle nous représente le Beau comme une qualité avantageuse, que nous estimons dans les autres, & que nous aimerions dans nous-mêmes. La question est de la développer, en sorte qu'elle devienne manifeste à tous les esprits attentifs ; c'est le dessein que je me propose.

J'ai cru, Messieurs, que vous verriez avec plaisir traiter dans vos assemblées Académiques une matiere si intéressante & si agréable par elle-même, d'ailleurs si peu connue dans la théorie, & cependant si digne de l'être par les grands principes qu'on en peut tirer pour former ses sentimens, son langage, sa conduite sur le vrai Beau, qui en doit être la regle. C'est ce qui me donne lieu d'espérer une audience favorable.

Pour donner d'abord un plan général de mon dessein, je dis qu'il y a un

Beau eſſentiel, & indépendant de toute inſtitution, même divine : qu'il y a un Beau naturel, & indépendant de l'opinion des hommes : enfin qu'il y a une eſpece de Beau d'inſtitution humaine, & qui eſt arbitraire juſqu'à un certain point. Trois propoſitions, qui renferment tout mon ſujet, qui font voir l'ordre que je dois ſuivre en le traitant, & qui commencent déja, ſi je ne me trompe, à y répandre quelque jour, par la diſtinction qu'elles mettent entre les choſes qu'on a ſi ſouvent coutume de brouiller enſemble. Retenez, s'il vous plaît, Meſſieurs, cette premiere diviſion de la matiere que je me propoſe d'éclaircir.

Mais comme le Beau peut être conſidéré ou dans l'eſprit, ou dans le corps, on voit aſſez que, pour ne rien confondre, il faut encore le diviſer par ſes différens territoires ; en Beau ſenſible, & en Beau intelligible : le Beau ſenſible, que nous appercevons dans les corps ; & le Beau intelligible, que nous appercevons dans les eſprits. On conviendra, ſans doute,

que l'un & l'autre ne peut être apperçu que par la raiſon; le Beau ſenſible, par la raiſon attentive aux idées qu'elle reçoit des ſens; & le Beau intelligible, par la raiſon attentive aux idées de l'eſprit pur. Je commence par le Beau ſenſible, quoique peut-être le plus compliqué, mais qui d'ailleurs me paroît le plus facile à éclaircir, par les ſecours que je puis tirer de nos idées les plus familieres, pour me faire entendre à toutes ſortes de perſonnes.

D'abord, il eſt certain que tous nos ſens n'ont pas le privilège de connoître le Beau. Il y en a trois, que la nature a exclus de cette noble fonction : le goût, l'odorat & le toucher. Sens ſtupides & groſſiers, qui ne cherchent, comme les bêtes, que ce qui leur eſt bon, ſans ſe mettre en peine du beau. La vue & l'ouïe ſont les ſeules de nos facultés corporelles, qui aient le don de le diſcerner. Qu'on ne m'en demande pas la raiſon : je n'en connois point d'autre, que la volonté du Créateur, qui fait, comme il lui plaît, le partage des talens.

Toute la queſtion ſe réduit donc ici au Beau qui eſt du reſſort de ces deux ſens privilégiés ; c'eſt-à-dire, au Beau viſible ou optique, & au Beau acouſtique ou muſical : au Beau viſible, dont l'œil eſt le juge naturel, & au Beau acouſtique, dont l'oreille eſt l'arbitre née : l'un & l'autre établis par un ordre ſouverain, pour en décider chacun dans ſon diſtrict, mais en tribunaux ſubalternes ſuivant certaines loix, qui, leur étant antérieures & ſupérieures, doivent dicter tous leurs arrêts.

Celles que l'oreille doit ſuivre dans les ſiens, ſont d'une théorie trop fine & trop délicate pour me réſoudre à commencer par elles. Ainſi, pour plus grande facilité, je me borne dans ce premier Diſcours au Beau ſenſible, qui eſt l'objet de la vue. Nous n'aurons encore que trop de matiere.

Il faut montrer qu'il y a un Beau viſible dans tous les ſens que nous avons diſtingués ; un Beau eſſentiel, un Beau naturel, & un Beau en quelque ſorte arbitraire. Il faut expliquer

la nature de ces trois eſpeces de Beau viſible. Il faut établir quelques regles pour les reconnoître, chacun par le trait particulier qui le caractériſe.

Vous voyez, Meſſieurs, par la maniere toute ſimple dont j'expoſe mon deſſein, que je n'ai nulle intention de ſuſpendre vos ſuffrages, ni de vous demander grace pour mes preuves. Mais auſſi vous me permettrez de vous demander juſtice contre l'inſolence du Pyrrhoniſme, dont la folie & le ridicule ne parurent jamais plus palpables que dans cette matiere.

Eſt-il poſſible qu'il y ait eu des hommes, & même des philoſophes, qui aient douté un moment s'il y a un Beau eſſentiel & indépendant de toute inſtitution, qui eſt la regle éternelle de la beauté viſible des corps? La plus légere attention à nos idées primitives, n'auroit-elle pas dû les convaincre que la régularité, l'ordre, la proportion, la ſymmétrie ſont eſſentiellement préférables à l'irrégularité, au déſordre & à la diſproportion? La Géométrie naturelle, qui ne peut être ignorée de perſonne, puiſqu'elle fait

partie de ce qu'on appelle ſens-commun, auroit-elle oublié de leur mettre, comme aux autres hommes, un compas dans les yeux, pour juger de l'élégance d'une figure, ou de la perfection d'un ouvrage? Auroit-elle oublié de leur apprendre ces premiers principes du bon-ſens : qu'une figure eſt d'autant plus élégante, que le contour en eſt plus juſte & plus uniforme; qu'un ouvrage eſt d'autant plus parfait, que l'ordonnance en eſt plus dégagée; que, ſi l'on compoſe un deſſein de pluſieurs pieces différentes, égales ou inégales, en nombre pair ou impair, elles y doivent être tellement diſtribuées, que la multitude n'y cauſe point de confuſion; que les parties uniques ſoient placées au milieu de celles qui ſont doubles; que les parties égales ſoient en nombre égal, & à égale diſtance de part & d'autre; que les inégales ſe répondent auſſi de part & d'autre en nombre égal, & ſuivant entr'elles une eſpece de gradation réglée; en un mot, en ſorte que, de cet aſſemblage, il en résulte un tout, où rien ne ſe confonde, où rien ne ſe con-

trarie, où rien ne rompe l'unité du deſſein ? Et pour deſcendre de la métaphyſique du Beau, à la pratique des arts qui le rendent ſenſible, un ſimple coup-d'œil ſur deux édifices, l'un régulier, l'autre irrégulier; ne doit-il pas ſuffire, non ſeulement pour nous faire voir qu'il y a des regles du Beau, mais pour nous en découvrir la raiſon?

Cette raiſon fondamentale des regles du Beau, qui eſt aſſez ſubtile, paroîtra peut-être meilleure dans la bouche de quelque Auteur célebre, que dans la mienne. Je n'en connois que deux, qui aient un peu approfondi la matiere que je traite; Platon, & Saint Auguſtin.

Platon a fait deux Dialogues intitulés, *du Beau*; ſon grand *Hippias*, & ſon *Phédre.* Mais comme dans le premier il enſeigne plutôt ce que le Beau n'eſt pas que ce qu'il eſt; comme dans le ſecond il parle moins du Beau, que de l'amour naturel qu'on a pour lui; comme dans l'un & dans l'autre il étale à ſon ordinaire plus d'eſprit & d'éloquence que de véritable philoſophie,

je renonce à la gloire de prouver ma these en grec. Saint Augustin, qui étoit un aigle en tout, a traité la question plus en philosophe. Il nous apprend, même que dans sa jeunesse (1), il avoit composé un livre exprès sur la nature du Beau ; & nous serions inconsolables de l'avoir perdu, si nous n'en retrouvions les principes dans ceux de ses ouvrages que le tems nous a conservés. Je les trouve sur-tout bien développés dans son sublime traité de la vraie Religion. Il y éleve son lecteur du Beau visible des arts, au Beau essentiel qui en est la regle, par une analyse qui feroit honneur à la Philosophie moderne. Mais il faut l'écouter lui-même.

Si je demande à un Architecte (2), dit ce S. Docteur, pourquoi, ayant consttruit une arcade à l'une des aîles de son édifice, il en fait autant à l'autre, il me répondra, sans doute, que c'est afin que les membres de

---

(1) *Conf. l.* 4, *c.* 13. *&c.*

(2) S. Aug. *De verâ Relig. c.* 30, 31, 32. *&c.*

ſon architecture (3) ſymmétriſent bien enſemble. Mais pourquoi cette ſymmétrie vous paroît-elle néceſſaire ? Par la raiſon que cela plaît. Mais qui êtes-vous, pour vous ériger en arbitre de ce qui doit plaire ou ne doit pas plaire aux hommes ? & d'où ſçavez-vous que la ſymmétrie nous plaît ? J'en ſuis sûr, parce que les choſes ainſi diſpoſées, ont de la décence, de la juſteſſe, de la grace; en un mot, parce que cela eſt beau. Fort bien. Mais dites-moi : cela eſt-il beau, parce qu'il plaît; ou cela plaît-il, parce qu'il eſt beau ? Sans difficulté, cela plaît, parce qu'il eſt beau. Je le crois comme vous. Mais je vous demande encore : pourquoi cela eſt-il beau ? & ſi ma queſtion vous embarraſſe, parce qu'en effet les maîtres de votre art ne vont guères juſques-là, vous conviendrez du moins, ſans peine, que la ſimilitude, l'égalité, la convenance des parties de votre bâtiment, réduit tout à une eſpece d'unité, qui contente la raiſon. C'eſt ce que je voulois dire.

(3) Idem. *De Muſ. l. 6, c. 13.*

Oui; mais prenez-y garde. Il n'y a point de vraie unité dans les corps, puiſqu'ils ſont tous compoſés d'un nombre innombrable de parties, dont chacune eſt encore compoſée d'une infinité d'autres. Où eſt-ce donc que vous la voyez, cette unité qui vous dirige dans la conſtruction de votre deſſein; cette unité, que vous regardez dans votre art comme une loi inviolable; cette unité, que votre édifice doit imiter pour être beau; mais que rien ſur la terre ne peut imiter parfaitement, puiſque rien ſur la terre ne peut être patfaitement un? Or de-là que s'enſuit-il? Ne faut-il pas reconnoître qu'il y a donc au-deſſus de nos eſprits une certaine unité originale, ſouveraine, éternelle, parfaite, qui eſt la règle eſſentielle du beau, que vous cherchez dans la pratique de votre art?

C'eſt le raiſonnement de Saint Auguſtin, dans ſon Livre de la véritable Religion. D'où il a conclu dans un autre Ouvrage ce grand principe, qui n'eſt pas moins évident: ſçavoir, que c'eſt l'unité qui conſtitue, pour

ainſi dire, la forme & l'eſſence du Beau en tout genre de beauté. *Omnis porrò pulchritudinis forma unitas eſt* (1).

J'adopte le principe dans toute ſon étendue. Mais il n'eſt encore queſtion que de l'appliquer au Beau viſible ou optique. On vient de voir qu'il y en a un qui eſt eſſentiel, néceſſaire & indépendant de toute inſtitution : un Beau géométrique, ſi j'oſe ainſi m'exprimer. C'eſt celui dont l'idée, comme parle encore Saint Auguſtin, forme l'*art du Créateur*; cet art ſuprême, qui lui fournit tous les modeles des merveilles de la Nature, que nous allons conſidérer.

Je dis, en ſecond lieu, qu'il y a un Beau naturel, dépendant de la volonté du Créateur, mais indépendant de nos opinions & de nos goûts. Gardons-nous bien de le confondre, comme le vulgaire, avec le Beau eſſentiel. Il en eſt plus différent, que le Ciel ne l'eſt de la Terre. Le Beau eſſentiel, conſidéré dans la ſtructure des corps,

---

(1) S. Aug. *Epiſt.* 18. *édit. pp. BB.*

n'eſt, pour ainſi dire, que le fond du Beau naturel : un fond, je l'avoue, qui eſt par lui-même riche & agréable ; mais qui, avec tous ſes agrémens, plairoit à la raiſon plus qu'à l'œil, ſi l'Auteur de la nature n'avoit pris ſoin de le relever par les couleurs.

C'eſt par leur éclat qu'il a trouvé le moyen d'introduire dans l'Univers un nouveau genre de beauté, qui nous offre par-tout un ſpectacle ſi brillant & ſi diverſifié. Il a peint le Ciel d'un azur dont la vue ne laſſe jamais. Il a tapiſſé la Terre d'une verdure émaillée de mille fleurs, qui nous applique ſans nous fatiguer. Il nous étale pendant le jour une clarté pure, qui nous charme par ſa diſtribution par-tout uniforme. Il nous préſente pendant la nuit une illumination naturelle, dont la beauté le diſpute à celle du jour, la ſurpaſſe peut-être, du moins par la variété de la décoration : & ſi quelquefois il tire le rideau ſur ce grand théâtre de la nature en le couvrant de nuages, c'eſt pour nous offrir, dans les différentes couleurs dont il les pare, un nouvel objet d'admiration.

Dans

Dans ce partage d'agrémens, il n'a point oublié les ſpectateurs-nés des merveilles de ſa puiſſance. Il a, comme un habile Peintre, diverſement coloré les hommes, pour les rendre, les uns à l'égard des autres, un ſpectacle encore plus raviſſant que le Ciel & la Terre.

Qu'il y ait un Beau naturel, cela donc eſt évident par le ſeul coup-d'œil de la nature. Que ce genre de Beau ſoit indépendant de nos opinions & de nos goûts, il ne ſeroit pas plus poſſible d'en douter, ſi tous les hommes étoient de même couleur. Mais le Créateur en a ordonné autrement. Il y a des peuples noirs, & il y en a de blancs : & chacun n'a point manqué de prendre parti ſelon les intérêts de ſon amour-propre. Je viens de lire le diſcours d'un Negre (1), qui donne ſans façon la palme de la beauté au teint de ſa nation. Ajoûtez qu'il n'y a preſque perſonne qui n'ait ſa couleur favorite. Les uns aiment plus le verd, les autres le bleu, ceux-là le rouge,

(1) Dans *le Pour & Contre*, 1736.

ceux-ci le jaune ou le violet. Et les Peintres-mêmes, qui devroient avoir ſur cette matiere des principes moins flottans, ſont partagés en pluſieurs ſectes ſur le mélange qui forme la vraie beauté du coloris. Faiſons voir qu'il y a des regles dans la nature, ſinon pour juger tous ces différends par un arrêt définitf & contradictoire, du moins pour les mettre en état d'être terminés à l'amiable. Il ne faudra pas même aller bien loin pour trouver ces regles.

Nous n'avons qu'à conſulter les juges naturels du Beau viſible. Que nous diſent les yeux ? Ils nous déclarent hautement que la lumiere eſt la reine & la mere des couleurs. Sa préſence les fait naître : ſon approche les anime : ſon éloignement les affoiblit : ſon abſence les fait mourir. Vient-elle à reparoître ſur l'horiſon : nous ſommes dans l'inſtant frappés de l'idée du Beau. Et celui même qui eſt la beauté eſſentielle, a cru ne ſe pouvoir définir ſous une image plus agréable, qu'en diſant : *je ſuis la lumiere*. La lumiere eſt belle de ſon propre fond. La lumiere

embellit tout. C'eſt tout le contraire des ténèbres ; elles enlaidiſſent tout ce qu'elles enveloppent. Or, de toutes les couleurs, celle qui approche le plus de la lumiere, c'eſt le blanc ; celle qui approche le plus des ténèbres, c'eſt le noir. Notre premiere queſtion eſt donc décidée par la voix même de la nature. Et ſi l'Orateur des Négres veut paroître dans une compagnie de Blancs, il faut qu'il ſe réſolve à n'y ſervir que de mouche, pour l'embellir par le contraſte.

Me permettra-t-on de haſarder ici une conjecture ? De cette concluſion, qui ne peut être douteuſe que chez les Maures ou en Ethiopie, ne pourroit-on pas tirer quelque ouverture favorable pour juger le procès des autres couleurs ? Je les réduis toutes à cinq primitives : le jaune, le rouge, le verd, le bleu & le violet. Ne pourroit-on pas, dis-je, en prenant la lumiere pour la meſure du Beau en ce genre de beauté, leur donner à chacune le rang d'eſtime qu'elles méritent, ſelon qu'elles en approchent plus ou moins ? D'où il s'enſuivroit,

que le jaune pur ſeroit placé à la tête, comme le plus lumineux ; le rouge après, puis le verd, le bleu enſuite, & enfin le violet, comme le plus ſombre. C'eſt l'ordre de clarté, que le célebre M. Newton (1), l'Auteur le plus original que nous ayons ſur cette matiere, a remarqué entre les couleurs en les conſidérant au travers du priſme, où il eſt certain qu'elles paroiſſent dans toute leur pureté & dans tout leur brillant. Or, dites-moi, qu'y a-t-il de plus naturel & de plus raiſonnable, que de meſurer leur beauté par leur éclat ?

Mais après tout, Meſſieurs, je ne veux me brouiller avec aucune couleur. Il me ſuffit qu'indépendamment de nos opinions & de nos goûts, elles aient toutes leur beauté propre & ſinguliere. Il me ſuffit qu'elles nous plaiſent toutes naturellement, chacune dans la place que l'Auteur de la nature leur a marquée dans le monde ; le bleu dans le ciel, le verd ſur la

---

(1) Newton, *Opt.* pag. 80.

terre, les trois autres couleurs dans les divers objets qu'elles ont ordre de revêtir pour parer nos jardins & nos campagnes. Il me suffit enfin, que chacune en particulier soit d'autant plus belle, qu'elle est plus pure, plus homogène, plus uniforme ; en un mot, d'autant plus belle, qu'on y découvre une image plus sensible de l'unité. C'est toujours le principe.

Il faut pourtant l'avouer : quelque brillante que soit une couleur, elle nous rassasieroit bientôt, si nous n'en avions qu'une seule à considérer dans le monde. L'Auteur de la nature, en cela comme en toute autre chose, a eu soin de prévenir nos dégoûts. Il y a très-peu de couleurs simples. M. Newton n'en compte que sept : le rouge, l'orangé, le jaune, le verd, le bleu, l'indigo & le violet. Il y en a un nombre infini de composées ; je veux dire, qui résultent de leurs divers mélanges en les prenant deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, &c. & en combinant encore ces résultats les uns avec les autres pour en former de nouveaux mélanges, qui,

par les regles des combinaiſons, nous en donneront encore un plus grand nombre à l'infini. Ou plutôt, parce qu'il eſt évident que chacune d'elles, ſoit ſimples, ſoit compoſées, peut avoir à l'infini divers degrés de force & de vivacité, ſuivant leſquels on les peut mêler enſemble pour en produire d'autres; ne pourroit-on pas dire qu'il y a dans la nature, non-ſeulement une infinité, mais une infinité d'infinités de couleurs différentes? Au moins eſt-il conſtant qu'après tant de ſiecles d'obſervations, l'expérience nous en découvre tous les jours de nouvelles. Voilà donc encore dans cette infinie variété de couleurs une autre ſorte de beauté, dont le Créateur, indépendamment de nos opinions & de nos goûts, a décoré la ſcène de l'Univers: &, pour comble de merveilles, il ne faut qu'un rayon de lumiere pour en faire tout-d'un-coup le diſcernement.

Voici quelque choſe qui vous paroîtra peut-être encore plus digne d'attention, parce qu'il y paroît plus d'intelligence, ou du moins un art

plus aiſé à reconnoître. C'eſt le Beau qui réſulte, je ne dis plus du mélange des couleurs, qui détruit les unes pour produire les autres, mais de leur union & de leur aſſemblage, pour compoſer un tout hétérogène, où elles ſe voient diſtinguées ſur le même fond, chacune dans ſa beauté ſpécifique.

Afin de mieux comprendre ce nouveau genre de Beau viſible, qui eſt l'objet de la Peinture, faiſons, avec les Maîtres de l'art, deux obſervations.

La premiere eſt, que, de même qu'il y a dans la muſique des ſons accordans, & des ſons diſcordans, il y a dans l'optique des couleurs amies & des couleurs ennemies : des couleurs amies, qui ſemblent ſe rechercher pour s'embellir mutuellement ; & des couleurs ennemies, jalouſes, pour ainſi dire, de la beauté les unes des autres, & qui ſemblent ſe fuir, comme de peur d'être effacées ou obſcurcies par leurs rivales. C'eſt ce qu'on ſuppoſe naturellement, quand on approche la doublure de l'étoffe,

pour voir ſi elles ſont bien aſſorties.

La ſeconde obſervation eſt, qu'il n'y a point de couleurs ſi amies, qui, étant aſſemblées ſur le même fond, n'aient beſoin de quelque autre couleur moyenne qui les ſépare un peu, pour empêcher que leur union ne paroiſſe trop bruſque; ni de couleurs ſi ennemies, que l'on ne puiſſe les réconcilier enſemble par la médiation de quelqu'autre, comme par une amie commune. Deux points eſſentiels, que les habiles Peintres ont toujours en vue, comme la perfection de leur art.

Ils veulent, dit un Auteur fameux (1), *que parmi les lumieres & les ombres bien ménagées, on voye dans un tableau les vraies teintes du naturel : qu'on apperçoive des maſſes de couleurs, où l'on obſerve ſoigneuſement cette amitié, ou cet accord, qui ſe doit trouver entr'elles : qu'on aſſortiſſe habilement les chairs avec les draperies, les draperies les unes avec les autres, les perſonnages entr'eux, les payſages,*

(1) Félibien, *Dial. des Peintres.*

les

les lointains, en ſorte que tout y paroiſſe à l'œil ſi artiſtement lié, que le tableau ſemble avoir été peint tout d'une ſuite, &, pour ainſi dire, d'une même palette de couleurs.

Voilà juſtement ce qu'on peut appeller le roman de la Peinture. Mais ce qui n'eſt qu'un roman par rapport à cet Art, eſt dans la nature un phénomène très-commun. Toutes ces grandes idées de coloriſation parfaite, que nous voyons dans les livres des Peintres plus que dans leurs tableaux, nous les trouvons réaliſées dans un million d'objets qui nous environnent; dans les couleurs de l'arc-en-ciel, dans celles d'un paon qui fait la roue, dans celles d'un papillon éployé aux rayons du ſoleil, dans les parterres de nos jardins, ſouvent dans une ſimple fleur. Quelle profuſion d'or, de perles, de diamans parſemés avec tant d'art ſur un fond ſi fin, dans un contour ſi juſte, dans un ordre ſi régulier, dans une perſpective ſi exacte, dans un luſtre ſi parfait! & dans cet aſſemblage de couleurs ſi différentes, quelle ſympathie entre quelques-unes! quelle

adreſſe dans la conciliation des plus ennemies ! quelle vivacité dans celles qui dominent ! quelle douceur dans la dégradation imperceptible de celles qui ne leur doivent ſervir que de parure ! & entre celles-ci encore, quelle attention, ſi j'oſe ainſi parler, pour ne pas offuſquer leurs amies, ni même leurs rivales, qui en font autant de leur côté, comme par un retour de condeſcendance réciproque ! En un mot, quelle délicateſſe dans le paſſage de l'une à l'autre ! quelle diverſité dans les parties ! quel accord dans le total ! Tout y eſt diſtingué : tout y eſt un. Oui, je défierois les yeux les plus pyrrhoniens de ne point reconnoître là un Beau indépendant de nos opinions & de nos goûts.

Allons plus loin. Si dans les êtres purement matériels il y a un Beau viſible, réel & abſolu, n'y en aura-t-il point dans l'homme ? En peut-on douter ſérieuſement ? & ne ſeroit-ce pas même lui faire injure, que de mettre ſa beauté en comparaiſon avec celle d'aucun être animé, ou inanimé ? Il porte ſur le front, dans l'œil, dans

ſon air, dans ſon port les titres de l'empire & de la ſupériorité que le Créateur lui a donnés ſur eux en toute maniere. Ses couleurs, il eſt vrai, ne ſont pas tout-à-fait ſi vives que celles des objets dont nous venons de parler; mais en récompenſe, ne faut-il pas convenir qu'elles paroiſſent incomparablement plus vivantes? Peut-on avoir des yeux, & ne pas voir que l'ame répand ſur le viſage un air de penſée, de ſentiment, d'action qui lui donne un nouveau genre de beauté inconnue à tout le reſte du monde viſible? Je veux bien croire que, l'Auteur de la nature nous ayant faits pour vivre enſemble en ſociété, notre cœur flatte quelquefois un peu les images que nous recevons à la vue les uns des autres. Mais la raiſon la plus en garde contre les illuſions du cœur, peut-elle s'empêcher d'appercevoir du beau dans la régularité des traits d'un viſage bien proportionné, dans le choix & dans le tempérament des couleurs qui enluminent ces traits, dans le poli de la ſurface où ces couleurs ſont reçues, dans les graces différentes qui

en résultent successivement selon les divers âges de la vie humaine, dans les graces tendres de l'enfance, dans les graces brillantes de la jeunesse, dans les graces majestueuses de l'âge parfait, dans les graces vénérables d'une belle vieillesse; & principalement dans cet air de vie & d'expression qui releve les graces mêmes, qui les rend, pour ainsi dire, parlantes, qui distingue si avantageusement une personne de sa statue & de son portrait; enfin, qui donne au corps humain une espece de beauté spirituelle?

Comment donc s'est-il trouvé des esprits assez bizarres ou assez stupides, pour philosopher contre un jugement naturel si conforme à la raison? Comment s'en trouve-t-il encore quelquefois dans certaines compagnies, qui voudroient faire dépendre l'idée du Beau de l'éducation, du préjugé, du caprice, & de l'imagination des hommes? Allons à la source de l'erreur.

C'est qu'en effet il y a une troisième espece de Beau, qu'on peut appeller arbitraire, ou artificiel, comme il

vous plaira. Les Philoſophes dont je parle, en auront remarqué ſans peine par-tout où ils ont été, à la Cour & à la Ville, chez nous & parmi les étrangers : un Beau de ſyſtême & de manière dans la pratique des arts, un Beau de mode ou de coutume dans les parures, certains agrémens même perſonnels, qui n'ont ſouvent d'autre mérite que d'avoir plu au haſard à cette eſpèce de gens qui donnent le ton dans le monde. Ils auront eu aſſez d'eſprit pour voir qu'il entre bien de l'arbitraire dans ces idées de beauté ; & de-là ils ont conclu ſans façon, que tout Beau eſt donc arbitraire. Je ne leur demanderai point par quelles règles de logique ; ordinairement ces Meſſieurs ſçavent bien raiſonner ſans elles. Mais il faut leur démontrer par des raiſons palpables, en quel ſens on peut admettre un Beau arbitraire, & en quel ſens on ne le doit pas.

Je leur paſſe d'abord qu'il y en a dans tous les arts ; & l'on ne peut en douter, quand on fait attention à la nature de leurs règles. Celles de l'Architecture m'ont paru les plus faciles

à comprendre ; je m'y renferme pour mettre la matière à la portée la plus commune.

L'Architecture a des règles de deux sortes ; les premières, fondées sur les principes de la Géométrie ; les autres, formées sur les observations particulières, que les Maîtres de l'Art ont faites en divers tems sur les proportions, qui plaisent à la vue par leur régularité, vraie ou apparente.

On sçait que les premières sont invariables, comme la science qui les prescrit. La perpendicularité des colonnes qui soutiennent l'édifice, le parallélisme des étages, la symmétrie des membres qui se répondent, le dégagement & l'élégance du dessein, sur-tout l'unité dans le coup-d'œil, sont des beautés architectoniques ordonnées par la nature, indépendamment du choix de l'Architecte.

Il n'en est pas de même des règles de la seconde espèce. Telles sont, par exemple, celles qu'on a établies pour déterminer les proportions des parties d'un édifice dans les cinq ordres d'Architecture : que, dans le Toscan, la

hauteur de la colonne contienne sept fois le diametre de sa base, dans le Dorique huit, dans l'Ionique neuf, dans le Corinthien dix, & dans le Composite autant; que les colonnes aient un renflement depuis leur naissance jusqu'au tiers du fût; que, dans les deux autres tiers, elles diminuent peu-à-peu en fuyant vers le chapiteau; que les entre-colonnemens soient au plus de huit modules, & au moins de trois; que la hauteur des portiques, des arcades, des portes & des fenêtres soit double de leur largeur, & plusieurs autres déterminations semblables, que l'on peut voir dans les Livres d'Architecture (1) ou dans les pratiques ordinaires, mais qui, n'étant fondeés que sur des observations à l'œil, toujours un peu incertaines, ou sur des exemples souvent équivoques, ne sont pas des règles tout-à-fait indispensables.

Aussi voyons-nous que les grands Architectes prennent quelquefois la

(1) Vitruve, Palladio, Vignole, &c.

liberté de ſe mettre au-deſſus d'elles. Ils y ajoûtent, ils en rabattent, ils en imaginent de nouvelles ſelon les circonſtances qui déterminent le coup-d'œil. Michel-Ange, Palladio, Vignole en Italie, Manſard & de l'Orme en France, l'ont fait avec une gloire qui doit animer leurs ſucceſſeurs à imiter leur hardieſſe, pourvu néanmoins qu'en ſe diſpenſant, comme eux, des règles établies par l'uſage, ils aient autant d'application que leurs maîtres à ne les négliger, que pour leur en ſubſtituer de meilleures ou d'équivalentes. Voilà donc manifeſtement un Beau arbitraire, un Beau, ſi j'oſe ainſi parler, de création humaine, un Beau de génie & de ſyſtême, que nous pouvons admettre dans les Arts, mais toujours ſans préjudice du Beau eſſentiel, qui eſt une barrière qu'on ne doit jamais paſſer. *Hic murus aheneus eſto.*

Me permettez-vous, Meſſieurs, de me contredire un peu en faveur des grands génies ? Cette barrière même, qui nous paroît ſi néceſſaire, n'eſt peut-être pas toujours, & en tout,

une loi de rigueur pour eux. Car, ſans ſortir de notre exemple, qu'en ont penſé les Architectes les plus célèbres? Jugeons-en par leurs pratiques. Il y en a qui ont été aſſez hardis pour ſe permettre quelques licences contre certaines règles du Beau même eſſentiel. Emportés par une eſpèce de fureur poétique, ils ont jetté quelques défauts de régularité dans leurs ouvrages d'ailleurs les mieux ordonnés, quand ils ont prévu, où que ces petits défauts donneroient lieu à de grandes beautés, ou qu'ils rendroient plus remarquables celles qu'ils avoient deſſein d'y faire plus dominer, ou enfin que ces défauts mêmes paroîtroient des beautés au plus grand nombre de leurs ſpectateurs, dans la place où ils les ſçauroient mettre : c'eſt-à-dire, qu'ils ont fait des fautes pour avoir la gloire de les racheter avec avantage. Autre eſpèce de Beau arbitraire, mais qui ne ſied qu'aux plus grands maîtres. La Peinture, la Sculpture, tous les Arts; que dis-je? la Nature même nous fournit une infinité d'exemples de ces heureuſes irrégularités.

Nous cherchions la ſource de l'erreur aſſez commune, qui fait dépendre l'idée du Beau des préjugés de l'éducation, du caprice & de l'inſtitution des hommes. Nous y voilà, ſi je me trompe. Encore un moment d'attention à la courte analyſe que nous en allons faire.

Un bel ouvrage de l'Art ou de la Nature ſe préſente à nos yeux. On en eſt frappé : on l'admire : on le trouve beau. Cette idée du Beau, qui nous a ſaiſis dans le total, nous ſuit encore dans l'examen des parties. On commence ordinairement par les plus belles : on étend leur mérite aux ſuivantes : & ſi l'on en rencontre quelqu'une qui s'écarte un peu de la règle, on la voit ſi bien accompagnée, qu'on lui donne en propre une beauté qu'elle ne tire que de ſes accompagnemens. C'eſt un défaut; mais un défaut ſi avantageuſement réparé, que l'on veut bien lui faire la grace de ne s'en point appercevoir. Souvent on va plus loin. On s'en apperçoit. Mais l'objet où il ſe rencontre, eſt un ouvrage de l'Art, ou de la Nature. Si c'eſt un ouvrage

de l'Art, ſorti de quelque main fameuſe, comme d'un Rubens ou d'un Raphaël, ſon défaut changera bientôt de nom & d'idé ; on y remarquera du génie. On y ſoupçonne du myſtère : il n'en faut pas davantage. On le métamorphoſe en coup de maître. Et ſi c'eſt un ouvrage de la Nature, un beau viſage, par exemple, où l'on obſerve quelque petite irrégularité, on érigera volontiers ce défaut en agrément. On paſſe tout au talent ou au bonheur de plaire. C'eſt la premiere ſource de l'erreur : ſuivons-la dans ſes progrès.

Qu'il arrive enſuite que l'on rencontre ce même défaut dans quelque imitation, quoiqu'imparfaite, de l'ouvrage ou de la perſonne qu'on admire, l'idée du Beau qu'on y avoit attachée, ſe réveille auſſi-tôt dans l'eſprit. On s'en ſouvient avec plaiſir. Autrefois l'on avoit admiré ce défaut dans l'original par le mérite emprunté de ſes accompagnemens ; & en vertu de cet agréable ſouvenir, on l'admire encore, quoiqu'iſolé dans ſa copie,

par la force de l'habitude, qui prévient la réflexion.

Que ſi à ce jugement d'habitude vous oppoſez la raiſon & la règle, on vous oppoſera dans le moment la contrebatterie ordinaire de l'exemple & de l'autorité. On vous rappellera ce chef-d'œuvre, que vous admirez vous-même avec tout le monde. Mais vous ne prenez pas garde que c'eſt le total de l'ouvrage que j'admire avec tout le monde, & non pas cette partie acceſſoire qui eſt viſiblement défectueuſe. N'importe, on ne veut point diſtinguer des choſes qui coûteroient trop à démêler. On s'en tient au premier coup-d'œil, qui a tout confondu. En un mot, on veut croire en général que tout eſt beau dans ce qu'on eſtime, plus beau encore dans ce qu'on aime.

J'en appelle à ceux qui ſont plus ſçavans que moi ſur l'article. Combien de laideurs traveſties en beautés par cette manière de raiſonner ſi commune parmi les hommes! de-là combien de peuples ont trouvé de la grace dans

dans plusieurs défauts visibles ! C'est ainsi qu'un front étroit, un nez court, de petits yeux, de grosses lévres sont devenus des beautés nationales. D'abord on ne les avoit trouvé que supportables, & seulement dans certaines personnes en faveur de quelque heureuse compensation. A force de les voir, ils ont passé peu-à-peu pour excusables, puis pour louables, & enfin, de degrés en degrés, pour des agrémens nécessaires à la beauté du pays. Je dois encore au Prince de la véritable Philosophie, à Saint Augustin (1), la première idée de cette analyse. *Injucunda*, dit-il dans son Traité de la Musique, *quibusdam gradibus appetitui nostro conciliamus, & ea primò tolerabiliter, deindè libenter accipimus.* Voilà pour ce qui regarde le Beau qu'on appelle personnel.

Que dirons-nous de celui des modes ? Combien de beautés arbitraires n'ont-elles pas été inventées pour parer celle qu'on a, ou pour suppléer à celle

(1) S. Aug. *de Mus. lib. 6. c.* 14.

qu'on n'a pas! On porte en Europe des pendans d'oreilles : on y joint, dans le Mogol, des pendans de nez. En France, on ſe poudre les cheveux, & on les friſe pour les mettre en boucles : en Canada on ſe les graiſſe pour les laiſſer pendre ſur les épaules. Dans le nouveau Monde, on voit des peuples entiers qui ſe peignent le viſage de verd, de bleu, de rouge, de jaune, de mille couleurs étrangères : dans notre ancien Monde, qui ſe pique d'être plus élégant, on y met un maſque de fard, peint, à la vérité, de couleurs plus naturelles que celui des Américains, mais qui n'en eſt pas moins un maſque, & un maſque très-certainement qui nous paroîtroit auſſi ridicule, ſi nous n'étions accoutumés dans le monde à voir plus de maſques que de viſages : preuve nouvelle & ſenſible de la force de l'habitude dans les jugemens que l'on porte du Beau.

Je ne finirois pas, ſi j'entreprenois d'épuiſer la matiere ; mais il eſt tems de venir à la concluſion.

De ces diverſités infinies d'opinions & de goûts ſur le Beau viſible, les

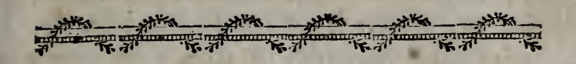
Pyrrhoniens ont conclu qu'il n'y a point de regle pour en juger. Mais qu'on aille à la ſource ; qu'on examine les choſes par les premiers principes du bon-ſens, on en conclura, au contraire, non pas qu'il n'y a point de regle pour en juger, mais que la plûpart des hommes ſe plaiſent à juger ſans regle. Nous avons fait voir qu'il y en a une ; qu'il eſt même facile de la reconnoître ; qu'il n'y a d'abord qu'à diſtinguer en général trois ſortes de Beau : un Beau eſſentiel, un Beau naturel, un Beau artificiel ou imaginaire. Mais, pour plus grand éclairciſſement, il faudroit peut-être encore diviſer le Beau arbitraire en pluſieurs eſpeces ; un Beau de génie, un Beau de goût, un Beau de pur caprice : un Beau de génie, fondé ſur une connoiſſance du Beau eſſentiel, aſſez étendue pour ſe former un ſyſtême particulier dans l'application des regles générales ; ce que nous admettons dans les Arts : un beau de goût, fondé ſur un ſentiment éclairé du Beau naturel ; ce qu'on peut admettre dans les modes avec toutes les reſtri-

tions que demandent la modeſtie & la bienſéance : enfin, un Beau de pur caprice, qui, n'étant fondé ſur rien, ne doit être admis nulle part, ſi ce n'eſt, peut-être, ſur le théâtre de la Comédie.

Ne ſoyez pas ſurpris, Meſſieurs, ſi je coule ſi rapidement ſur ce dernier détail; je ſçais qu'à des eſprits auſſi pénétrans que les vôtres, il ſuffit de montrer les principes de loin. Faites-moi ſeulement la grace de les retenir chacun dans ſa place naturelle : vous en aurez bientôt percé toutes les conſéquences, & vous en ferez ſans peine les applications convenables à tous les genres de Beau viſible, qui nous environnent dans le monde.



SECOND



SECOND DISCOURS.

Sur le Beau dans les mœurs.

MESSIEURS,

LA beauté du corps dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans le premier Discours sur le Beau, est une qualité brillante que tout le monde admire naturellement, que chacun voudroit posséder, mais qu'il n'est au pouvoir de personne ni d'acquérir par ses soins, ni de conserver long-tems: c'est la nature toute seule qui la donne, & qui la reprend quand il lui plaît. La moitié de l'espece humaine, qui la regarde comme son plus grand mérite, en reconnoît elle-même, sinon la vanité, du moins la fragilité. Une maladie la défigure, un chagrin la ternit, un air trop vif, un aliment trop fort, un excès de travail ou d'indolence, mille accidens la dégradent;

& après un petit nombre de beaux jours, qu'on appelle ſon printems, l'âge impitoyable lui fait éprouver, comme aux fleurs, un dépériſſement rapide qui l'emporte enfin totalement & ſans retour.

Il n'en eſt pas ainſi du genre de Beau dont j'ai aujourd'hui à vous parler. On ne forme jamais pour lui des vœux inutiles : nous pouvons toujours l'acquérir par nos ſoins, le conſerver tant qu'il nous plaît, le recouvrer quand nous l'avons perdu, lui ajoûter même chaque jour quelque nouveau degré de perfection. A ces traits, l'on reconnoît, ſans doute, le Beau dans les mœurs. C'eſt le plus riche ornement dont on puiſſe parer la beauté du corps : il en releve les graces, il en couvre les défauts, il en peut réparer les breches, il en peut même remplacer la perte ou la privation totale. Un Socrate parmi les Grecs, un Claranus parmi les Romains, un Péliſſon parmi nous, que les diſgraces de la nature n'empêcherent point d'être les délices de leur ſiecle, en ſont d'illuſtres témoins. Le Beau dans les mœurs

eſt, à proprement parler, le ſeul vrai mérite de l'homme, puiſque c'eſt celui du cœur, le ſeul mérite qui ſoit de ſon choix, le ſeul qui ſoit à lui véritablement, & dont on puiſſe dire qu'il eſt en quelque ſorte l'auteur; enfin, c'eſt une beauté que l'âge ne ride pas, que les maladies ne peuvent ternir, & que nul accident ne peut nous ravir malgré nous. Puis-je, Meſſieurs, vous alléguer des conſidérations plus puiſſantes pour obtenir une attention favorable? Je commence par les notions les plus communes.

Tout homme raiſonnable convient ſans peine que le Beau dans les mœurs, dans les ſentimens, dans les manieres, dans les procédés, ſuppoſe une loi qui en eſt la regle; que cette regle du Beau dans les mœurs eſt un certain ordre qui ſe trouve entre les objets de nos idées, ſelon qu'ils renferment plus ou moins de perfection; que cet ordre des objets nous donne, dans les divers degrés de perfection qui les diſtinguent, la meſure naturelle de l'eſtime & de l'amour, des ſentimens du cœur & des égards effec-

tifs que nous devons avoir pour eux; en un mot, que l'idée d'ordre entre néceſſairement dans la notion du Beau moral.

Il n'y a rien là ſans doute qu'on ne ſaiſiſſe du premier coup-d'œil. Je veux dire, encore une fois, qu'il eſt évident que dans le moral, comme dans le phyſique, c'eſt l'ordre qui eſt toujours le fondement du Beau. Je ne connois dans l'Univers qu'une eſpece d'hommes qui en puiſſent douter : ceux qui, n'ayant point de mœurs, voudroient auſſi qu'il n'y eût point de morale. Mais pour faire voir qu'ils ſe font eux-mêmes plus aveugles qu'ils ne peuvent l'être, nous n'avons qu'à développer notre principe, en éclairciſſant d'abord l'idée de l'ordre; après quoi nous n'aurons plus qu'à nous abandonner au fil des conſéquences pour décider toutes les queſtions ſur le Beau que nous entreprenons d'expliquer.

Je diſtingue, par rapport aux mœurs, trois eſpeces d'ordres qui en ſont la regle; un ordre eſſentiel, abſolu & indépendant de toute inſtitution, même divine; un ordre naturel,

indépendant de nos opinions & de nos goûts, mais qui dépend eſſentiellement de la volonté du Créateur ; enfin, un ordre civil & politique inſtitué par le conſentement des hommes pour maintenir les Etats & les particuliers chacun dans ſes droits naturels ou acquis.

Voilà un grand pays, Meſſieurs, dont je vous propoſe de parcourir avec moi les différentes contrées. Je ſais qu'il en coûte un peu pour y aller loin ; mais conſidérez, s'il vous plaît, que c'eſt au pays du Beau que je vous appelle, & vous me permettrez de croire que je ne vous dépayſe pas.

D'abord, ſortons un moment de ce monde matériel & terreſtre, pour nous tranſporter dans la région des Eſprits, ou, comme parle Saint Auguſtin, dans ce monde intelligible, qui eſt le ſéjour de la lumiere & de la vérité. Là, pour peu que nous nous rendions attentifs à nos idées primitives, nous verrons tous les Êtres que nous connoiſſons, Dieu, l'Eſprit créé, la Matiere, placés chacun dans le rang que lui marque dans l'Uni-

vers ſon degré d'eſſence & de perfection ; Dieu à la tête, comme l'être infini & ſuprême; l'Eſprit créé immédiatement au-deſſous, comme ſon premier ſujet, par ſa prérogative eſſentielle de ſe connoître lui-même, & de pouvoir s'élever à ſon auteur ; la Matiere dans le dernier rang, comme une ſubſtance aveugle & purement paſſive, capable de recevoir l'être, mais incapable de le ſentir. A la vue de cette lumiere, je le demande, peut-on douter un moment que ce ne ſoit-là l'ordre véritable des trois divers Êtres qui renferment tous les objets de nos connoiſſances ? peut-on douter que cet ordre ne ſoit eſſentiel, immuable & néceſſaire, comme l'eſſence même de ces objets ? peut-on douter que cet ordre, immuable & néceſſaire qui regne entre les objets de nos idées, ne doive auſſi regner dans les jugemens que nous en portons ? Et s'il n'y avoit dans le monde que des eſprits, je ne dis pas pénétrans, mais attentifs aux premiers principes de la raiſon, n'aurois-je pas même tort d'inſiſter ſi long-tems ſur une vé-

rité qui se démontre par la seule intelligence des termes ?

Or de-là je conclus, en trois mots, toutes les regles du Beau dans les mœurs : que l'Etre suprême doit donc avoir le rang suprême dans notre estime, dans notre amour, dans notre attachement ; que nous devons donner à l'esprit le premier pas sur le corps ; & que, si ces deux êtres, malgré la distance infinie qui les sépare, se trouvent réunis ensemble pour composer un même tout, il faut que le corps soit soumis à l'esprit, comme à son supérieur naturel ; ou, si l'on veut me permettre cette expression, il faut que l'esprit se considere dans le corps, comme un Gouverneur d'une Place, dont il doit répondre, à tous les instans du jour & de la nuit, au Souverain qui la lui a confiée. Voilà l'ordre primitif, que les sens ne connoissent pas, mais que la raison ne peut ignorer : ordre essentiellement juste, puisqu'il établit chaque être dans son rang essentiel : ordre par conséquent éternel, absolu, immuable ; nous ne craignons point d'ajoûter, indépen-

dant de toute inſtitution même divine ; & en cela, bien loin de manquer au reſpect que nous devons à l'Etre Souverain, nous lui en rendons, au contraire, le plus ſignalé témoignage, puiſqu'il eſt viſible que nous ne pouvons lui conſerver ſon rang & ſes droits, ſans maintenir l'ordre qui les lui donne dans la poſſeſſion de ſon indépendance & de ſon immutabilité abſolue.

Ainſi, manifeſtement, nous avons dans la morale un point fixe où il faut tout rapporter, l'ordre eſſentiel que nous appercevons entre les trois divers objets de nos connoiſſances, Dieu, l'Eſprit & le Corps : c'eſt la premiere regle du Beau dans les mœurs. Nous avons dit que la ſeconde eſt l'ordre naturel ; je veux dire ce bel ordre que le Créateur a établi parmi les hommes. Voyons de quelle maniere.

Juſqu'ici, Meſſieurs, je n'ai parlé qu'à l'eſprit, en vous repréſentant les idées primitives de la raiſon ſur le Beau moral : je vais parler au cœur, en vous rappellant les premiers ſentimens de la nature ; & comme, ſans

doute,

doute, il n'y a perſonne dans la compagnie, qui ne ſe faſſe la juſtice de s'en piquer; je me flatte que, dans cet endroit, vous m'entendrez encore mieux, ou du moins plus agréablement, que lorſque nous étions dans ce monde intelligible, qui ne l'eſt pas trop au commun des hommes: je rentre donc dans le ſenſible.

Il eſt évident que tous les hommes ſont, de leur nature, parfaitement égaux; &, par conſéquent, que, ſi le Créateur les avoit formés tous enſemble, indépendamment les uns des autres, il n'y auroit point entr'eux de ſubordination naturelle; il n'y auroit, dans cette hypothêſe, ni ſupérieurs, ni inférieurs. Il y auroit peut-être des amis; mais point de ſujets, point de maîtres, point de rang ni d'autorité légitime. Nous ſerions tous dans un parfait niveau de conditions, & chacun de nous compoſeroit, à part, comme un petit Etat iſolé, libre & indépendant, mais qui auroit auſſi le malheur de ſe voir étranger à tout le reſte du monde. Que falloit-il donc faire pour mettre parmi nous un ordre conſ-

tant, qui, ſans détruire notre égalité naturelle, nous ſubordonnât néanmoins les uns aux autres par une loi efficace ?

On admire, avec raiſon, l'ordre qui regne dans les cieux, dans le cours majeſtueux & uniforme des étoiles fixes, qui nous cachent tant de rapidité ſous une apparence de repos; dans la marche libre des planètes, qui, malgré les erreurs inſéparables d'une courſe vagabonde, ne ſortent jamais de leurs rangs dans leurs plus grandes irrégularités. Mais, on me permettra de le dire, dans toutes ces merveilles du monde, ſi dignes de nos admirations, rien de comparable à l'ordre que le Créateur a établi parmi les hommes, & au moyen qu'il a trouvé dans ſa ſageſſe pour le maintenir malgré l'obſtacle de notre égalité naturelle. C'eſt de les ſoumettre les uns aux autres par la loi la plus douce, la plus forte & la plus facile à reconnoître, qui eſt celle du ſang & du ſentiment. On ne découvre bien le fond des choſes, que lorſqu'on les examine dans leur naiſſance. Remontons à notre origine.

La plus ancienne des Histoires, qui est aussi la plus incontestable, nous apprend (1) que Dieu a formé un premier homme pour être, après lui, le pere commun de tout le genre humain : c'est le principe de l'ordre que nous appellons naturel. Car dès-lors voilà nécessairement des rangs établis parmi les hommes : un pere ; voilà un maître, un roi, mais dont l'empire est adouci par la tendresse paternelle : il y a des enfans ; voilà des sujets, mais dont la sujettion est tempérée par la douceur de l'affection filiale : ils ne lui naissent pas tous ensemble, mais successivement ; voilà un droit d'aînesse, & en général celui de l'âge qui nous inspire du respect & de la vénération : ces enfans lui en donnent d'autres ; voilà des familles distinguées, mais toutes unies entr'elles par les tendres noms de freres, de sœurs, de proches : ces familles se multiplient ; voilà des peuples rassemblés sous divers chefs, mais tous encore subordonnés à un seul, qui, étant

(1) Gen. 1. 27.

leur pere commun, demeure toujours leur roi naturel : ces peuples s'étant encore multipliés de ſon vivant & ſous ſon regne, qui fut de neuf cents ans entiers, couvrent enfin toute la ſurface de la terre; voilà les hommes bien ſéparés : les uns demeurent ſur la terre-ferme, pendant que les autres vont, par colonies, peupler les iſles de la mer.

Oui, voilà les hommes bien ſéparés; mais ils ne ſont pas déſunis; un ſentiment ſecret imprimé dans leur ame par les mains même de la nature, les rapproche tous malgré la diſtance des lieux. L'hiſtoire de notre premiere origine s'eſt perdue dans la mémoire de la plûpart des peuples; mais la tradition s'en eſt conſervée dans les cœurs. Nous la trouvons parmi les barbares, comme parmi les nations policées; & quand nous allons chez eux, ou qu'ils viennent chez nous, nous ſentons profondément, ſur-tout dans nos beſoins ou dans les leurs, que nous ne pouvons empêcher de les reconnoître pour nos freres. Ce n'eſt pas une leçon que nous ayons appriſe des Philoſophes :

ce n'eſt pas une loi que nous ayons reçue des Légiſlateurs. Avant qu'il y eût des Philoſophes, il y avoit des hommes; & avant qu'il y eût des Légiſlateurs, il y avoit une loi d'humanité, un ſentiment naturel & intime qui nous uniſſoit tous. C'eſt un héritage que nous recevons en naiſſant du cœur de nos peres, & que notre ſang porte, pour ainſi dire, empreint dans toute ſa maſſe. La phrénéſie du libertinage le méconnoît quelquefois, je l'avoue; la ſtupidité l'aſſoupit & l'endort; le trouble des paſſions l'étouffe pour un tems; la petiteſſe de certaines ames le reſtreint dans les bornes d'une famille, d'un canton, d'une province, dans ce qu'on appelle ſa patrie. Mais j'en atteſte ici toutes les conſciences attentives; le premier moment lucide de la raiſon le reconnoît dans les plus libertins; le premier réveil de la ſtupidité le découvre aux eſprits les plus fermés à tout le reſte; le premier calme des paſſions lui rend la vie & ſa vivacité naturelle, la premiere liberté que nous laiſſons à notre cœur de s'étendre au gré de ſes deſirs; il embraſſe

toute la nature humaine. Je me trouve auſſi-tôt par-tout où il y a des hommes ; en Europe, en Aſie, en Afrique, dans l'ancien & dans le nouveau Monde. Je m'informe de leurs nouvelles, comme d'une partie de ma famille ; quelle eſt leur ſituation, leur maniere de vivre, leur religion, leurs loix, leurs mœurs. Je ne diſtingue ni Européan, ni Aſiatique, ni Grec, ni Barbare, ni François, ni Romain. Cette portion de matiere que j'appelle mon corps, n'eſt que d'un pays : mon cœur voit par-tout des compatriotes, ou plutôt des proches, dont, à la vérité, je ne connois pas le degré du ſang, qui me les lie, mais dont je ſens bien que je ne puis méconnoître la conſanguinité.

Au reſte, Meſſieurs, ce n'eſt point là un ſentiment qui me ſoit particulier. Je n'en rougirois pas, quoique j'avoue que ma ſolitude me feroit peur. Mais je n'ai rien à craindre : c'eſt le ſentiment général du cœur humain, fondé ſur l'ordre primitif de la nature, & qui ſe déclare par mille traits lumineux dans toutes les hiſtoires. On

ſait que Socrate, le plus ſage des Grecs, regardoit toute la terre comme ſa patrie, parce qu'il y voyoit par-tout des hommes. On ſait que Séneque, le prince de la Philoſophie Romaine, veut (1) que nous regardions tous les peuples du monde comme nos concitoyens. D'autres Philoſophes nous demandent encore plus; ils veulent que nous regardions tout le genre humain comme une ſeule & même famille. Que faut-il encore pour achever de convaincre les eſprits les plus pyrrhoniens, qu'il y a dans tous les cœurs un ſentiment général d'humanité, indépendant de l'éducation, de l'opinion, de toutes les inſtitutions arbitraires des hommes? Voudroient-ils que nous leur fiſſions voir tous les peuples raſſemblés, pour le croire? nous avons de quoi les ſatisfaire, ou du moins l'équivalent de la preuve qu'ils nous peuvent demander. Ce beau ſentiment, qui embraſſe tous les hommes dans le cœur de chaque homme en particulier, a été en effet

(1) Sen. *De Tranquil. an. c.* 3.

ſolemnellement reconnu dans une aſſemblée fameuſe, que nous pouvons conſidérer comme les Etats-généraux de la nature humaine.

Saint Auguſtin rapporte, ſur la foi de l'Hiſtoire, que la premiere fois qu'on entendit à Rome prononcer ſur la ſcène ce beau vers de Terence : *Homo ſum; humani nihil à me alienum puto.* « Je ſuis homme, & je ne puis » regarder ni la perſonne d'un autre » homme, ni ſes intérêts, comme » étrangers » : il s'éleva dans l'amphithéâtre un applaudiſſement univerſel. Il ne ſe trouva pas un ſeul homme dans une aſſemblée ſi nombreuſe, composée de Romains & des Envoyés de toutes les Nations déja ſoumiſes ou alliées à leur Empire, qui ne parût ſenſiblement touché, attendri, pénétré. Or, que nous apprend un concert ſi unanime entre des peuples d'ailleurs ſi peu concertés, ſi différens d'opinions, de mœurs, d'éducation, d'intérêts ? Que dis-je, la plûpart ennemis ſecrets, quelques-uns même déclarés ? N'eſt-ce point là évidemment le cri de la nature,

qui, dans ce moment d'audience, que chacun donnoit à la raiſon, en écoutant l'acteur, ſuſpendoit toutes les querelles particulieres pour prononcer, avec lui, ſolemnellement cette belle maxime, que tout homme eſt notre prochain, notre ſang, notre frere. Votre cœur, Meſſieurs, à ce moment, l'entend auſſi, ſans doute, ce cri de la nature, qui rend un témoignage ſi glorieux à la ſageſſe de ſon Auteur; ou ſi quelqu'un de la compagnie ne l'entendoit pas, je lui permets de m'interrompre pour en faire ſa confeſſion publique; & après cela, peut-être, je lui dirois pourquoi il y eſt ſourd.

Concluſion par conſéquent évidente; que, de même qu'il y a dans nos eſprits un ordre d'idées, qui eſt la regle de nos devoirs eſſentiels par rapport aux trois genres d'Etres, que nous connoiſſons dans l'Univers, il y a auſſi dans nos cœurs un ordre de ſentimens, qui eſt la regle de nos devoirs naturels par rapport aux autres hommes, ſelon les divers de-

grés d'union ou d'affinité que la Providence nous a donnés avec eux.

Je ſais, Meſſieurs, que ces premiers ſentimens de la nature, quoique beaux, quoique délicieux même, quoiqu'ineffaçables de notre cœur, y trouvent néanmoins de cruels ennemis à combattre; je veux dire, des paſſions rebelles qui ſemblent nées pour le malheur du genre humain. C'eſt une contradiction, mais qui n'eſt que trop réelle. Toutes les paſſions humaines ſont naturellement miſanthropes, & ne tendent, ſi on les laiſſoit faire, qu'à la deſtruction totale de l'homme. La colere en veut à ſa vie, l'ambition à ſa liberté, l'avarice à ſes biens, l'envie à ſon mérite ou à ſes ſuccès; la plus baſſe de toutes, ſi baſſe que je n'oſe la nommer, à ſon honneur & à ſa vertu. Il falloit donc un frein pour en arrêter la licence: il falloit armer les droits de l'ordre eſſentiel & de l'ordre naturel contre la fureur de leurs attaques. C'eſt ce qu'on a exécuté en leur oppoſant la barriere de l'ordre civil &

politique : troiſieme regle du Beau dans les mœurs, dont il nous reſte à éclaircir l'idée.

Nous n'avons qu'à jetter les yeux ſur la carte du Monde moral, pour découvrir par toute la terre une étonnante inégalité dans les conditions humaines ; les unes immédiatement ordonnées par la providence du Créateur ; des grands & des petits, des riches & des pauvres, tels uniquement par le ſort de leur naiſſance : les autres établies par la prudence des Légiſlateurs, pour maintenir chacun dans ſes droits & dans ſes devoirs ; des Princes, des Magiſtrats, des Officiers de toute eſpece, prépoſés par les loix, ceux-ci pour veiller, ceux-là pour commander, d'autres pour exécuter : c'eſt ce que nous entendons par ordre civil & politique.

Il n'eſt pas queſtion de le juſtifier à ceux qui auroient le malheur d'être mécontens de leur partage : il n'eſt jamais permis de demander à Dieu raiſon de ſes ordonnances, & il n'eſt plus tems de la demander aux

hommes. L'ordre eſt établi, nous ne le changerons pas, & nous aurons plutôt fait de nous y ſoumettre, que de nous en plaindre. Mais de plus, ſans demander ni à Dieu, ni aux hommes raiſon de leur conduite, il n'eſt pas difficile de prouver que, dans l'état préſent de la nature humaine, cette inégale diſtribution des biens & des rangs étoit abſolument néceſſaire, & que de-là même il réſulte dans l'Univers une eſpece de beauté, qui compenſe, peut-être avec uſure, le déſordre apparent de l'inégalité des partages.

Que cette inégalité ſoit une ſuite néceſſaire de l'état préſent de la nature humaine, la preuve en ſaute aux yeux. Faites aujourd'hui, entre les hommes, le partage le plus égal & le plus géométrique des biens de la terre; l'inégalité s'y remettra demain par la violence des uns ou par la mauvaiſe économie des autres. Il faudroit ignorer trop parfaitement le monde pour en douter. De même, que l'on mette aujourd'hui tous les hommes dans un parfait niveau pour

les rangs, ce niveau, dont la théorie paroît ſi agréable, ſe verra demain renverſé dans la pratique par l'eſprit de domination, qui ſaiſira les plus forts, pour s'élever ſur la tête des plus foibles; ou par l'eſprit d'adulation, qui proſternera toujours les plus foibles aux pieds des plus forts. En faut-il d'autres preuves, que le malheur des Etats qui tombent dans l'anarchie par le mépris de l'ordre établi par les loix? Quelle confuſion! quelle tyrannie ſous le nom de protection des peuples! quelle ſervitude ſous le nom de liberté! Il n'y a pas bien long-tems que nous en avions à nos portes un exemple qui a fait frémir toute l'Europe. L'égalité géométrique ne pouvant donc ſubſiſter entre les hommes, ni pour les biens, ni pour les rangs que nous dicte la raiſon, notre propre intérêt, celui de nos concitoyens, que nous ne devons jamais ſéparer du nôtre, ſinon que pour nous rendre mutuellement heureux; il faut nous contenter de cette eſpece d'égalité morale, qui conſiſte à maintenir chacun

dans ſes droits, dans ſon état héréditaire ou acquis, dans ſa terre, dans ſa maiſon, dans ſa liberté naturelle; mais auſſi dans la ſubordination néceſſaire pour y maintenir les autres. C'eſt ainſi que les loix égalent tout le monde. Pouvons-nous ſagement ſouhaiter d'être plus égaux?

Or, voilà le chef-d'œuvre de l'ordre civil & politique. Il remplace, par l'équité des loix, l'égalité des conditions. Il n'étoit pas poſſible de les mettre de niveau. Il a trouvé une balance pour les mettre du moins dans une eſpece d'équilibre; & de-là combien d'avantages, combien même d'agrémens & de beautés ne voyons-nous pas naître dans la ſociété civile! C'eſt de quoi il importe encore à notre bonheur de nous bien convaincre.

Avant qu'il y eût parmi les hommes un ordre établi par les loix, quelle étoit la face du monde? La violence, les rapines, les aſſaſſinats. Repréſentons-nous tous les ravages que peut produire une armée de paſſions déchaînées. Nulle aſſurance

pour la vie, nulle ſauve-garde pour les biens, nul aſyle pour l'honneur. La force, qui a donné au lion l'empire ſur les animaux, le donnoit auſſi ſur les hommes au premier Nembroth qui ſe ſentoit aſſez puiſſant pour les ſubjuguer. C'eſt un fait atteſté par toutes les hiſtoires ſacrées & profanes. Mais voici une barriere qui va arrêter le cours du déſordre. Auſſi-tôt que les hommes eurent inventé le remede des loix pour mettre la force à la raiſon ; quand, pour les faire exécuter, on eut armé de la puiſſance du glaive un Magiſtrat ſuprême ; ici un Roi, là un Sénat, là un Conſeil populaire ; car je ne décide point entre les diverſes formes de gouvernement : en un mot, quand on eut établi l'ordre civil pour rétablir dans ſes droits celui de la nature, quel heureux changement de ſcene ! La ſubordination ſuccede à l'indépendance, la regle à la confuſion, la juſtice à la force, la ſûreté publique à l'inquiétude générale, le repos des particuliers aux allarmes continuelles : tout devient

tranquille ſous la protection des loix. Sous cette garantie, nous pouvons, ſans crainte, voyager dans toutes les parties du monde habitable ; dans les pays étrangers, ſur la foi du droit des gens ; & dans le nôtre, ſur la foi des ordonnances royales : elles ſont nos gardes pendant le jour, nos ſentinelles pendant la nuit, nos eſcortes fidelles en tout tems & en tout lieu. En quelque endroit du Royaume que je me tranſporte, je vois par-tout le ſceptre de mon Roi, qui aſſure ma route, qui tient tout en reſpect, tout en paix, les laboureurs dans les campagnes, les artiſans dans les villes, les marchands ſur la mer, les voyageurs dans les forêts. Il ſemble que toutes les paſſions ſoient déſarmées. Le cœur peut bien encore en recevoir ſecrettement quelques impreſſions rebelles ; mais le bras, retenu par la crainte, n'oſe plus les ſervir à leur gré. Semblables à ces torrens qui coulent entre des montagnes, il faut qu'elles ſe reſſerrent dans leurs bords ; ou s'il y en a quelqu'une qui déborde encore malgré

malgré la digue des loix, un petit coup de ſceptre vient, qui la fait à l'inſtant rentrer dans ſon lit pour ne plus déſoler que ſon propre terrein, ou du moins, pour ne cauſer au-dehors aucun ravage conſidérable.

Mais ce n'eſt-là que l'extérieur de l'ordre civil & politique : pénétrons-en l'intérieur. Quel eſt le reſſort ſecret qui maintient ſi conſtamment cet ordre dans une machine auſſi compoſée qu'un Etat, & dans un ſi grand nombre d'Etats ſi différens, répandus dans le monde ; les uns plus forts, les autres plus foibles ; ceux-ci monarchiques, ceux-là républicains ; tous naturellement ſatisfaits de leur partage, pourvu qu'on les laiſſe jouir en paix des biens que la nature ou l'habitude leur y fait trouver ? C'eſt une des merveilles de la Providence, néceſſaire pour empêcher les nations de ſe confondre ou de ſe détruire : une merveille d'autant plus admirable, que, depuis la diſperſion des peuples, nous la voyons par-tout ſubſiſter, comme d'elle-même, & ſans effort ;

je veux dire, l'amour de la patrie : amour auſſi naturel que l'amour de nous-mêmes & de nos parens, qui naît en nous par inſtinct, mais qui ſe confirme par la raiſon ; qui s'accroît par l'habitude, mais qui ſe fortifie par la réflexion ; qui s'établit d'abord par l'intérêt, mais qui ſe ſoutient par l'honneur & par la vertu ; qui s'allume, pour ainſi dire, par le zele pour ſa propre maiſon, mais qui s'enflamme par celui des autels ; qui réunit ainſi tous les motifs divins & humains, pour nous lier enſemble inſéparablement ſous les idées les plus touchantes ; les Rois à leurs peuples, comme à leurs enfans ; les peuples à leurs Rois, comme à leurs peres ; les peuples entre eux, comme les enfans d'une même famille. Car, en effet, ne ſont-ce point-là les idées que nous préſente naturellement le nom de Patrie ? Un pere, des enfans, une famille réunie ſous la même autorité paternelle : il n'en falloit pas moins pour maintenir tous les états, chacun dans ſes bornes, pour les conſerver

entre eux dans ce bel équilibre, que la politique humaine chercheroit en vain, ſi la nature ne lui en fourniſſoit le reſſort & le point d'appui néceſſaire dans l'amour de la patrie ; enfin, pour tenir chaque peuple attaché au lieu de ſa naiſſance, quoique ſouvent très-mal partagé des biens de la vie ; à ſa forme de gouvernement, quoique ſouvent très-dure ; à ſes loix & à ſes coutumes, quoique ſouvent très-incommodes : il n'en falloit pas, dis-je, moins pour produire dans l'Univers tous ces miracles de conſtance. Mais auſſi, Meſſieurs, vous m'avouerez qu'il n'en faut pas davantage pour démontrer à tout eſprit attentif, que par-là l'ordre civil, quoiqu'arbitraire dans une infinité de ſes réglemens, rentre néanmoins dans l'ordre naturel ; ou plutôt, que l'ordre civil, pour mériter ce nom, ne doit être autre choſe que l'ordre naturel armé par la force du pouvoir ſuprême pour ſe faire obéir.

Concluons en deux mots nos trois articles préliminaires. De même qu'il y a un ordre d'idées éternelles qui

doit régler les jugemens que nous portons des objets considérés en eux-mêmes par leur mérite absolu, & un ordre de sentimens naturels qui doit régler nos affections pour les autres hommes, par le mérite, si j'ose ainsi dire, du sang qui nous unit ensemble dans une source commune, il y a aussi un certain ordre d'égards civils, qui doit régler nos devoirs extérieurs par le mérite du rang, de la condition ou de la place des personnes avec qui nous avons à vivre ou à traiter dans le monde.

Ces principes supposés, nous n'avons plus, comme nous l'avions promis, qu'à suivre le cours des conséquences, pour y trouver la réponse à toutes les questions du Beau moral; en quoi il consiste? combien il y en a de sortes? quel est en particulier le caractere propre qui les distingue? &, en général, quelle est la forme précise du Beau dans les mœurs?

En quoi il consiste? On voit d'abord que c'est dans une constante, pleine & entiere conformité du cœur, avec toutes les especes d'ordre que nous avons distinguées.

Combien il y en a de ſortes ? Nous avons diſtingué trois eſpeces d'ordre, un ordre eſſentiel, un ordre naturel, un ordre civil ; d'où je conclus trois eſpeces de Beau moral, un Beau moral eſſentiel, un Beau moral naturel, un Beau moral civil.

Quel eſt en particulier le caractere propre qui les diſtingue ? Il eſt encore évident que ces trois ſortes de Beau moral ſe doivent définir chacune par l'eſpece d'ordre qui la dénomme. Le Beau moral eſſentiel, conformité du cœur avec l'ordre eſſentiel, qui eſt la loi univerſelle de toutes les intelligences ; le Beau moral naturel, conformité du cœur avec l'ordre naturel, qui eſt la loi générale de toute la nature humaine ; le Beau moral civil, conformité du cœur avec l'ordre civil, qui eſt la loi commune de tous les peuples réunis dans un même Corps de Cité ou d'Etat.

Je ſuppoſe, Meſſieurs, que les principes généraux que nous avons d'abord établis, vous ſont encore aſſez préſens pour y voir tout-d'un-coup la preuve de mes réponſes aux

trois premieres questions proposées. La derniere, qui est plus subtile, demande un examen plus profond. Il s'agit de savoir quelle est la forme précise du Beau dans les mœurs ? Je veux dire, pour mettre la question dans tout son jour, ce qui, dans les mœurs, dans les sentimens, dans les manieres, dans les procédés, constitue le vrai honnête, le vrai décent, le vrai sublime, le vrai gracieux, en un mot, la vraie beauté morale de l'homme ?

Pour satisfaire à toute sorte d'esprit, j'appuierai ma réponse, comme dans le premier Discours, sur une autorité respectable. C'est l'unité, dit Saint Augustin, qui est la vraie forme du Beau en tout genre de beauté. *Omnis porrò pulchritudinis forma unitas est* (1). Nous avons déja adopté ce principe dans toute son étendue : nous croyons l'avoir suffisamment démontré du Beau visible ; faisons-en l'application au beau moral.

On peut considérer l'homme en deux états, seul, ou en société. Il

(1) S. Aug. *Ep. 18, edit. pp. BB.*

doit par-tout avoir ce qu'on appelle des Mœurs. Voyons en quel ſens il eſt vrai de dire, que dans l'ordre moral, comme dans l'ordre phyſique, c'eſt toujours une eſpece d'unité qui eſt la forme eſſentielle du Beau.

Quand je dis que l'homme peut être conſidéré ſeul, je ne prétends pas que dans cet état, il ſoit abſolument ſans ſociété. Dans quelque ſolitude que nous puiſſions être, nous avons toujours à vivre avec Dieu & avec nous-mêmes; c'eſt-à-dire que, dans la retraite la plus ſombre & la plus iſolée, nous avons toujours un Maître à contenter, un Empire à gouverner ſous ſes ordres, un Etat à policer, des Sujets à réduire, en un mot, un Peuple de paſſions à mettre à la raiſon. Ce n'eſt point-là être ſans compagnie; c'eſt en avoir trop. Et l'Auteur qui a dit que l'homme n'eſt jamais moins ſeul, que lorſqu'il eſt ſeul, a dit peut-être plus qu'il ne vouloit dire; car au lieu de ces belles penſées, avec leſquelles on ſuppoſe qu'il s'entretient dans la ſolitude, quelle eſt ſa compagnie la plus

ordinaire ? Une imagination bizarre & impérieuſe qui veut regner ſur ſon eſprit ; des ſens rebelles, qui entreprennent de gouverner ſa raiſon ; des humeurs ſans regle, qui le ſubjuguent tour-à-tour ; des beſoins qui crient toujours famine ; des deſirs plus inquiets encore que ſes beſoins ; des idées phantaſtiques de gloire ou de bonheur, qui multiplient encore à l'infini, & ſes beſoins, & ſes deſirs ; autant d'ennemis ſecrets, autant de partis contraires qui le diviſent, & qui ſe diviſent eux-mêmes pour le tirer chacun de ſon côté. Faut-il s'étonner que la plûpart des hommes cherchent à s'éviter avec tant de ſoin ? Ils ne peuvent rentrer chez eux ſans trouver la guerre, la ſédition, la révolte ; ſans y voir toutes les horreurs & toute la difformité d'un Etat armé contre lui-même.

Voulez-vous faire ſuccéder l'idée du Beau à ce monſtre de laideur : mettez l'ordre dans cette multitude confuſe de ſentimens ennemis ; que la raiſon commande à l'ame ; que l'ame reçoive la loi, & la donne au

corps; que le corps, docile, ne faſſe jamais qu'obéir ſans murmure, ou du moins ſans révolte. Vous rétablirez auſſi-tôt la ſubordination dans toutes les facultés de l'homme, dans ſes affections, dans ſes ſentimens; la ſubordination y mettra l'accord, l'accord la décence, & le tout enſemble ſe trouvera ainſi réduit à une eſpece d'unité, où rien ne ſe contredit, où rien ne ſe dément. Or, par les principes du ſimple ſens-commun, n'eſt-ce point-là dans lés mœurs de l'homme conſidéré ſeul, ce qu'on doit appeller grand, noble, ſublime, beau; regner ſur ſoi-même ſous l'empire de la raiſon éternelle qui eſt une, & qui rend tout un?

Suivons l'homme dans la ſociété. N'eſt-il pas évident que l'unité y doit faire encore la véritable beauté de ſes mœurs? Que ſes diſcours ſoient toujours d'accord avec ſa penſée, ſa conduite avec ſes maximes, ſes maximes avec le bon-ſens, ſon air & ſes manieres avec ſon état, avec ſa naiſſance, avec ſon âge, avec la place qu'il tient dans le monde;

quelle eſtime auſſi-tôt ne concevons-nous pas pour ſa perſonne ? Tout y plaît, parce que tout y convient : tout y plaît, parce que tout y eſt un. Et par la raiſon des contraires, quel mépris ne ſentons-nous pas naître, ſans égard ni au rang, ni à la naiſſance, ni même quelquefois au mérite perſonnel, à la vue de ces gens, qui paroiſſent toujours en contraſte & en oppoſition avec eux-mêmes ? Quand nous voyons, par exemple, un air cavalier dans un homme d'Egliſe, un air de ſoldat dans un homme de robe, un air de Magiſtrat dans un homme d'Epée, un air de village dans un Courtiſan, un air de Cour dans un Anachorete, un air de Caton dans un jeune homme, un air de petit-maître dans un vieillard ; en un mot, un air de maſque ſur un viſage ; on ne peut s'empêcher d'en rire : pourquoi ? Nous cherchions un homme, & nous en trouvons deux ſous la même tête, & toujours deux hommes qui ne conviennent pas. C'eſt ce qui fait le ridicule : aſſortiment bizarre, qui

est toujours diamétralement opposé au Beau dans les mœurs. Il n'est peut-être pas impossible de les avoir bonnes avec ce défaut; mais il est certain qu'on ne peut les avoir belles, tandis que la contrariété de la personne & du personnage rompra, pour ainsi dire, l'unité de l'homme par leur opposition indécente : c'est un principe incontestable du bon-sens.

Des manieres, je passe aux procédés. N'est-ce pas encore par cette regle de l'unité, par-tout nécessaire pour la beauté des mœurs, que nous mesurons naturellement l'estime ou le mépris, l'amour ou la haine, la louange ou le blâme des diverses conduites que nous voyons tenir aux hommes dans la société? Car, pour n'alléguer que des exemples très-communs, pourquoi la justice, qui, sans acception de personnes, rend à chacun ses droits, nous paroît-elle une si belle vertu? c'est qu'en jugeant ainsi toutes les conditions par l'équité de la même loi, elle nous fait souvenir agréablement que nous sommes tous égaux, tous un par na-

ture. Pourquoi, au contraire, un procédé injuste & inique nous paroit-il si révoltant ? il rompt ce nœud d'équité, qui nous réunissoit tous malgré la distance de nos fortunes. Pourquoi la modération est-elle dans le monde si généralement estimée ? c'est qu'elle nous fait voir des hommes qui tiennent à la société plus qu'à eux-mêmes. Pourquoi, au contraire, les humeurs intolérantes & emportées sont-elles par-tout en horreur ? elles sont toujours prêtes à faire schisme avec tout l'Univers. Pourquoi sommes-nous si charmés de la politesse des Grands, qui savent, par bonté, descendre jusqu'aux plus petits ? c'est qu'elle rend témoignage à l'unité de la nature. Pourquoi, au contraire, a-t-on tant de mepris pour la fierté de quelques nouveaux Nobles, qui, à peine sortis de la roture, se croient déja au rang des demi-Dieux ? c'est que par-là il semble qu'ils renoncent à la communion de l'espece humaine. Pourquoi l'amitié entre les proches nous offre-t-elle une idée si agréa-

ble ? c'eſt que nous aimons à voir l'union naturelle du ſang ratifiée par le choix du cœur. Pourquoi, au contraire, tient-on pour des monſtres, des freres ennemis, des enfans ingrats, des parens dénaturés ? c'eſt que la nature ne peut, ſans horreur, voir déſunis des cœurs où circule le même ſang. Pourquoi tous les ſiecles ont-ils donné tant d'éloges aux amateurs de la patrie, à un Machabée, qui s'immola pour la liberté de ſon peuple; à un Codrus, & à un Décius, qui ſe dévouerent à la mort pour le ſalut de leur armée ? ils conſerverent, en mourant, l'unité du corps, dont ils avoient l'honneur d'être membres. Pourquoi, au contraire, déteſtons-nous les Rois tyrans, les Miniſtres brouillons, tous les gens de parti & de cabale ? ils déchirent un corps dont ils devoient maintenir l'intégrité aux dépens de leur propre vie. Pourquoi, au ſeul nom de la paix, que notre grand Monarque vient de nous procurer (1), voyons-nous la joie par-

(1) En 1736.

tout répandue ? elle nous annonce l'union & la concorde. Mais, au contraire, pourquoi la guerre la plus juste nous paroît-elle toujours un fléau si terrible ? elle rompt l'unité du genre humain.

Il me feroit aisé de pousser plus loin cette induction, en citant l'un après l'autre tous les jugemens de la nature, pour démontrer le grand principe que nous avons adopté de Saint Augustin : *Que dans le moral, comme dans le physique, c'est toujours une espece d'unité qui constitue la forme du Beau.* Mais je crois en avoir assez dit, & je finis en rassemblant tous les traits du Beau moral dans une peinture sensible, que j'emprunte d'un ancien Philosophe, pour faire voir que tout ce que j'en ai dit de plus fort, ne passe pas les lumieres de la raison naturelle. On reconnoîtra aisément Séneque à sa maniere de peindre, forte, vive, noble, hardie, qui va quelquefois au delà du but, mais qu'il est facile d'y ramener.

Voulons-nous, dit-il, nous tirer

de cette bassesse de mœurs si commune dans le monde ? (1) Elevons d'abord nos idées. Considérons-nous dans l'Univers, comme habitant deux grandes républiques ; l'une immense, & véritablement publique, celle qui embrasse tous les Etres sociables, Dieu, & les Hommes ; l'autre, plus bornée dans son contour, celle où la Providence nous a, pour ainsi dire, inscrits & incorporés par le sort de notre naissance. *Duas animo respublicas complectamur : alteram magnam & verè publicam, quâ Dii atque Homines continentur : alteram cui nos adscripsit conditio nascendi.* C'est dans ce point de vue, que tout l'ordre de mes devoirs se présente à mon cœur sous la forme la plus aimable : je les vois, je les veux suivre. Et premierement dans cette république universelle, qui embrasse tous les Etres sociables, Dieu à la tête, je veux désormais me le représenter sans cesse au-dessus de moi, au-dedans, & par-tout à mes côtés,

(1) Sen. *De otio Sap. c. 31.*

veillant nuit & jour ſur mes penſées, ſur mes diſcours, ſur toutes mes démarches. *Præſides Deos ſupra me, circa me, ſtare ſciam, factorum, dictorumque cenſores* (1). Dans la république générale des hommes, je n'oublierai jamais que je ſuis né pour eux, rendant même graces à l'Auteur de la nature d'une ſi glorieuſe deſtination, de m'avoir fait pour tout le monde, & tout le monde pour moi. *Ego ſic vivam, quaſi me ſciam aliis natum, & naturæ rerum hoc nomine gratias agam : unum me donavit omnibus, uni mihi omnes.* Dans la république particuliere, où la Providence m'a placé dans le monde, je n'aurai rien à moi qui ne ſoit à mes concitoyens. Sans ambition, ſans envie, je verrai leurs terres dans l'abondance avec le même plaiſir que les miennes propres, & je regarderai toujours les miennes comme une eſpece de commune dont je ne me réſerverai que le ſoin de la faire valoir à leur profit. *Ego terras omnes tanquàm meas videbo,*

(1) *De vitâ beatâ, c. 20.*

meas tanquàm omnium. Sur-tout en garde contre tout esprit de ligue, de secte ou de parti ; je n'épouserai jamais sans réserve, ni tous les intérêts, ni tous les sentimens d'aucune société, bien moins d'aucune personne particuliere. S'attacher ainsi aux uns à l'exclusion des autres, ce n'est pas union ni concorde, c'est faction & cabale. *Sententiam si quis unius sequitur, non id vitæ, sed factionis est* (1). Dans le commerce ordinaire de la vie civile, sensible à l'amitié, incapable de haine, complaisant pour mes amis, je serai toujours prêt à faire le premier pas, ou pour nous unir plus étroitement, ou pour nous réunir plus promptement. *Ego amicis jucundus, inimicis mitis & facilis, exorabor antequàm roger*. Dans le plus secret de ma maison, je regarderai tout ce que je fais sous les yeux de ma conscience, comme ayant tout le public pour spectateur. *Populo teste fieri credam quidquid me conscio faciam*. Maître de mes sens, je me garderai

(1) *De otio Sap. c. 30.*

bien de partager avec eux l'empire de mon cœur. Suis-je donc né pour être l'esclave de mon corps ? *Major ſum, & ad majora genitus, quàm ut mancipium ſim corporis mei* (1). Dans la fâcheuſe néceſſité de conſerver un ſujet rebelle, je ſongerai moins à ſatisfaire ſes deſirs qu'à les appaiſer; jamais à les aſſouvir. *Edendi erit bibendique finis deſideria naturæ reſtinguere, non implere* (2). Laborieux & infatigable, je le ſoumettrai aux plus grands travaux, en ſoutenant ſa foibleſſe par mon courage. *Laboribus, quanticumque erunt, parebo, animo fulciens corpus.* Et quand la Providence me viendra redemander la vie qu'elle m'a donnée, je tâcherai, par le bon uſage de ſes dons, de la lui rendre meilleure que je ne l'avois reçue, en prenant tout l'Univers à témoin, que, ſi je n'ai point été vertueux, j'ai, du moins, aimé la vertu; que j'ai rempli mes jours d'occupations utiles, &

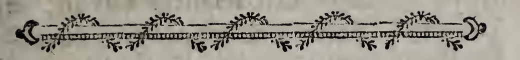
(1) *Ep. 65.*
(2) *De vitâ beatâ, c. 20, &c.*

qu'en conſervant ma liberté, j'ai toujours eu ſoin de reſpecter celle des autres. *Quandòque autem natura ſpiritum repetet, teſtatus exibo, bonam me conſcientiam amaſſe, bona ſtudia: nullius per me libertatem imminutam, minimè meam.*

C'eſt, Meſſieurs, l'idée qu'avoit du Beau dans les mœurs un Philoſophe qui n'avoit pour guide que le bon-ſens naturel, & encore bien obſcurci par les ténebres de ſon ſiecle. Quelle doit être la nôtre, avec des lumieres infiniment ſupérieures à celles de la Philoſophie payenne ? Mais enfin, me dira-t-on, qui la pourra remplir, cette grande idée ? On me permettra de répondre, qu'il me ſuffit d'avoir prouvé que le Beau moral eſt une conquête propoſée à tout le monde par l'Auteur de la nature. Facile ou difficile, ce n'eſt pas de quoi il s'agit : nous la devons entreprendre, chacun en perſonne, tous en corps. L'ordre en eſt porté, la loi eſt générale ; & quand elle pourroit avoir des exceptions, vous m'avouerez, Meſſieurs,

que ce ne ſeroit pas pour une Académie de Belles-Lettres, à qui rien ne convient mieux que d'être en même tems une Académie de belles Mœurs.





TROISIEME DISCOURS.

Sur le Beau dans les Pieces d'esprit.

MESSIEURS,

APRÈS le Beau dans les mœurs, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans le Discours précédent, il n'est point de sujet plus digne de l'attention d'une Académie, que celui où l'ordre des matieres me conduit aujourd'hui tout naturellement ; je veux dire, le Beau dans les Pieces d'esprit. Vous sçavez, Messieurs, que c'est-là ce que le public attend de vous. On peut supporter le médiocre dans les autres personnes qui se mêlent de parler ou d'écrire, surtout en certains genres & en certaines circonstances. On ne leur demande que le bon & le solide dans un discours d'affaires, dans un plai-

doyer, dans un ſermon devant le peuple, dans une apologie néceſſaire, dans un journal, dans un mémoire; & pourvu qu'ils y évitent les défauts trop palpables de ſtyle ou de langage, on leur paſſe tout le reſte ſans difficulté. On demande plus à un Académicien. Ce titre, qui annonce un homme tiré de la foule des gens de Lettres, eſt comme un engagement public & ſolemnel de ſortir des voies communes. On veut que dans ſes ouvrages il porte le bon juſqu'à l'excellent. On veut qu'il ſçache orner le ſolide, allier les graces avec le bon-ſens, parer la ſcience, polir l'érudition, s'élever, deſcendre, marcher terre-à-terre, ou prendre l'eſſor, ſelon la nature des ſujets; en un mot, Meſſieurs, le public s'obſtine à vous demander du Beau dans toutes vos productions académiques: le fait eſt certain.

La queſtion eſt de ſçavoir, quel eſt l'objet de ſa demande? Ce qu'il entend, ou plutôt, pour traiter la matiere à fond, ce qu'on doit entendre par ce qu'on appelle Beau

dans les ouvrages d'eſprit ? quelle en eſt la nature en général ? combien il y en a de ſortes ? à quels traits on les peut reconnoître, pour les diſtribuer chacune dans ſa claſſe particuliere ? enfin, quelle eſt la forme précise du Beau dans le total d'une compoſition ?

Voilà bien de la matiere, pour un ſeul Diſcours ; mais je parle dans une Académie dont la pénétration m'épargnera la longueur des raiſonnemens, & dont l'érudition ſuppléera ſans peine à la multitude des autorités, qui me ſeroient peut-être néceſſaires par-tout ailleurs, pour appuyer mes raiſons.

D'abord, en général, quelle eſt la nature du Beau dans les pieces d'eſprit ? eſt-ce quelque choſe d'abſolu, qui ait droit de nous plaire par ſon propre fond ? ou ſeulement quelque choſe de relatif aux diſpoſitions particulieres que nous apportons à les lire ou à les entendre ?

Ne ſoyez pas ſurpris, Meſſieurs, de me voir débuter par un doute, qui très-certainement n'en eſt pas un

pour vous. Mais vous ne pouvez ignorer que dans la république des Lettres, comme par-tout ailleurs, il y a des gens qui, à l'exemple des anciens Sceptiques, regardent le Beau ſpirituel dont nous parlons, comme une affaire de pur goût & de pur ſentiment. Ils entreprennent même quelquefois de le prouver à leur maniere. Certains ouvrages de poéſie ou d'éloquence, qui paroiſſent beaux dans un ſiecle, ne le paroiſſent pas toujours dans un autre. Ce qui plaît en Italie ou en Eſpagne, déplaît en France aſſez communément. Et, ſans ſortir de chez nous, il n'eſt pas rare qu'un Orateur ou un Poëte, qui charmoit la Province, va échouer à Paris; que ce qui a ſuccès à Paris, tombe à la Cour; que la Cour elle-même ſe trouve partagée ſur le mérite d'un Auteur; ou, ce qui eſt encore plus étrange, qu'elle varie à ſon égard d'un jour à l'autre, lui donnant aujourd'hui ſon approbation, la retirant demain, ſelon le vent qui regne à Verſailles ou à Fontainebleau. Nos divers âges,

nos caracteres particuliers, nos humeurs, nos situations différentes, nos partis, nos intérêts, autres sources intarissables de variations & de variétés dans les jugemens que nous portons des ouvrages d'esprit.

Or de-là, concluent nos modernes Pyrrhoniens, ne s'ensuit-il pas que la beauté de ces sortes d'ouvrages n'a rien de fixe & d'absolu ? Que tout ce qui plaît est beau par rapport à ceux qui le jugent tel ; & par conséquent, que dès-là qu'il cesse de plaire, il cesse d'être beau, non par aucun changement qui arrive dans sa nature, mais par celui qui arrive dans nos opinions & dans nos sentimens ; d'où ils inferent, sans façon, que nous devons étendre à tout le proverbe ordinaire : qu'*il ne faut pas disputer des goûts.*

La vanité des Auteurs médiocres, & la présomption des Lecteurs superficiels, sont assûrément bien obligées à ces Messieurs, de leur donner un moyen si facile d'être toujours contens d'eux-mêmes : ceux-là de leurs ouvrages, & ceux-ci de leurs

jugemens. Mais dûſſent-ils tous me traiter d'aſſaſſin, comme ce fou d'Athènes traita ceux qui l'avoient guéri d'une illuſion agréable, il faut eſſayer de les tromper, en définiſſant ce qu'ils affectent de laiſſer toujours indéfini, en diſtinguant ce qu'ils ne manquent jamais de confondre, & en les rappellant, s'il eſt poſſible, aux premiers principes du bon-ſens.

J'appelle *Beau*, dans un ouvrage d'eſprit, non pas ce qui plaît au premier coup-d'œil de l'imagination dans certaines diſpoſitions particulieres des facultés de l'ame, ou des organes du corps, mais ce qui a droit de plaire à la raiſon & à la réflexion par ſon excellence propre, par ſa lumiere ou par ſa juſteſſe, &, ſi l'on me permet ce terme, par ſon agrément intrinſeque.

C'eſt l'idée générale du Beau ſpirituel dont il eſt queſtion. Rendons-la plus ſenſible en la développant.

Je diſtingue ici, comme dans les deux premiers Diſcours, trois ſortes de Beau ; un Beau eſſentiel, qui plaît à l'eſprit pur, indépendamment

de toute inſtitution, même divine ; un Beau naturel, qui plaît à l'eſprit en tant qu'uni au corps, indépendamment de nos opinions & de nos goûts, mais avec une dépendance néceſſaire des loix du Créateur, qui ſont l'ordre de la nature ; un Beau arbitraire, ſi j'oſe ainſi parler, ou, ſi l'on veut, un Beau artificiel, qui plaît à l'eſprit par l'obſervation de certaines regles que les ſages de la république des Lettres ont établies ſur la raiſon & ſur l'expérience, pour nous diriger dans nos compoſitions.

Il s'agit de repréſenter en détail ces trois ſortes de Beau ſpirituel, chacune par les traits propres qui la caractériſent. C'eſt, Meſſieurs, ce que nous allons eſſayer de faire, mais en comptant toujours, s'il vous plaît, ſur votre pénétration, pour éviter les longueurs dans une matiere déja ſi étendue.

Premierement, quel eſt ce Beau ſpirituel, primitif, & original, que nous diſons être eſſentiel à une piece d'eſprit, à un diſcours, à un poëme,

à une hiſtoire, à tout ouvrage qui veut plaire à des hommes raiſonnables ? Pour en découvrir le véritable caractere avec ſes principaux traits, oublions pour un moment nos goûts particuliers, capricieux, & bizarres, comme les humeurs qui les font naître ; changeans & variables, ſelon les tems & les lieux ; ſouvent qui ſe contrediſent, & par conſéquent qui ne décident rien. Conſultons le goût général, fondé ſur l'eſſence même de l'eſprit humain, gravé dans tous les cœurs, non par une inſtitution arbitraire, mais par la néceſſité de la nature, & par conſéquent sûr & infaillible dans ſes déciſions. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans la courte analyſe que nous en allons faire.

Un Orateur nous parle de vive voix ; un Auteur nous parle par écrit : le premier adreſſe la parole au public : le ſecond l'adreſſe non-ſeulement au public, mais encore à la poſtérité. Que doivent-ils faire l'un & l'autre pour mériter les ſuffrages d'un auditoire ſi reſpectable ?

Que leur a-t-on demandé dans tous les tems, depuis la naiſſance des Lettres juſqu'à nos jours? que leur a-t-on demandé dans toutes les Nations, depuis les extrêmités de l'orient, qui a vu naître l'éloquence, juſqu'à celles de l'occident, qui l'a vu portée à ſa perfection? & aujourd'hui encore, qu'eſt-ce que toute la terre leur demande, comme par le cri général de la raiſon?

La vérité, l'ordre, l'honnête & le décent; voilà, Meſſieurs, (je ne crains pas d'en être jamais démenti par le bon goût), voilà le beau eſſentiel que nous cherchons tout naturellement dans un ouvrage d'eſprit: la *Vérité*, parce que la parole n'eſt inſtituée que pour en être l'interprete, pour la dire, pour l'éclaircir, pour la faire paſſer d'un eſprit à l'autre, comme une lumiere qui doit être commune à tous les hommes: l'*Ordre*, parce qu'il y en a un entre les vérités; d'où il s'enſuit, que l'ordre eſt abſolument néceſſaire dans un diſcours, pour les mettre chacune dans ſon vrai point de vue,

enſoite que les premieres éclairent les ſuivantes, & que celles-ci, à leur tour, donnent aux premieres, par leur ſuite naturelle, une eſpece de nouvel éclat : l'*Honnête*, je veux dire ici le reſpect pour la Religion & pour la pudeur, parce qu'il eſt certain, comme nous l'avons fait voir en parlant du Beau moral, que nous portons tous dans l'ame un ſentiment d'honneur composé de ces deux vertus, qui s'offenſe néceſſairement de tout ce qui les bleſſe : regle indiſpenſable, que les Payens mêmes ont reconnue ; Platon, dans ſon fameux Dialogue du Beau dans le diſcours ; Longin, dans ſon admirable Traité du Sublime ; Ciceron, Quintilien, Séneque, dans leurs Reflexions ſur l'Art Oratoire. Ces grands génies, par un concert unanime, que la raiſon ſeule peut avoir formé entr'eux, nous donnent pour un précepte eſſentiel d'éloquence, de parler toujours de la Divinité avec reſpect, & de parler toujours aux hommes avec pudeur & modeſtie. Nous comprenons, dit Quintilien,

ſous le nom d'honnête, la juſtice, la religion, la piété, & autres vertus ſemblables *Nos juſtum, pium, religioſum, cæteraque his ſimilia honeſto complectimur* (1). Et Séneque y comprenoit ſi ſcrupuleuſement la pudeur dans les paroles, qu'il veut que l'Orateur ſe réſolve plutôt à perdre quelques-uns des avantages de ſa cauſe, que de manquer à cette regle de l'honnêteté publique (2). *Satiùs eſt quædam cauſæ detrimento tacere, quàm verecundiæ damno dicere* : enfin le *Décent*, qui ſuppoſe toujours l'*Honnête*, mais qui embraſſe un plus grand terrein ; quatrieme trait du Beau eſſentiel, abſolument néceſſaire à un ouvrage d'eſprit pour contenter le goût du bon-ſens. Car en effet, dites-moi, Meſſieurs, le moyen qu'un homme, qui entreprend de parler au public, puiſſe réuſſir à lui plaire, s'il ignore les bienſéances, les égards, ce qu'il doit aux tems, aux lieux, à la nature

(1) Quintil. *lib.* 2. *c.* 4.
(2) Sen. *l.* 1. *Controv.* 2.

de ſon ſujet, à ſon état ou à ſon caractere, à celui des perſonnes qui l'écoutent, à leur qualité ou à leur rang, ſur-tout à leur raiſon, qui, dans le moment, va juger de ſon cœur par ſes paroles ; en un mot, s'il oublie dans ſon diſcours cette noble décence qui releve tout par ſa grace naturelle, qui plaît par elle-même, & dont le plus grand maître d'éloquence (1) qui ait jamais été, a fait expreſſément la loi capitale de ſon art. *Caput artis, dicere.*

Mais qu'avons-nous beſoin, Meſſieurs, de citations & d'autorités pour nous convaincre de ce premier principe du ſens-commun, que la vérité, l'ordre & le décent ſont des beautés eſſentielles à un ouvrage d'eſprit ? Sans donc inſiſter davantage ſur un article ſi évident, je paſſe à un autre genre de Beau ſpirituel, qui n'eſt pas tout-à-fait ſi néceſſaire dans une compoſition, mais qui n'eſt pas moins indépendant de nos opinions & de nos

(1) Cicéron.

goûts.

goûts. C'eſt celui que nous avons appellé *Beau naturel* : je m'explique.

Si nous n'avions pour auditeurs que de pures intelligences, ou du moins des hommes plus raiſonnables que ſenſibles, nous n'aurions, pour les ſatisfaire, qu'à leur expoſer la vérité toute ſimple : elle auroit par elle-même de quoi les charmer par ſa lumiere, par l'ordre des principes qui la démontrent, ou par celui des conſéquences, qui en naiſſent toujours en foule, comme les rayons du ſoleil. C'eſt la ſeule beauté que l'on demande à un ouvrage de Mathématique; mais dans la plûpart de nos diſcours, nous avons à parler à des hommes bien plus ſenſibles que raiſonnables, qui ne veulent rien entendre que ce qu'ils peuvent imaginer, qui croient ne rien connoître que ce qu'ils peuvent ſentir, qui ne ſe laiſſent perſuader que par des mouvemens qui les tranſportent; en un mot, à des hommes qui ſe dégoûtent bientôt d'un diſcours qui ne dit rien à l'imagination ni au cœur.

Quoique peut-être il seroit à souhaiter que notre goût fût un peu plus dégagé du commerce des sens, j'avoue que cette disposition ne m'étonne pas. L'imagination & le cœur sont des facultés aussi naturelles à l'homme, que l'esprit & la raison : il a même pour elles une prédilection qui n'est que trop marquée. Peut-on espérer de lui plaire sans leur présenter le genre de beau qui leur convient, soit à chacune en particulier, soit au composé qui résulte de leur assemblage ?

Il faut donc, dans un discours, non-seulement dire la vérité pour contenter l'esprit, il faut la revêtir d'images pour mettre l'imagination dans ses intérêts, l'accompagner de sentimens pour la faire goûter au cœur, l'animer par des mouvemens convenables pour l'introduire dans l'ame avec plus de force. Ainsi, le Beau, que nous appellons naturel, parce qu'il est fondé sur la constitution même de notre nature, se divise en trois especes particulieres qu'il faut bien distinguer ; le Beau

dans les images, le Beau dans les ſentimens, le Beau dans les mouvemens. C'eſt ce que nous allons tâcher d'éclaircir, non par des exemples, qui nous meneroient trop loin, & qui n'en donneroient encore que des idées bien courtes, mais en remontant aux principes généraux de la raiſon & du bon goût.

Que les images ſoient un agrément néceſſaire dans un diſcours d'éloquence ou de poéſie, cela eſt indubitable; elles nous mettent ſous les yeux les objets dont on nous parle; elles y arrêtent la vue de l'eſprit; elles ſoutiennent l'attention; elles préviennent le dégoût; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a dit que tout Auteur doit être Peintre. Mais en quoi conſiſte leur véritable beauté? J'en appelle encore ici au goût général. Nous aimons tous dans les peintures le grand & le gracieux: le grand, qui nous éleve; & le gracieux, qui nous attache. Voulez-vous donc faire des diſcours qui ſoient aſſurés de nous plaire: notre imagination eſt naturellement vaſte;

préſentez-lui de grandes images. Elle ne peut ſouffrir des portraits ſecs & durs ; préſentez-lui des images gracieuſes. Que du moins l'un ou l'autre, le grand ou le gracieux, paroiſſe toujours dans vòs tableaux. Mais ſi vous trouviez le ſecret de les y raſſembler quelquefois tous deux, le grand dans le gracieux, & le gracieux dans le grand, voilà le Beau complet des images.

Les ſentimens ne ſont pas toujours ſi néceſſaires dans une compoſition : il y a des matieres qui n'en ſont pas ſuſceptibles ; mais quand ils peuvent y avoir lieu, comme dans un diſcours de religion ou de morale, dans un poëme, dans une hiſtoire, quelles ſont les qualités qui en forment le vrai Beau ? Conſultons toujours notre oracle infaillible du goût intime de la nature. N'eſt-il pas vrai que, dans les ſentimens, on ne peut ſouffrir le bas & le groſſier ; qu'on aime au contraire le noble & le fin, ou le délicat ? N'eſt-il pas vrai que c'eſt-là notre pente naturelle ? Il n'y a point de cœur humain qui osât

m'en dédire. Un ſentiment noble & généreux nous rend un témoignage agréable de la ſupériorité de notre ame aux choſes baſſes & terreſtres. Un ſentiment fin & délicat nous donne un plaiſir pur, qui nous ſaiſit ſans nous troubler, qui nous pénetre ſans nous confondre. La concluſion eſt évidente : que la nobleſſe ou la délicateſſe doit régner dans tous les diſcours que nous adreſſons à des hommes ; ou plutôt, ſi la matiere le comporte, l'un & l'autre enſemble. C'eſt, dans les ſentimens, tout le Beau que l'on peut ſouhaiter.

Que dirons-nous des mouvemens qu'on appelle pathétiques ; c'eſt-à-dire, des ſentimens vifs & animés, ſuivis & pouſſés, ſi j'oſe ainſi dire, avec une eſpece de tranſport ſpirituel pour émouvoir l'ame d'un auditeur ou d'un ſpectateur, par rapport aux objets qu'on lui préſente ? On voit aſſez que des mouvemens de cette nature ne doivent gueres paroître que dans les pieces dramatiques, ou qui tiennent de ce genre par les circonſtances, dans un diſ-

cours adressé à un vaste auditoire, dans une ouverture d'Etats, dans une rentrée de Parlement, dans une cause illustre plaidée en plein Sénat; en un mot, sur les grands théâtres de l'éloquence ou de la poésie. Mais alors quelle est l'espece de Beau qui les doit animer ? c'est encore au goût général de la nature à nous décider là-dessus. Or, naturellement, qu'est-ce que nous admirons, qu'est-ce que nous aimons dans ces mouvemens du discours, que nous appellons pathétiques ? Je réponds, sur la foi de l'expérience universelle ; c'est le fort & le tendre : deux especes de pathétiques qui sont évidemment les deux grands mobiles du cœur humain. Le fort nous réveille, nous applique, nous détermine ; le tendre nous attire, nous engage, nous fait déterminer par nous-mêmes. Le fort nous subjugue, pour ainsi dire, par la voie des armes ; le tendre nous sollicite, nous gagne, nous prend par intelligence & par composition. Le fort entre dans notre ame en conquérant, & comme par la brè-

che ; le tendre ſe préſente devant la place comme un Roi débonnaire, qui n'a qu'à ſe montrer pour ſe faire ouvrir les portes. Je ne décide pas entre ces deux genres de mouvemens pathétiques, lequel répand plus de beauté dans un diſcours : je dirai ſeulement que, pour leur imprimer ce merveilleux qui nous enleve dans certains Auteurs, ſur-tout dans les Anciens, Grecs & Romains, vainement irons-nous implorer le ſecours de l'art. Le grand art, & le ſeul art, eſt de ſçavoir ſe mettre dans les ſituations d'eſprit & de cœur, qui les enfantent, pour ainſi dire, ſans douleur & ſans effort, du ſein de la nature. Autrement, je vous le déclare, tous vos mouvemens les mieux figurés ne feroient à mes yeux que des convulſions de Rhéteurs, qui me glaceroient au lieu de m'enflammer ; des grimaces de Comédiens, qui me feroient rire ; ou des emportemens d'Energumenes, qui me feroient horreur. En un mot, ils doivent naître, comme nous l'avons déja inſinué, d'un cer-

tain transport de l'ame, qu'on appelle feu, enthousiasme, fureur divine, sans laquelle, disent les Maîtres de l'art, il n'y eut jamais ni véritable éloquence, ni véritable poésie. Tel est le Beau que nous concevons dans les mouvemens qui doivent animer un Auteur dans la composition.

Je parcours, Messieurs, ces matieres, plutôt que je ne les traite, sans m'arrêter à prouver des choses que tout le monde sent. Mais nous ne devons pas oublier une observation importante. Afin que les images, les sentimens, les mouvemens pathétiques forment dans un ouvrage d'esprit un Beau véritable, il faut qu'ils y conviennent; il faut que ces ornemens naturels du discours se trouvent appliqués sur un fond qui en soit digne, ou du moins, qui n'en soit pas indigne par quelque difformité choquante; car certainement l'Auteur de la Nature n'a point formé les graces pour parer la laideur. C'est un principe incontestable, & la conséquence que j'en

veux tirer ne l'eſt pas moins. Le Beau eſſentiel du diſcours, dont nous avons d'abord parlé, doit donc être indiſpenſablement le fond du Beau naturel dont nous parlons. La vérité, l'ordre, l'honnête & le décent ſont des beautés néceſſaires que les images, les ſentimens, les mouvemens pathétiques ne doivent jamais perdre de vue. Or, je le demande, que s'enſuit-il de-là ? Nos principes ſont établis : ne craignons pas de conclure. Donc, à proprement parler, les images ne ſont belles dans un diſcours, qu'autant qu'elles parent la vérité. Les ſentimens n'y ſont beaux, qu'autant qu'ils ont pour objet la vertu. Et ſi vous y employez les mouvemens pathétiques pour nous porter ailleurs qu'à ces deux fins eſſentielles de l'homme, c'eſt, pour ne rien dire de plus fort, un ornement déplacé, qui ne choque pas moins le bon goût que le bon-ſens & les bonnes mœurs. Cette concluſion n'eſt-elle pas d'une évidence palpable ?

Que certains Auteurs du tems,

Orateurs, Poëtes, Hiſtoriens, Philoſophes même, ſi l'on veut, ſe faſſent, tant qu'il leur plaira, d'autres maximes du bon goût; qu'ils aillent choiſir, pour le fond de leurs ouvrages, des erreurs impies ou des vices infâmes, des contes libertins ou des chroniques ſcandaleuſes, des médiſances cruelles ou des calomnies controuvées pour noircir la vertu; que ſur ce fond hideux, ils répandent les fleurs à pleines mains; qu'ils en relevent la difformité par les plus belles couleurs; qu'ils y étalent tous les ornemens du diſcours, les images les plus gracieuſes, les ſentimens les plus doux, les mouvemens les plus forts, les figures les plus brillantes, les tours les plus fins, les termes les plus délicats; la raiſon & l'honneur, qui entrent certainement dans l'idée totale du bon goût, reclameront toujours contre cet aſſemblage. On dira toujours, par-tout où il y aura une étincelle de ſens-commun, que tant de parures ſiéent mal avec la laideur, que le fond gâte la broderie, & que la matiere dégrade

la forme. En vain des esprits ſtupides ou corrompus nous vanteront la belle ſurface dont l'Auteur ſçait envelopper ſes infamies : ſon maſque eſt trop tranſparent pour cacher ſa honte. On découvrira toujours au travers, & la fauſſeté de ſon eſprit, & la corruption de ſon cœur ; & par conſéquent, la dépravation de ſon goût. On louera peut-être ſes talens naturels, mais avec tout le mépris que mérite ſa perſonne par un abus ſi abominable des dons de la nature. Et en effet, j'en atteſte le bon-ſens, quel mépris ne mérite pas l'impertinence d'un homme qui s'applique à orner des monſtres? N'eſt-ce pas viſiblement, (qu'on me permetre cette comparaiſon pour égayer un peu la matiere), n'eſt-ce pas viſiblement tomber dans le ridicule de ces perſonnes laides & diſgraciées, qui, n'ayant point par elles-mêmes de quoi plaire, ſe parent d'habits ſomptueux, magnifiques, brillans, pour attirer du moins, par-là, les regards du monde. Mais qu'arrive-t-il ? elles ont le malheur d'y réuſſir ; elles

ſe font regarder : on admire la parure, & on mépriſe la perſonne. Combien d'Auteurs, qui courent le monde, ont éprouvé le même ſort en ornant des laideurs d'une autre eſpece ! Je vous laiſſe, Meſſieurs, à faire les applications, & je reprends la ſuite de notre diviſion du Beau ſpirituel.

Des trois eſpeces générales que nous en avons diſtinguées, les deux premieres, le Beau eſſentiel & le Beau naturel ſont, ſi je ne me trompe, ſuffiſamment éclaircies. Reſte la troiſieme, que nous appellons Beau arbitraire, parce qu'elle dépend, en partie, de l'inſtitution des hommes, des regles du diſcours qu'ils ont établies, du génie des langues, du goût des peuples, & plus encore, des talens particuliers des Auteurs. C'eſt proprement la beauté qui, dans un ouvrage d'eſprit, réſulte de l'agrément des paroles.

Pour nous en former une idée plus nette & plus étendue, je diſtingue dans le corps du diſcours trois choſes, qui en ſont comme les élémens : l'expreſſion, le tour, & le ſtyle ;

l'expreſſion, qui rend notre penſée ; le tour, qui lui donne une certaine forme ; & le ſtyle, qui la développe pour la mettre dans les différens jours qu'elle demande par rapport à notre deſſein. On voit déja que ces trois élémens du diſcours y doivent avoir chacune ſa beauté propre ; il s'agit de la faire connoître dans le détail, cette beauté propre de l'expreſſion, du tour & du ſtyle. Suivons toujours les principes de la nature.

On ne parle que pour ſe faire entendre ; la premiere beauté de l'expreſſion doit donc être la clarté : c'eſt-elle qui porte nos penſées dans l'eſprit des autres avec toute la fidélité que demande le commerce de la parole. Il y a même des ſciences, comme la Mathématique, l'Hiſtoire, la Philoſophie, qui n'exigent dans les termes que cette ſeule beauté ; mais il y a auſſi des ſujets où les perſonnes d'eſprit, (& qui eſt-ce aujourd'hui qui ne s'en pique pas ?) ne peuvent ſouffrir qu'on leur parle d'une maniere qui ne leur laiſſe rien à deviner. Ils vous entendent

à demi-mot dans un discours de morale ou de mœurs. C'est donc alors une espece de beauté dans l'expression, de ne leur en dire qu'autant qu'il en faut, pour leur donner le plaisir de suppléer le reste; sur-tout quand on traite certaines matieres délicates, où la vérité ne doit jamais paroître que voilée. La difficulté est de prendre un juste milieu entre un jour trop clair, qui n'attire point l'attention, & un jour trop sombre, qui la rebute. Combien d'Ecrivains, même fameux, y ont échoué dans notre siecle ! Ils ont voulu éviter dans leurs expressions une clarté trop fade à leur goût, & ils ont donné malheureusement dans l'énigmatique, l'entortillé, le mystérieux, sans songer que, dans le discours, le mystérieux est toujours bien près du précieux, & que le précieux ne va jamais sans le ridicule.

Quoi qu'il en soit de ces Auteurs, qui ont la manie de vouloir briller par les ténèbres, il est certain, en général, que le Beau dans les expressions consiste dans la maniere

lumineuse dont elles rendent notre pensée, tantôt simplement & en termes propres, pour la représenter avec cette justesse inestimable, qui est le charme de l'esprit pur; tantôt en termes figurés, pour la revêtir de ces couleurs intéressantes, qui font les délices de l'imagination; tantôt en termes pathétiques, forts ou tendres, pour lui donner ce goût de sentiment qui enleve le cœur. Mais enfin, où les aller prendre, ces belles expressions? sera-ce à la Cour? sera-ce dans les Académies? sera-ce dans les Livres? Non; je l'ose dire avec tout le respect que nous devons à nos modeles: ces expressions transplantées d'un esprit à l'autre, dégénérent le plus souvent comme les arbres, en changeant de terroir. Il faut que chacun les trouve dans son propre fonds, ou, si vous les empruntez d'ailleurs, il faut tellement vous les approprier, qu'on y apperçoive toujours votre tour d'esprit. Je dis un tour, qui ne les dépare pas. C'est la seconde chose qui nous frappe dans un discours,

& qui mérite une attention particuliere.

La plûpart des hommes qui réfléchissent, ont à-peu-près les mêmes pensées sur les mêmes sujets. Il n'y a que le tour qui les distingue. Je veux dire que la vérité, qui se présente la même quant au fond à tous les esprits attentifs, se modifie diversement selon les diverses dispositions qu'elle trouve dans l'ame qui la conçoit. Elle se façonne, pour ainsi dire, dans notre entendement; elle se colore dans l'imagination; elle s'anime dans le cœur. Elle prend ainsi un certain air marqué, souvent original, qui, de la pensée, passe dans l'expression : c'est ce que j'appelle tour d'esprit.

Vous sçavez, Messieurs, que chaque peuple a le sien propre, qui forme l'esprit dominant de la nation; grave & majestueux en Espagne; libre & cavalier en France; véhément & impétueux en Angleterre; délicat & fin en Italie; solide & ferme en Allemagne. Il en est de même des particuliers; chacun a son

ſon tour d'eſprit qui le caractériſe dans ſa nation. Le ſublime de Corneille, & le gracieux de Racine; le bon-ſens lumineux de Boileau, & le ſel piquant de Moliere; la force de Boſſuet, & la délicateſſe de Fénelon; la noble facilité de Malebranche, & le brillant de Fontenelle; la vivacité rapide de Bourdalouë, & la douceur inſinuante de Maſſillon; le burin profond du Cardinal de Retz, & le crayon fin de Paſcal, nous font voir dans nos propres Ecrivains des manieres de penſer preſque auſſi différentes que celles d'un Eſpagnol & d'un Italien. La queſtion eſt de ſçavoir en quoi conſiſte la beauté de ce tour d'eſprit, qui diſtingue les grands Auteurs des médiocres, qui releve quelquefois leurs productions les plus foibles, & d'où il arrive ſi ſouvent que la même parole, qui dans les uns ne paroît qu'une propoſition toute ſimple qui n'a rien de piquant, devient dans les autres ce qu'on appelle une belle penſée, un beau ſentiment, un bon mot. N'en ſoyons pas ſurpris.

Les Auteurs médiocres, ſans génie & ſans ame, nous préſentent les objets froids comme eux, & inanimés ; au lieu que les grands Ecrivains nous les tranſmettent, ſi j'oſe ainſi dire, avec toutes les images & avec tous les mouvemens qu'ils en reçoivent eux-mêmes. Les uns ne font que les crayonner, les autres les peignent ; ceux-là ne ſçavent tout au plus que les décrire, ceux-ci les gravent juſqu'au fond du cœur par le tour d'imagination & de ſentiment dont ils les animent. Nous en ſommes frappés comme d'un éclair qui nous ſurprend. Pourquoi ? Nous y voyons tout-à-coup paroître quelqu'un de ces traits du Beau eſſentiel ou naturel dont nous avons tant parlé. Ici un eſprit vif & juſte, qui ſçait en peu de mots nous offrir pluſieurs idées lumineuſes ; là un eſprit facile & profond, qui penſe, & qui ſçait nous faire penſer ; un eſprit fin & modeſte, qui ſçait nous faire entendre ce qu'il n'eſt pas permis de dire ; une imagination riante, qui nous réveille

par ſes ſaillies ; un génie élevé, qui nous éleve avec lui au-deſſus des préjugés vulgaires ; un cœur généreux, qui nous rend, comme lui, ſupérieur aux foibleſſes des autres hommes ; en un mot, une maniere de penſer ou de ſentir les choſes, qui n'a rien de commun, & qui n'a rien que de naturel. Voilà, dans une piece d'eſprit, ce que nous croyons devoir entendre par la beauté du tour. Quelle eſt enfin celle du ſtyle ? Commençons toujours par définir.

J'appelle ſtyle une certaine ſuite d'expreſſions & de tours tellement ſoutenue dans le cours d'un ouvrage, que toutes ſes parties ne ſemblent être que les traits d'un même pinceau ; ou, ſi nous conſidérons le diſcours comme une eſpece de muſique naturelle, un certain arrangement de paroles qui forment enſemble des accords, d'où il réſulte à l'oreille une harmonie agréable : c'eſt l'idée que nous en donnent les Maîtres de l'art.

Je ſuis fâché de le dire, mais il n'en eſt pas moins vrai ; il s'enſuit

de-là qu'il y a aujourd'hui peu d'Auteurs qui aient un vrai ſtyle. On en trouve encore qui ont de l'expreſſion : il y en a même qui ont du tour, du moins par intervalles. Il ne faut, pour ces deux articles, qu'un génie aſſez médiocre ; mais pour en former dans le diſcours une ſuite bien liée, de maniere que le bon-ſens, l'eſprit & l'oreille ſoient partout également ſatisfaits, il faut une certaine étendue d'intelligence & de goût, qui eſt une qualité bien rare. Ne diroit-on pas même que pluſieurs n'en ont pas l'idée ? Jugeons-en par la foule de nos Orateurs & de nos Ecrivains. Quelle eſt leur maniere de compoſition ? Quelques termes nouveaux, quelques phraſes à la mode, quelques tours cavaliers ou précieux, quelques lieux communs ſouvent uſités par nos ancêtres, quelques traits de Rhétorique lancés au haſard, quelques petites fleurs dérobées en paſſant aux Anciens ou aux Modernes : c'eſt aujourd'hui notre ſtyle ordinaire ; découſu & libertin, vagabond & inégal, ſans

nombre, ſans meſure, ſans liaiſon, ſans proportion ni entre les choſes, ni entre les mots. Me permettra-t-on de le dire ? Nous ne voyons preſque plus dans la république des Lettres que des ouvrages de pieces rapportées, qui ne ſe rapportent pas, & qui ne ſont point faites pour aller enſemble.

Cependant, Meſſieurs, peut-on douter que le ſtyle, tel que nous l'avons défini, ne ſoit en quelque ſorte l'ame du diſcours, l'attrait & le charme, qui ſoutient l'attention de l'eſprit par la ſuite des matieres qu'il enchaîne enſemble, par la liaiſon naturelle des tours différens dont il les aſſortit, par la douceur de l'harmonie dont il nous frappe l'oreille, & par-là le cœur, qui, par une impreſſion invincible de la nature, aime par-tout les accords, non-ſeulement dans la muſique, mais en tout genre de compoſition. Je ne crois pas qu'on m'en demande d'autre preuve que ce goût même de la nature, qui eſt inconteſtable.

Ainſi, en trois mots, voilà tous

les traits que renferme l'idée du Beau dans le ſtyle ; une ſuite marquée dans les matieres, dans les penſées, dans les raiſonnemens qui compoſent le fond du diſcours ; un aſſortiment juſte dans les tours & dans les figures ſous leſquels on les préſente ; une eſpece d'harmonie dans le choix des termes qui en expriment l'enchaînement ; & pardeſſus tout le reſte, un certain feu par-tout répandu, qui ne ſouffre ni les réflexions inutiles, toujours froides ; ni les faux brillans, toujours ennuyeux ; ni les paroles ſuperflues, toujours glaçantes.

C'eſt en demander beaucoup à la plûpart de nos Auteurs. J'en conviens. Mais je les prie de conſidérer que je parle du Beau dans le diſcours, que je n'en parle que d'après les plus grands Maîtres, ou plutôt, d'après les regles de la nature ; & que, s'ils n'ont pas le courage d'y aſpirer, ils en feront quittes pour ne plus écrire ; ou, s'ils ne peuvent pas ſe taire, pour continuer à écrire mal. On ne force perſonne au bien dans la république des Lettres.

N'exagérons pourtant pas la rigueur des loix. Nous n'avons garde de prétendre que le ſtyle doive être par-tout également beau & ſoutenu. On permet dans la peinture quelques *négligemens* de pinceau, pour donner plus de relief aux traits fins & achevés. On peut auſſi permettre dans le diſcours quelques *négligences* de ſtyle, pourvu que l'Auteur ſçache couvrir ces petits défauts par des beautés qui les effacent. Cicéron, ce grand modele d'éloquence, ne vouloit point qu'à ſes harangues on ſe récriât trop ſouvent : Que cela eſt beau ! que cela eſt bien dit ! *Nolo nimium, bellè & feſtivè.* Il avoit pour maxime d'y laiſſer des ombres & des nuances pour tempérer le brillant d'un ſublime trop continu. Il ne faut jamais tomber, mais on peut deſcendre quelquefois pour ſe relever tout-à-coup avec plus de force. Le feu de l'eſprit, qui eſt l'ame du ſtyle, ne doit jamais s'éteindre tout-à-fait ; mais il y a des endroits où l'on peut lui permettre de s'amortir un peu, pour ſe rallumer en d'autres avec

plus d'éclat. Je crois même, disoit encore un grand Maître de l'art, qu'il faut pardonner à l'essor du génie quelques défauts réels, mais à condition que ce ne soit que des défauts, & non pas des monstres en fait de style. *Multa donanda ingeniis puto, sed donanda vitia, non portenta* (1). C'est-à-dire, des irrégularités, mais non pas des désordres; des écarts, & non pas des égaremens; des hardiesses, & non pas des insolences; des obscurcissemens, & non pas des obscurités; des fautes contre l'art, mais non pas contre la nature; c'est-à-dire, en un mot, que les défauts pardonnables dans un discours, doivent être comme les taches du soleil, qui ne se découvrent point à la simple vue, mais seulement au télescope, & qui alors même nous paroissent comme absorbées par la lumiere qui les environne. C'est, en matiere de style, tout ce qu'on peut relâcher de la

(1) Sén. *l.* 5, *Controv. pr.*

rigueur

rigueur des regles ; mais voici un article ſur lequel il n'y a point de grace à leur demander.

Je viens à la derniere queſtion que nous avons propoſée ſur la nature du Beau ſpirituel ; ſçavoir, quelle en eſt la forme préciſe, non plus dans les parties, mais dans le total d'une piece. On peut ſe ſouvenir du grand principe que nous avons emprunté de Saint Auguſtin dans les Diſcours précédens. Mais en tout cas, je le répete, c'eſt que l'unité eſt la forme eſſentielle du Beau en tout genre de beauté. *Omnis porrò pulchritudinis forma unitas eſt* (1). Nous l'avons appliqué au Beau ſenſible : nous l'avons étendu au Beau moral. On va voir qu'il embraſſe également le Beau ſpirituel : preuve manifeſte que c'eſt un des premiers axiômes du bon-ſens & du bon goût.

Je dis donc que, pour qu'un ouvrage d'éloquence ou de poéſie ſoit véritablement beau, il ne ſuffit pas qu'il ait de beaux traits : il faut qu'on

(1) S. Aug. *Ep. 18, edit. pp. BB.*

y découvre une eſpece d'unité, qui en faſſe un tout bien aſſorti. Unité de rapport entre toutes les parties qui le compoſent : unité de proportion entre le ſtyle & la matiere qu'on y traite : unité de bienſéance entre la perſonne qui parle, les choſes qu'elle dit, & le ton qu'elle prend pour les dire. C'eſt le fameux précepte d'Horace, ou plutôt de la nature :

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat, & unum.

Tâchons de faire bien concevoir tout le prix de cette unité du diſcours, par les diſparates & par les contraſtes ridicules où tombent néceſſairement les Auteurs qui la négligent.

Vous avez, Meſſieurs, trop d'expérience dans la république des Lettres, pour ignorer qu'il y en a un très-grand nombre qui bornent tous leurs ſoins à bien former chaque partie de leurs ouvrages, ſans penſer au tout. Un Poëte lyrique, par exemple, ne ſongera qu'à faire de belles ſtrophes ; un Poëte dramatique, à compoſer de belles ſcènes ;

un Orateur, à tracer de belles figures; un Auteur, à ſemer dans ſon livre beaucoup d'eſprit, ſouvent même plus qu'il n'en a, & aux dépens de ſa mémoire. On coud ainſi enſemble, diſoit Horace des Ecrivains de ſon tems, un beau morceau d'ici, un beau morceau de-là. *Unus & alter aſſuitur pannus.* Voilà une piece faite. Ces Meſſieurs ne laiſſent pas d'éblouir d'abord un certain public, parce qu'en effet ils ont de tems en tems quelques beautés. Mais parce que toutes ces beautés diſparates ou ſans liaiſon n'agiſſent que ſéparément, quel en eſt l'effet ordinaire? On s'apperçoit bientôt que par cette compoſition découſue, ils ont trouvé l'art de faire une méchante ode avec de belles ſtrophes, une tragédie pitoyable avec de belles ſcènes, une harangue fade & inſipide avec de belles figures, un livre très-ennuyeux avec de beaux traits d'eſprit. Semblables à ces Peintres d'un talent borné, qui ſçavent bien faire un portrait, mais qui ne ſçauroient faire un tableau; ils réuſſiſſent

en détail, & ils tombent en gros. Ils font élégamment une description, un récit, un caractere; mais tous ces membres détachés n'ont point d'articulations qui en fassent un corps. Chaque pensée, chaque mot est un éclair qui nous réveille. : on y applaudit; on se récrie, comme les enfans aux feux de joie, quand ils voient partir quelque belle fusée. Mais rassemblez tous ces éclairs, toutes ces fusées brillantes de l'éloquence moderne*, vous n'en ferez jamais un beau jour. Ainsi, un ouvrage d'esprit plaît par parties; & il déplaît par le tout : on lira peut-être une page; mais lise qui voudra toute la piece. La suite y manque: l'unité y est rompue; & je ne puis me résoudre à suivre un Auteur qui ne se suit pas lui-même.

J'avoue, Messieurs, que, malgré le goût libertin de notre siecle, il est encore des esprits solides. Ils sçavent prendre un dessein, en assortir les matériaux, en former une suite bien liée. Ils vont toujours à un but sans écart, ou du moins sans égarement.

Le fond de votre ouvrage eſt donc parfaitement beau ? je vous en félicite ; mais par malheur votre ſtyle dépare votre matiere, ou la pare trop : vous entonnez la trompette dans une églogue, & vous prenez le chalumeau dans un poëme épique : votre ſujet eſt ſublime, & votre ſtyle rampant ; ou au contraire, votre ſujet eſt ſimple, & votre ſtyle pompeux. Vous confondez tous les genres d'écrire : vous parlez proſe en vers, & vers en proſe : vous portez dans l'hiſtoire le ton de la chaire, dans la chaire les fleurs de l'académie, & dans l'académie le ſtyle auſtere du barreau : du reſte, votre diſcours eſt bien pris, le quadre en eſt beau, le plan bien tracé, bien ordonné, bien rempli ; c'eſt-à-dire, que vous entendez bien le deſſein, mais que vous manquez dans le choix & dans l'application des couleurs : diſproportion choquante, qui, rompant l'unité de votre diſcours dans un point auſſi eſſentiel que le rapport du ſtyle à la matiere, détruit manifeſtement, ou du moins, dé-

grade la beauté du fond par le contraste de la parure.

Voilà bien des attentions que l'on demande à un Auteur : ce n'est pas tout. Il y a une troisieme espece d'unité, qui me paroît encore plus essentielle à la beauté d'une piece d'esprit, c'est par où je vais finir.

Vous l'avez sans doute, Messieurs, mille fois remarqué : en lisant un ouvrage, on lit aussi l'Auteur. C'est une expression reçue, mais dont on me permettra d'étendre un peu la signification ; je veux dire, que naturellement on compare sa personne, son état, son âge, son caractere, sa religion, sa naissance même, & le rang qu'il tient dans le monde, avec les choses qu'il dit, avec sa maniere de penser, avec son style, son air, son langage, avec le ton qu'il prend dans ses discours ; on examine si tout cela lui convient selon les loix de la décence ; on incorpore, si j'ose ainsi m'exprimer, l'Auteur avec sa piece, pour voir le total qui en résulte ; en un mot, on veut trouver dans un ouvrage

d'eſprit, un tableau dont la perſpective ſoit un honnête-homme, qui parle au public avec tout le reſpect qu'il doit a la vérité, à l'ordre, à ſon propre honneur, & à l'honnêteté publique; c'eſt ce que j'appelle unité de bienſéance. La regle eſt inconteſtable; mais parmi nos Auteurs, ſur-tout depuis un certain tems, qui eſt-ce qui l'obſerve avec toute l'exactitude requiſe? ou plutôt, combien en voyons-nous qui la violent ſans égard? Eſt-ce manque d'étendue d'eſprit pour en embraſſer tous les rapports? eſt-ce inattention? eſt-ce ignorance des regles, ou mépris des loix & des mœurs? Quelle qu'en ſoit la cauſe, qui ne peut être que honteuſe, il eſt manifeſte que ce défaut d'unité de bienſéance répand toujours dans leurs écrits un certain air diſcordant qui choque la raiſon, & par conſéquent le bon goût.

Car, Meſſieurs, j'en appelle encore une fois au ſentiment de la nature; le moyen de n'être pas choqué en liſant, par exemple, un Au-

teur qui se pique de finesse d'esprit, & qui ne sçait nous entretenir que de grossiéretés ; un Poëte, qui se pique de bon-sens, & qui, dans une Ode sérieuse, met sur le compte de la raison toutes les folies, toutes les déraisons du genre-humain ; une Poëtrice, qui nous vante par-tout la beauté de son ame, & qui nous déclare sans façon, que l'idée d'honneur l'incommode ; un petit-Maître du Parnasse, à peine sevré du College, qui prend déja le ton des Boileaux & des Corneilles, pour y prêcher la réforme ; un Auteur Chrétien, qui fait le Juif errant ou l'Espion Turc, pour nous débiter plus librement ses extravagances & ses impiétés ; un Philosophe, qui a fait toute sa vie profession de croire à l'Evangile, affecté hautement la qualité d'honnête-homme, défié tous ses adversaires de le trouver en défaut sur la Religion ou sur les mœurs, & qui semble n'avoir travaillé près de quarante ans, que pour amasser dans un seul ouvrage une Bibliothéque entiere d'irréli-

gion & d'infamie ; enfin, des Auteurs consacrés par la sainteté de leur état, qui prennent le masque de Cavaliers, pour en prendre impunément le style libertin; qui s'amusent à faire des Romans de galanterie, des Opera tout profanes, des Comédies bouffonnes, des Contes ridicules ; ou qui, par un abus encore plus énorme, établissent dans leurs cabinets des manufactures de libelles, d'où ils lâchent dans le monde la médisance, la calomnie, la fureur, toujours déguisées sous quelques beaux noms, mais toujours reconnoissables : peut-on, dis-je, en lisant de pareils Ecrivains, s'empêcher d'y appercevoir, avec horreur, un contraste révoltant? Et pourquoi révoltant ? Je le demande à quiconque a des mœurs. N'est-ce pas sur-tout par l'opposition indécente, qui se trouve entre le caractere de l'ouvrage & celui que devroit avoir l'Auteur ? c'est-à-dire, parce qu'on y voit rompre sans respect cette aimable unité de bienséance, qui, de l'Auteur & de

ſon ouvrage, ne doit faire qu'un tout, dont aucune partie ne déshonore l'autre, ni par ſa difformité, ni par ſon incongruité.

Telle eſt, Meſſieurs, ſi je ne me trompe, l'idée totale du Beau dans les ouvrages d'eſprit. Raſſemblons-en tous les traits en peu de mots pour la rendre plus ſenſible : que la baſe en ſoit toujours la vérité ; l'ordre, l'honnête & le décent ; que ſur ce fond du Beau eſſentiel on répande, ſelon l'exigence des matieres, les images, les ſentimens, les mouvemens convenables, toutes les graces du Beau naturel ; que l'expreſſion, le tour, le ſtyle, relevent encore à l'eſprit & à l'oreille ces beautés fondamentales du diſcours, mais avec un art qui reſſemble ſi bien à la nature, qu'on le prenne pour elle-même ; enfin, que tout cela forme un corps d'ouvrage lié, ſuivi, animé, ſoutenu, & dans lequel il n'y ait aucun hors-d'œuvre qui en rompe l'unité.

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat, & unum.



QUATRIEME DISCOURS.

Sur le Beau Muſical.

MESSIEURS,

DANS les trois premiers Diſcours ſur le Beau, je ne vous ai préſenté que des ſpectacles ; à l'œil, celui du Beau viſible ; au cœur, le Beau moral ; à l'eſprit, le Beau ſpirituel : il faut auſſi contenter l'oreille. Je me propoſe aujourd'hui de vous donner une eſpece de concert, en vous parlant du Beau muſical.

Mais avant que d'entrer en matiere, permettez-moi d'abord de préluder un peu, comme les Muſiciens de profeſſion, pour concilier à mon ſujet une attention favorable ; je veux dire, de vous y préparer en vous rappellant les notions générales de la muſique, puiſées dans

la nature, en établiſſant les premiers principes de l'harmonie, fondés ſur l'expérience; & par un abrégé hiſtorique des divers ſyſtêmes qu'on en a formés en divers tems: connoiſſances préliminaires, ſans leſquelles il me feroit aſſez difficile de me faire bien entendre, quand il s'agira de pénétrer dans le fond du Beau harmonique. Ainſi, je diviſerai ce Diſcours en deux parties, dont la premiere contiendra les élémens de la ſcience muſicale, qui m'ont paru néceſſaires, pour ſervir d'ouverture à la ſeconde. C'eſt aujourd'hui, Meſſieurs, le ſeul deſſein que je me propoſe.

Premiere Partie.

D'abord, il eſt certain que la muſique nous charme tous naturellement. C'eſt un goût auſſi ancien que le monde, auſſi répandu que le genre-humain; & le Créateur, qui nous l'a inſpiré avec la vie, n'a rien oublié pour l'entretenir dans notre ame par les concerts naturels de voix & d'inſtrumens, que ſa pro-

vidence nous fait entendre de toutes parts. Des oiſeaux qui chantent, comme pour nous piquer d'émulation ; des échos qui leur répondent avec tant de juſteſſe ; des ruiſſeaux qui murmurent ; des rivieres qui grondent ; les flots de la mer, qui montent & qui deſcendent en cadence, pour mêler leurs ſons divers aux réſonnemens des rivages ; ici les Zéphirs, qui ſoupirent parmi les roſeaux ; là les aquilons, qui ſifflent dans les forêts ; tantôt tous les vents conjurés, ou plutôt concertés enſemble par la contrariété même de leurs mouvemens, qui, après s'être choqués dans les airs, ſe réfléchiſſent contre les corps terreſtres, montagnes, rochers, bois, vallons, collines, palais, cabanes, pour en tirer toutes les parties d'un concert, &, afin que rien ne manque à la ſymphonie, auxquels ſouvent ſe joint dans les nues cette belle baſſe dominante, vulgairement nommée Tonnerre, ſi grave, ſi majeſtueuſe, & qui, ſans doute, nous plairoit davantage, ſi la terreur qu'elle

nous imprime ne nous empêchoit quelquefois d'en bien goûter la magnifique expression.

Mais après l'orage, voilà Iris qui paroît pour nous annoncer le calme. Le croiroit-on, que c'est encore là une image musicale ? On ne peut gueres en douter depuis les expériences du célebre Newton. Il en rapporte plusieurs dans son Optique (1), d'où il conclut que les sept couleurs de l'arc-en-ciel, sçavoir, le rouge, l'orangé, le jaune, le verd, le bleu, l'indigot & le violet, y occupent, dans la bande colorée, des espaces qui sont entr'eux dans la même proportion que les intervalles des sept tons de la Musique. Voilà donc une espece de tablature naturelle que le Créateur présente à nos yeux, pour nous initier aux mysteres de cet art; & avec elle, combien nous donne-t-il de moyens pour l'exécuter avec succès. Tant de corps sonores pour construire nos instrumens; des cordes harmonieuses pour en tirer des

(1) Newt. *Opt. p.* 104 & 177.

ſons agréables ; des mains & des doigts agiles pour en compoſer des accords ; des voix de tous les degrés, des baſſes, des tailles, des deſſus, pour en former des accompagnemens ; & ce qui étoit encore plus eſſentiel, un juge fin & délicat pour en diriger le concert, je veux dire, l'oreille, que tout le monde reconnoît aujourd'hui ſans conteſtation pour le plus ſubtil & le plus ſpirituel de nos ſens.

J'ai donc eu raiſon d'aſſurer que l'Auteur de la nature n'a rien oublié pour entretenir dans nos cœurs le goût de la Muſique. Il y a réuſſi : nous la voyons aimée parmi tous les peuples de la terre. Mais ſi le goût en eſt commun, on peut dire que la vraie idée en eſt aſſez rare. On ſe contente preſque toujours du plaiſir ſenſible qu'elle imprime dans le cœur, ſans remonter à la ſource, qui, avec ce plaiſir ſenſible, nous en donneroit un raiſonnable, infiniment plus délicieux. Il faut donc, après avoir ébauché l'idée de la Muſique par la conſidération des

essais que nous en trouvons dans la nature, poser les principes fondamentaux de l'art pour en rendre la notion plus étendue : c'est un second prélude, qui ne me fournira pas des images aussi agréables que le premier, mais qui, en récompense, me sera beaucoup plus utile pour faire entendre pleinement mon sujet.

La Musique, dans sa notion propre, est la science des sons harmoniques & de leurs accords.

J'appelle son harmonique, non pas un son tout simple, sec & instantané, qui n'est proprement que du bruit, comme celui d'un caillou qui en frappe un autre ; mais un son qui, par la résonance du corps sonore d'où il part, nous fait entendre, outre le son principal, une succession de plusieurs autres agréables à l'oreille; comme celui du timbre d'une bonne cloche, celui de la corde d'un clavecin, ou celui d'une voix canore qui entonne un air. Je dois cette idée au célebre M. Sauveur. *Hist. Acad. 1701, p. 299. Mém.*

Le son harmonique se divise en

grave

grave & en aigu. Tout le monde ſçait que du grave on monte à l'aigu, ſuivant l'ordre des notes muſicales, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*, & que l'on deſcend de l'aigu au grave dans un ordre contraire, *ut*, *ſi*, *la*, *ſol*, *fa*, *mi*, *re*, *ut* : c'eſt ce qu'on appelle gamme.

Il y a huit ſons dans cette ſuite harmonique : on paſſe de l'un à l'autre, ſoit en montant, ſoit en deſcendant, par certains degrés ou intervalles qui les lient enſemble. Il y en a ſept ; & on les nomme vulgairement les ſept tons de la Muſique : *ſeptem diſcrimina vocum*. Nous en donnerons ailleurs une idée plus exacte : il ſuffit ici de remarquer en général ;

1°. Que, ſi l'on prend les huit ſons harmoniques en montant, on appelle *ſeconde*, la diſtance du premier au ſecond, celle de *ut* à *re* ; *tierce*, la diſtance du premier au troiſieme, celle de *ut* à *mi* ; *quarte*, ſa diſtance au quatrieme *fa* ; *quinte*, ſa diſtance au cinquieme *ſol* ; *ſixte*, ſa diſtance au ſixieme *la* ; *ſeptieme*, ſa diſtance

au ſeptieme *ſi*; enfin, *octave*, ſa diſtance au huitieme, celle de *ut* à *ut*, laquelle, comme vous le voyez, renferme dans ſon étendue tous les autres intervalles.

2°. Que, ſi l'on veut pouſſer plus loin cette ſuite harmonique, en montant du ſecond *ut* à un troiſieme, d'un troiſieme à un quatrieme, &c. on appellera les notes interpoſées de l'un à l'autre, neuvieme, dixieme, onzieme, &c. du nom de leur rang numérique. On a remarqué en effet, que la voix humaine, après s'être élevée à l'octave d'un ton, peut encore s'élever à l'octave de cette octave, & quelquefois même au-delà : c'eſt ce qu'on appelle ſon étendue. *Hiſt. Acad. 1700, pag. 261, Mém. &c.*

3°. Que le ſon n'eſt grave ou aigu que par comparaiſon; qu'il faut deux ſons différens, l'un grave, & l'autre aigu, pour faire un ton; deux tons pour faire une conſonance, deux conſonances pour faire un accord, pluſieurs accords pour faire un mode, & pluſieurs modes pour faire

une harmonie complette, une mélodie de voix, ou une ſymphonie d'inſtrumens bien remplie & bien variée : ce qu'on appelle auſſi modulation.

4°. Que deux ſons harmoniques peuvent être ou ſucceſſifs, ou ſimultanés ; ſucceſſifs, quand ils s'entreſuivent comme dans le chant d'une ſeule voix ; ſimultanés, quand ils s'accompagnent, lors, par exemple, que pluſieurs voix chantent en parties.

Dans l'un & dans l'autre cas, les deux ſons peuvent produire dans l'oreille trois impreſſions différentes : l'uniſſon, la conſonance & la diſſonance.

L'uniſſon, quand ils ſont tous deux ſi égaux & ſi conſonans, qu'ils ſemblent ne faire qu'un ſeul & même ſon.

La conſonance, quand l'aigu & le grave ſe mêlent ſans ſe confondre, en ſorte qu'on en voit ſans peine la différence & la conformité, la diſtinction & l'union ; ce qui donne

à l'ame un plaiſir facile, & par-là très-agréable.

La diſſonance, quand ces deux ſons ſe trouvent au contraire ſi différens ou ſi diſproportionnés, que leur rapport paroît à l'oreille ou indéterminable, ou trop difficile à déterminer : difficulté que l'ame ne peut ſentir ſans quelque déſagrément.

De cette idée générale de la Muſique, il eſt aiſé de conclure que c'eſt une ſcience mixte, qui tient en même tems & de la Phyſique, & de la Mathématique : deux territoires, prenons-y garde, qu'il y faut bien diſtinguer pour leur aſſigner à chacun ſes droits & ſes limites.

En tant que ſcience Phyſique, elle a pour objet le ſon harmonieux, tel que nous l'avons défini, le tems de ſa durée, ſon degré d'aigu & de grave, ſes élévations & ſes abaiſſemens réciproques, les vibrations des corps ſonores qui le rendent, celles de l'air qui le tranſmettent, & la nature des impreſſions qu'en

reçoit l'oreille, ſelon qu'elle en eſt frappée.

En tant que ſcience Mathématique, elle conſidere les rapports géométriques des ſons, des intervalles qui les ſéparent, des tons qui en réſultent, & des accords qu'elle en compoſe. Elle exprime ces rapports par des nombres, pour les repréſenter à l'eſprit avec toute la préciſion que demande une ſcience véritable; enfin, de ces nombres, qu'on appelle ſonores à cauſe de cet uſage, elle forme des proportions & des progreſſions harmoniques, pour mettre tout en regle dans ſes compoſitions; ainſi nous pouvons encore la définir, ſous ce regard, la géométrie des ſons.

La fin de la Muſique eſt double, comme ſon objet: elle veut plaire à l'oreille, qui eſt ſon juge naturel: elle veut plaire à la raiſon, qui préſide eſſentiellement aux jugemens de l'oreille; & par le plaiſir qu'elle cauſe à l'une & à l'autre, elle veut exciter dans l'ame les mouvemens les plus capables de ravir toutes ſes

facultés. Un ancien Auteur, nommé Ariſtide, fameux par un excellent Traité de Muſique, lui donne une fin encore plus noble : c'eſt de nous élever à l'amour du Beau ſuprême. *Finis Muſicæ pulchri amor* (1).

N'en doutons pas, Meſſieurs, c'eſt-là principalement qu'elle doit tendre. Je ſçais très-bien que la plûpart des amateurs de la Muſique ne s'élevent pas ſi haut ; mais pour faire voir la ſolidité de cette penſée, nous n'avons qu'à conſidérer la nature des nombres, que nous avons appellés ſonores, & auxquels tant de Philoſophes ont attribué toute la force de l'harmonie : du moins eſt-il certain qu'ils y entrent pour beaucoup. Il s'agit, pour mettre tout le monde au fait du Beau muſical, de les déterminer par des principes sûrs.

L'expérience nous apprend :

1°. Que, tout le reſte étant égal en deux cordes ſonores inégales en longueur, le ſon de la plus longue

---

(1) Ariſtid. *p.* 130, *Edit. Meibom.* Σκοπὸς τῆς Μȣσικῆς τὰ τȣ̃ καλȣ̃ ἐρωτικά.

eſt toujours plus grave que celui de la plus courte ; que, ſi l'on allonge un peu la plus courte, le ſon qu'elle rendra devient d'autant plus grave, qu'elle approche plus d'être égale à la plus longue ; enfin, que les deux ſons arrivent à l'uniſſon parfait, quand les deux cordes parviennent à être parfaitemens égales : d'où il s'enſuit que, tout le reſte étant égal dans un inſtrument de muſique à cordes, le ſon eſt au ſon, comme la corde à la corde ; & le grand Deſcartes, qui l'avoit examiné par lui-même, en a fait le fondement de ſon Abrégé de Muſique.

2°. Que ſi l'on diviſe une corde ſonore en 2, en 3, en 4, en 5 ou en 6 parties égales, le ſon de la corde entiere & celui de l'une, ou d'un certain nombre de ſes parties aliquotes, produiront dans l'oreille cette impreſſion agréable, qu'on appelle conſonance. Juſques-là, rien de ſurprenant : voici une eſpece de paradoxe.

Il n'en ſera plus de même, ſi l'on pouſſe plus avant la diviſion de la

corde, par exemple, en 7 ou en 8 parties égales. On éprouvera que la corde entiere & ses parties ne rendront plus des sons amis & consonans; mais, si j'ose ainsi dire, des sons ennemis, discordans, rudes & d'autant plus désagréables, que leurs rapports seront plus difficiles à déterminer : c'est un fait attesté par toutes les oreilles musicales, depuis le fameux Pythagore, le premier que nous sachions qui ait entrepris de réduire la Musique en art, jusqu'à M. Rameau, le dernier de nos Auteurs qui en ait traité un peu à fond.

Ainsi, tous les nombres sonores se trouvent renfermés dans les six premiers termes de la suite naturelle, 1, 2, 3, 4, 5, 6. Or, six termes ne donnent que cinq intervalles immédiatement consécutifs; d'où je conclus que nous n'avons que cinq consonances primitives, représentées par les intervalles ou par les rapports géométriques des six premiers nombres; l'octave, par le rapport de 1 à 2; la quinte, par celui de 2 à 3; la quarte, par celui de 3 à

4;

4 ; la tierce majeure, par celui de 4 à 5 ; & la tierce mineure, par le rapport de 5 à 6.

On distingue les consonances en simples & en composées.

On appelle simples, celles dont le rapport n'est pas plus grand que la raison double. Telles sont, par conséquent, toutes les consonances primitives.

On appelle composées, celles dont le rapport est plus que double ; comme celui de 1 à 3, qui donne la double quinte ; celui de 1 à 4, la double octave ; celui de 1 à 5, la double tierce, &c.

Le nombre des consonances ne peut donc être que très-borné. Il y a au contraire une infinité de dissonances, mais qui ne sont pas toutes également désagréables. Il y en a même qui ne laissent pas de plaire, sinon par leur nature, du moins par le mérite emprunté de quelques belles consonances voisines, ou par l'usage que les Maîtres de l'art en savent faire par le moyen du tempérament. Aussi, les Anciens, tout

ſcrupuleux qu'ils étoient en cette matiere, n'ont-ils point fait difficulté d'en admettre quelques-unes dans leur Muſique : toutes celles, par exemple, qui ſemblent naître en quelque ſorte des conſonances primitives par la multiplication ou par la diviſion des nombres ſonores.

Par la multiplication, comme les intervalles compris entre leurs quarrés, 4, 9, 16, 25, 36, dont les rapports conſécutifs de 4 à 9, de 9 à 16, de 16 à 25, & de 25 à 36, nous offrent tout de ſuite la neuvieme, la ſeptieme, la quinte ſuperflue, & la fauſſe quinte.

Par la diviſion, comme les rapports de quotiens, qui expriment les plus petits intervalles de la Muſique, ou les élémens des conſonances.

Il y en a trois; les tons, les demi-tons & les comma : on les diviſe en majeurs & en mineurs.

Le ton majeur eſt la différence, ou plutôt le rapport géométrique de la quinte à la quarte, qui eſt $\frac{8}{9}$. C'eſt la diſtance de *re* à *mi* dans la gamme vulgaire.

Le ton mineur eſt la différence de la quarte à la tierce mineure, qui eſt $\frac{9}{10}$: c'eſt la diſtance de *ut* à *re*.

Le demi-ton majeur eſt la différence de la quarte à la tierce majeure, qui eſt $\frac{15}{16}$: c'eſt la diſtance de *mi* à *fa*, ou de *ſi* à *ut*.

Le demi-ton mineur, qu'on appelle auſſi dieze, eſt la différence de la tierce majeure à la mineure, qui eſt $\frac{24}{25}$. Il n'y en a point d'exemple dans la gamme ordinaire, qui eſt celle de la nature toute ſimple ; mais on en fait un grand uſage dans la Muſique figurée.

Les comma ſont des parties de tons encore plus petits ; le majeur eſt la différence du ton majeur au mineur, qui eſt $\frac{80}{81}$; & le mineur, la différence du ſemi-ton majeur au mineur, qui eſt $\frac{125}{128}$.

Les profonds Muſiciens portent encore plus loin leurs opérations ſur les nombres ſonores, pour trouver des parties de tons encore plus fines. Mais pourquoi, dira-t-on, tant de calculs ſi pénibles dans un art tout deſtiné à la ſatisfaction des ſens, qui

ne s'amuſent gueres à ſupputer leurs plaiſirs ?.... N'aura-t-on jamais que de l'ingratitude pour les Géometres, qui ſe donnent tant de peines pour nous en épargner ? n'a-t-il point fallu, pour diriger le Muſicien dans ſes compoſitions, déterminer le chant où la nature nous conduit par elle-même, & celui où l'art peut conduire la nature ſans la forcer ? Or, c'eſt par le moyen de ces opérations, jointes à l'expérience, qui les a toujours ou prévenues, ou confirmées, que les inventeurs de la Muſique ont découvert que la voix ne peut entonner avec grace, que la moitié, le tiers ou le quart d'un ton.

De-là, les trois fameux ſyſtêmes des Anciens, que nous ſuivons encore; le diatonique, le chromatique & l'enharmonique : le premier, qui procede par des moitiés; le ſecond, par des tiers; le troiſieme, par des quarts de ton.

Le premier, qui eſt le plus naturel, plaît à tout le monde; le ſecond, qui ajoûte beaucoup d'art à la na-

ture, plaît ſur-tout aux ſçavans Muſiciens ; le troiſieme, qui eſt le plus exact & le plus fin, ne plaît gueres qu'aux plus habiles, & aux plus profonds d'entre les habiles. C'eſt ainſi que le célebre Ariſtide (1) les a autrefois caractériſés. Plutarque en parle à-peu-près dans les mêmes termes ; & nous ne croyons pas que le jugement de l'oreille ait changé à cet égard depuis ce tems-là.

Dans la pratique de ces trois ſyſtêmes d'harmonie, on peut encore diſtinguer deux eſpeces de Muſique ; la Muſique juſte, & la Muſique tempérée ; la premiere, géométriquement exacte ; & la ſeconde, qui ne l'eſt que phyſiquement. L'hiſtoire en fixera peut-être mieux les idées que des définitions en forme : c'eſt le troiſieme prélude que j'avois promis.

Pythagore (2), qui étoit trop ſage pour un Muſicien, obſerva ſcrupuleuſement les regles qu'il avoit trou-

(1) Ariſtid. *p.* 19, *Edit. Meib.*
(2) L'an du monde 3480.

vées de la Muſique juſte. Il n'admettoit dans ſes compoſitions que les conſonances primitives ; il en banniſſoit à toute rigueur les diſſonances les plus ſupportables ; il y vouloit par-tout la préciſion de la regle & du compas. Mais quel fut le ſuccès de cette juſteſſe trop mathématique ? il réuſſit à plaire à la raiſon ; ce qui n'eſt pas un grand mérite auprès du peuple : & il ne contenta pas l'oreille, à qui ſa muſique parut trop ſimple, trop ſeche, trop abſtraite ; ce qui eſt toujours un grand défaut.

Après un peu plus d'un ſiecle, Ariſtoxene chercha le moyen d'y remédier. Il trouva le tempérament, une des plus belles inventions de l'eſprit humain ; c'eſt-à-dire, la maniere de concilier les diſſonances avec les conſonances par une altération modérée des unes & des autres, pour en tirer des accords plus piquans & plus variés. Mais, quoique très-habile dans ſon art, il ne prit pas garde qu'à force de piquer, on bleſſe ; il prodigua trop le ſel des

dissonances, & on l'accusa bientôt d'avoir cherché à plaire à l'oreille aux dépens de la raison; ce qui déplut aux sages d'Athenes, où la Musique faisant partie de l'éducation des enfans, on jugea qu'il étoit à craindre que la licence musicale n'influât trop de liberté dans les mœurs de la jeunesse. Il fallut donc tempérer ce tempérament même, en le réduisant à des bornes où la justesse ne fût pas trop sensiblement violée.

Ptolomée (1), parmi les Anciens, tâcha de le rectifier par de nouvelles regles; Zarlin, parmi les modernes (2), y réussit encore mieux dans ses institutions harmoniques: ouvrage le plus rempli que nous ayons sur les matieres musicales, & qui a mérité à son Auteur le glorieux titre de Prince des Musiciens. Deux célebres Membres de l'Académie Royale des Sciences, M. Hugens & M. Sauveur, se sont signalés de nos jours (3) dans

---

(1) L'an de N. S. 140.
(2) En 1589.
(3) En 1699.

la même carriere, en inventant chacun un nouveau ſyſtême de Muſique tempérée. Le Grand Lulli (1) nous a donné plus dans ſes admirables compoſitions, où, en ſuivant pas à pas le génie de la nature, il a exécuté tout ce que la plûpart des autres n'avoient fait qu'imaginer. Nous ne parlons point d'un nouveau Muſicien (2) qui ſemble partager tout Paris; nous laiſſons mûrir ſa réputation, d'autant plus que les principes qui lui ſont propres, ne ſont pas encore aſſez bien établis pour la mettre hors d'atteinte aux révolutions de la fortune.

Mais ne dirons-nous rien de la fameuſe querelle entre les partiſans de l'ancienne Muſique, & ceux de la moderne? Cette queſtion n'entre pas dans mon deſſein; cependant, ſi après avoir lu tous les Auteurs que j'ai pû trouver ſur la Muſique, depuis Ariſtoxene juſqu'à M. Rameau, il m'étoit ſeulement permis

(1) Mort en 1686.
(2) En 1739.

de dire l'impreſſion qui m'en eſt reſtée, je la rendrois en trois mots. Les Anciens ſont les peres de la Muſique : ils en ont établi tous les principes ; & par le goût muſical que leurs ouvrages ont répandu de ſiecle en ſiecle, ils ont produit dans le nôtre des enfans, dont il m'a paru que la plûpart ne connoiſſent pas leurs peres ; & que d'autres, encore plus ingrats, refuſent de les reconnoître.

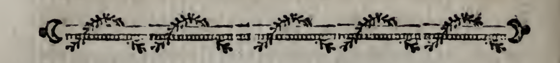
La queſtion, d'ailleurs, n'eſt pas fort importante, ni même trop raiſonnable : nous n'avons plus les pièces muſicales des Anciens, où, apparemment, le génie & le goût répandoient des graces que les Livres ne ſçauroient exprimer. La diſpute qui s'éleve depuis quelque tems ſur la préſéance entre la Muſique Italienne & la Muſique Françoiſe, peut avoir plus de fondement & d'utilité ; mais je ne ſçais ſi elle fait plus d'honneur à notre goût. Il y a ſoixante ans que la Muſique Françoiſe, qui ſe contente, dans ſes compoſitions, de parer modeſtement la

nature, l'emportoit, ſans contradiction, ſur tous les brillans de la Muſique Italienne. Lulli, quoique Italien de génie & de naiſſance, mais François d'éducation & de goût, l'avoit rendu par-tout victorieuſe. Je pourrois citer en ſa faveur le témoignage de toute l'Europe, qu'elle attiroit à Paris. La Muſique Italienne, qui ne laiſſoit pas dès-lors de nous être fort connue, ne lui ſervoit encore que d'ombre; mais depuis quelques années, Lulli commence à devenir ancien. Voilà le moment fatal de la révolution: cela ſuffit à mille gens pour le reléguer preſqu'au rang des Muſiciens Grecs. Il n'eſt pourtant pas ſi abandonné, qu'il n'ait encore nombre de partiſans; mais combien de tems tiendront-ils contre le torrent de la mode?

C'eſt, Meſſieurs, l'état préſent de la Muſique en France. J'ai cru qu'il étoit à propos de vous rappeller d'abord les notions générales que nous en fournit la nature, les principes que la raiſon, jointe

à l'expérience, a trouvés pour en former un art, & la maniere dont on s'y est pris en divers tems pour en perfectionner la pratique. Mais, enfin, c'est trop préluder; il est tems de venir à la piece même, & de vous parler d'un Beau musical, ou plutôt, pour ne vous pas trop fatiguer à la fois, de vous l'annoncer pour la premiere séance publique.





DISCOURS

Sur le Beau muſical.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

UN ancien Auteur de Muſique (1), dont nous avons le Traité dans la collection des Muſiciens Grecs, entre dans ſon ſujet par un enthouſiaſme digne de ſa matiere :

Profanes, fuyez de ces lieux :
Accourez, amateurs des beautés éthérées ;
Ce n'eſt qu'aux ames épurées,
Que ſe doit adreſſer le langage des Dieux.

C'eſt l'idée que tous les anciens Philoſophes, Platon à la tête,

(1) Gaudent. *Edit. Meibom.*

avoient de la Muſique. Ils la regardoient comme un langage tout divin, par le ton qu'elle prend, non-ſeulement au-deſſus de la ſimple parole, mais au-deſſus même de la poéſie; par la ſublimité de ſes ſujets, qui étoient, dans ſon origine, les louanges de la Divinité & celles des grands hommes, dont les vertus avoient aſſez d'éclat pour en exprimer quelques traits, ſur-tout par la nature des nombres ſonores, qui, du haut des Cieux, ſi j'oſe ainſi parler, préſident à ſes compoſitions, & par les tranſports extraordinaires qu'elle inſpire à tous les cœurs qui ſçavent l'entendre. Avec cette idée de la Muſique, faut-il s'étonner que nos anciens maîtres euſſent bien voulu n'adreſſer ce langage divin qu'à des ames divines, à des ames élevées au-deſſus des ſentimens vulgaires par le génie ou par le goût; plus ſenſibles aux accords de l'harmonie, qu'à la douceur des ſons; cultivées même par la ſcience, ou par l'exercice, pour

en mieux connoître toutes les finesses ?

Je sçais qu'il y a dans le monde une espece de Philosophes, qui n'ont pas, de la Musique, une idée si avantageuse, ou plutôt qui en ont une presque toute contraire. Ils prétendent que le sentiment est le seul juge de l'harmonie, que le plaisir de l'oreille est le seul Beau qu'on y doive chercher; que ce plaisir même dépend trop de l'opinion, du préjugé, des coûtumes reçues, des habitudes acquises, pour pouvoir être assujetti à des regles certaines ; & la preuve, disent-ils, n'en est-elle point palpable ? Trouvez-moi dans l'Univers deux nations qui s'accordent sur ce point ? Européans, & Orientaux ; François, Italiens, Allemands, Espagnols & Anglois, les Turcs même & les Tartares n'ont-ils pas tous leur Musique particuliere, qu'ils élevent sans façon pardessus toutes les autres ? en un mot, ils en sont charmés, contens ; que faut-il davantage ? Rien, sans doute,

pour des gens qui ne veulent vivre & penser qu'au hasard ; mais pour des gens d'esprit, pour des hommes, il faut certainement quelque chose de plus : il faut toujours que, dans leurs plaisirs, la raison soit pour le moins de moitié avec les sens. Me dédise qui voudra dans le parterre du concert, quelque nouveau Midas, par exemple, qui n'a que des oreilles à y porter ; la raison, du moins, ne m'en dédira pas : suivons-la jusqu'au bout ; &, à l'exemple du célebre Pythagore (1), tâchons de bannir le hasard du monde ; sinon de la vie humaine, du moins des sciences & des Arts ; c'est le dessein que je me propose dans ce Discours par rapport à la Musique. Pour y procéder avec ordre, je reprends ma division ordinaire du Beau en trois genres : on en verra mieux la solidité par son étendue.

Je dis donc 1°. qu'il y a un Beau

---

(1) Pythag. *dans les harm. de Ptolom. p.* 299, *Edit. Wallis.*

muſical eſſentiel, abſolu, indépendant de toute inſtitution, même divine.

2°. Qu'il y a un Beau muſical naturel, dépendant de l'inſtitution du Créateur, mais indépendant de nos opinions & de nos goûts.

3°. Qu'il y a un Beau muſical artificiel & en quelque ſorte arbitraire, mais toujours avec dépendance des loix éternelles de l'harmonie.

Enfin, en quoi conſiſte la forme préciſe du Beau muſical? C'eſt la derniere queſtion que nous tâcherons de réſoudre. Entrons en pleine matiere.

Un Beau muſical eſſentiel, abſolu, & indépendant de toute inſtitution, même divine; quel paradoxe pour une infinité de perſonnes, que je vois d'ici! Rien, pourtant, Meſſieurs, de plus certain; rien qui dût être plus vulgairement connu dans une Ville auſſi éclairée que la vôtre. Et pour en convaincre tout homme capable de réflexion, je n'aurois qu'à le prendre au ſortir de quelqu'un de nos concerts, pendant qu'il

en

en porte encore toute l'harmonie dans l'oreille & dans le cœur. Vous venez, Monſieur, d'entendre une belle Muſique : voudriez-vous me dire ce que vous y avez trouvé de Beau? Tout; la mélodie des voix & la ſymphonie des inſtrumens ſembloient, à l'envi, ſe diſputer l'honneur de vous plaire. Mais, comment vous plaire? cette multitude confuſe de voix ſi différentes, d'inſtrumens ſi divers, de ſons ſi diſſemblables, n'eſt-elle pas plus propre à étourdir l'oreille, qu'à la divertir?.... Vous ne rendez pas juſtice à nos concertans : la multitude n'y cauſe point de confuſion : nous les avons tous entendus partir enſemble au premier ſignal, unis & diſtingués, monter en cadence, deſcendre de même, ſe relever, ſe ſoutenir, ſe prêter mutuellement leurs graces réciproques : nous admirions ſurtout la belle ordonnance des ſons conſécutifs, la décence de leur marche, la régularité de leurs mouvemens périodiques, la proportion des intervalles, la juſteſſe des tems, le parfait accord de toutes les par-

ties concertantes.... Fort bien. Ordonnance, régularité, proportion, justesse, décence, accord; je commence à voir du Beau dans votre Musique. Mais tout cela n'est pas le son qui vous frappoit l'oreille, ni la sensation agréable qui en résultoit dans votre ame, ni la satisfaction réfléchie qui la suivoit dans votre cœur.... Que voulez-vous conclure de-là?.... Je conclus que, dans le concert, il y a un agrément plus pur que la douceur des sons que vous y entendez; un Beau, qui n'est pas l'objet des sens; un certain Beau, qui charme l'esprit, que l'esprit seul y apperçoit, & dont il juge. En doutez-vous?.... Non: mais je voudrois sçavoir par quelle regle on en juge?.. Par quelle regle en avez-vous jugé vous-même, pour me donner de votre concert une si belle idée?.... Par quelle regle! je n'en ai point consulté d'autre, que de me rendre attentif à tout: je suivois tous les mouvemens des sons successifs ou simultanés; je les comparois entr'eux; j'en observois toutes les ca-

dences ; je les ſentois, les élévations & les abaiſſemens, le ſtyle coulant & nombreux de la compoſition, les ſaillies, les repos, les repriſes, les rencontres, les fuites, les retours.... C'eſt-à-dire, Monſieur, que pendant que tant de voix & d'inſtrumens ſonores vous frappoient l'oreille par des accords agréables, vous ſentiez au-dedans de vous-même un maître de Muſique intérieur qui battoit la meſure, ſi j'oſe ainſi parler, pour vous en marquer la juſteſſe, qui vous en découvroit le principe dans une lumiere ſupérieure aux ſens ; dans l'idée de l'ordre, la beauté de l'ordonnance du deſſein de la piece ; dans l'idée des nombres ſonores, la regle des proportions & des progreſſions harmoniques, dont ils ſont les images eſſentielles ; dans l'idée de la décence, une loi ſacrée, qui preſcrivoit à chaque partie ſon rang, ſon terme, & ſa route légitime pour y arriver ; c'eſt-à-dire, que pendant que tous vos concertans liſoient ſur le papier chacun ſa tablature,

vous lisiez aussi la vôtre écrite en notes éternelles & ineffaçables dans le grand livre de la raison, qui est ouvert à tous les esprits attentifs; c'est-à-dire, en un mot, qu'il faut, ou refuser à la Musique le nom d'harmonie, qu'elle a toujours porté sans contradiction depuis le premier concert qu'elle a donné au monde jusqu'à notre siecle, ou convenir qu'il y a un Beau musical essentiel & absolu qui en doit être la regle inviolable : vérité fondamentale, que nous devions d'abord établir pour l'honneur d'un si bel art.

Je dis, en second lieu, qu'il y a un Beau musical naturel, dependant de l'institution du Créateur, mais indépendant de nos opinions & de nos goûts. En peut-on disconvenir, pour peu que l'on se rende attentif à la nature des corps sonores, à la sensibilité de l'oreille dans le discernement des sons, à la structure toute harmonique du corps humain, surtout à la sympathie de certains sons avec les émotions de notre ame? Quatre preuves sensibles, que la

Musique n'est pas une institution purement humaine, à laquelle il nous soit permis d'ajoûter, d'ôter, de changer tout ce qu'il nous plaît. N'avançons rien que sur la foi des expériences les plus incontestables.

Premierement, que nous apprennent-elles sur la nature des corps sonores ? Le grand Descartes (1) avoit remarqué au commencement du dernier siécle, que le son d'une corde ne se fait jamais entendre seul, mais toujours avec son octave aiguë. Le sçavant Pere Mersenne, son ami, confirme sa remarque par plusieurs expériences. Après eux, M. Sauveur, fameux Académicien (2), découvrit dans le même son harmonique, dans celui, par exemple, de la corde d'un clavecin, deux autres consonances très-agréables, sa quinte & sa tierce majeure. On les y distingue si bien toutes trois, quand on a l'oreille un peu exercée, que

(1) Desc. *Abrégé de la Muf. Chap. de l'octave.*

(2) Hist. de l'Acad. 1701. *Mém.* p. 299.

M. Rameau (1) vient d'en faire le principe fondamental de ſon nouveau ſyſtême de Muſique. Il en eſt de même du ſon de la voix. Il paroît unique, & il eſt triple de ſa nature : c'eſt-à-dire, qu'outre le ſon principal, qui eſt le plus grave & le dominant, il porte avec lui ſon octave, ſa quinte & ſa tierce majeure.

Quelle doit être la ſenſibilité de l'organe qui les diſtingue avec cette préciſion ? Sa délicateſſe eſt telle, que ſi deux cordes ſonores, étant miſes à l'uniſſon ſur un monocorde, on accourcit l'une des deux de la deux-millieme partie de ſa longueur, une oreille juſte en apperçoit la diſſonance, qui n'eſt pourtant que de la cent quatre-vingt-ſeizieme partie d'un ton. L'expérience & le calcul ſont de M. Sauveur. M. Dodard (2), autre illuſtre Académicien, les rapporte & les confirme dans ſon excellent Mémoire ſur la formation de la voix, imprimé dans l'hiſtoire de

(1) Rameau, *Préf. de ſa génér. harm.*
(2) Hiſt. de l'Acad. 1700. *Mém. p. 262.*

1700. M. Sauveur ayant fait depuis, ſur le même ſujet, pluſieurs autres expériences, nous donne un ſecond calcul (1), d'où il infere que la fineſſe de l'oreille, pour le diſcernement des ſons, eſt environ dix mille fois plus grande que celle de la vûe dans le diſcernement des couleurs. Doit-on s'étonner que la muſique ait produit de tout tems des effets ſi prodigieux ?

On s'en étonnera moins encore, ſi l'on conſidere que la ſtructure du corps humain eſt toute harmonique. Je ne dirai pas que les nerfs y ſont tendus ſur les os, comme les cordes ſonores ſur leurs tables dans un inſtrument de Muſique, ni que les arteres y battent la meſure par leurs pulſations réglées, ni que le cœur y marque les tems & les cadences par la juſteſſe de ſes balancemens réciproques. Cette penſée, qui eſt peut-être ſolide, quoiqu'ancienne, pourroit ne paroître qu'une imagi-

(1) En 1715. *Mém. p.* 325.

nation frivole : je me borne à l'évident.

L'anatomie nous démontre que les nerfs, qui tapiſſent le fond de l'oreille pour ſervir d'organe au ſens de l'ouie, ſe diviſent en une infinité de fibres délicates ; que ces fibres, au ſortir du tambour & du labyrinthe, ſe vont répandre de toutes parts ; les unes dans le cerveau, qui eſt le ſiége des eſprits & de l'imagination ; les autres au fond de la bouche, où eſt l'organe de la voix ; les autres, dans le cœur, qui eſt le principe des affections & des ſentimens ; d'autres enfin, dans les viſceres inférieurs : que toutes ces fibres ſont d'une très-grande mobilité, d'un reſſort très-prompt, & dans la tenſion convenable pour être ébranlées au premier mouvement de la membrane acouſtique ; à-peu-près comme les cordes d'un clavecin au premier branle des touches qui leur répondent. A cette communication du nerf auditif avec les principales parties du corps, & par elles à toutes les autres, ajoûtez la conſtruction admirable des divers organes

organes qui concourent ensemble pour former la voix; le creux de la poitrine, pour contenir l'air nécessaire à sa production; le tuyau de l'âpre-artere, pour lui servir comme de porte-vent; l'ouverture de la glotte, pour la produire en effet par ses vibrations sonores; le canal de la bouche & les voûtes du palais, pour la fortifier par leur résonance; la langue, les dents & les levres, pour la modifier en tant de manieres que l'art ne sauroit imiter. Or, dans toutes ces institutions du Créateur, dans tous ces organes si propres de leur nature, les uns pour former le son, les autres pour en recevoir l'impression, combien de marques sensibles d'un dessein d'harmonie, & d'une harmonie touchante & pathétique!

Je dis le dessein d'une harmonie pathétique, par la sympathie naturelle qu'il a mise entre certains sons, & les émotions de notre ame. Il n'est pas question d'en expliquer la maniere; je n'ai ici besoin que du fait, qui est indubitable. Il y a des sons

qui ont, avec notre cœur, une ſecrette intelligence, que nous ne pouvons méconnoître ; des ſons vifs, qui nous inſpirent du courage ; des ſons languiſſans, qui nous amolliſſent ; des ſons riants, qui nous égaient ; des ſons dolens, qui nous attriſtent ; des ſons majeſtueux, qui nous élevent l'ame ; des ſons durs, qui nous irritent ; des ſons doux, qui nous moderent. L'amour & la haîne, le deſir & la crainte, la colere & la pitié, l'eſpérance & le déſeſpoir, admiration, terreur, audace, autant que nous avons de paſſions différentes, autant de ſons dans la nature pour les exprimer & pour les imprimer. Je vais plus loin.

Ne peut-on pas même ajoûter qu'il y a une eſpece de gradation dans les ſentimens qu'ils nous impriment, ſelon les diverſes qualités des corps ſonores d'où ils partent ? Je veux dire, ſelon que les corps qui nous les envoient ſont vivans ou inanimés, ou, ſelon que dans leur origine ils ont été animés, ou non. J'en appelle à l'expérience. N'a-t-on pas ſouvent

remarqué que le ſon d'une trompette, d'un hautbois, où d'une flûte qui reçoit ſon harmonie du ſouffle vivant d'un homme, nous pénètre tout autrement que celui d'un tuyau d'orgue, qui n'eſt animé que par le ſouffle d'un air mort ? Je crois encore avoir éprouvé que le ſon d'une corde de léton, quoique plus harmonieux à l'oreille, eſt moins touchant pour le cœur que celui d'une corde de boyau. Et en effet, celle-ci étant, par ſa ſtructure, beaucoup plus conforme à celle des nerfs & des fibres de notre corps, n'eſt-il pas naturel qu'elle ait avec eux plus de conſonance qu'un métal dur & inflexible, qui tient toujours un peu de l'aigreur de ſa matiere ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt notoire, par la raiſon même de cette conformité, que de tous les inſtrumens de Muſique, celui dont les ſons ſympathiſent le plus avec nos diſpoſitions intérieures, c'eſt la voix humaine. J'en atteſte toutes les oreilles un peu attentives. Une voix canore, bien conduite & bien maniée, l'emporte infiniment

pour le pathétique ſur les inſtrumens les plus ſonores ; le ſon en eſt plus vivant, le ton plus net, les accords plus juſtes, les paſſages plus doux, les nuances plus gracieuſes, le tempérament plus fin, l'expreſſion plus animée, le total qui en réſulte plus moëlleux, ſi j'oſe ainſi dire, plus inſinuant, plus pénétrant. Et comment ne le ſeroit-il pas, puiſque de ſa nature, la voix humaine doit être néceſſairement plus à l'uniſſon avec l'harmonie de notre corps & de notre ame ?

Que tous les Pyrrhoniens du monde entreprennent donc tant qu'il leur plaira de contredire la raiſon & l'expérience, en attribuant toutes les regles de la Muſique à l'opinion & au préjugé ; il faut ici, ou qu'ils ſe déclarent ſourds, ou qu'ils demeurent muets. La nature des corps ſonores, la fineſſe de l'oreille dans le diſcernement des ſons, la ſtructure du corps humain, ſi harmonique dans toute ſa compoſition, la ſympathie naturelle de certains tons avec certaines paſſions de l'ame, ſont des

preuves invincibles que la force d'esprit dont ils se font honneur, n'est en ce point, comme en tout autre, qu'une force de phrénétiques & d'insensés, toujours d'autant plus féconds en raisonnemens, qu'ils sont plus dénués de raison.

Concluons, Messieurs, avec tout ce qu'il y eut jamais de Musiciens Philosophes, que la Musique n'est pas une invention purement humaine; que l'Auteur de la nature en est le premier instituteur; qu'il en a mesuré les tons, les consonances, les accords, à la lumiere éternelle des nombres que nous appellons sonores; qu'il en a ordonné la marche, subordonné les cadences, marqué les tems convenables; qu'il en a, pour ainsi dire, noté l'harmonie fondamentale dans la plûpart des corps sonans & résonnans qui nous environnent; qu'il en a lui-même distingué les genres, différencié les caracteres, assigné à chacune des parties qui peuvent entrer dans un concert, son charme, son agrément propre; & par conséquent, qu'il y

a un Beau muſical naturel, qui eſt arbitraire par rapport à lui, mais qui, dans tout ce qu'il en a voulu déterminer, eſt abſolument néceſſaire par rapport à nous : c'eſt la ſeconde propoſition que j'avois entrepris de prouver.

Mais quoi ! ne faudra-t-il donc rien abandonner à la diſcrétion du Muſicien, rien à la liberté du génie, rien à l'inſtinct du goût, rien à l'eſſor du caprice ? La profeſſion muſicale eſt-elle donc faite pour être ainſi reſſerrée dans la priſon des regles ? Ne ſeroit-ce pas le moyen d'éteindre ſon feu, que de lui ôter le grand air ? Et interdire le caprice au Muſicien, ne ſeroit-ce pas vouloir bannir la quinte de la Muſique ?

Non, Meſſieurs ; la rigueur des regles ne va point juſques-là. Outre les deux eſpeces de Beau muſical, qui exiſtent, comme nous venons de le prouver, indépendamment de la volonté des hommes, nous en admettons une troiſieme, qui en dépend en quelque ſorte, & dans ſon inſtitution, & dans ſon applica-

tion. J'entends un Beau muſical artificiel, qui, après avoir accordé aux regles éternelles de l'harmonie tout ce qu'elles demandent abſolument par la voix de la nature, lâche, pour ainſi dire la main au génie, donne beaucoup au goût, & cede même quelque choſe au caprice du compoſiteur. En eſt-ce aſſez pour contenter Meſſieurs les Muſiciens ? Nous convenons avec eux, qu'il y a dans la Muſique une eſpece de Beau d'inſtitution & d'art; un Beau de génie, un Beau de goût, & en certaines rencontres, un certain Beau de caprice & de ſaillie. Voilà un champ bien vaſte ouvert à la liberté muſicienne; mais pour prévenir les abus qui la pourroient faire dégénérer en licence, il faut nous expliquer. Qu'on ſe rappelle ici les premiers principes de l'art que nous avons établis dans notre Diſcours préliminaire.

La ſeule idée des conſonances, qui en ont été le principal objet, nous déclare qu'elles entrent néceſſairement dans la compoſition mu-

ſicale. Mais parce qu'elles ſont en aſſez petit nombre, il ſeroit à craindre que, malgré la douceur qui les accompagne, elles ne vînſſent enfin à cauſer du dégoût par le retour trop fréquent des mêmes tons. Il falloit donc trouver le ſecret, ou d'en augmenter le nombre, ou d'en relever quelquefois le goût par quelque aſſaiſonnement. D'augmenter le nombre des conſonances, les bornes que la nature a preſcrites à l'oreille y étoient un obſtacle inſurmontable. Il a donc fallu ſe contenter d'en aſſaiſonner la douceur par une eſpece de ſel harmonique. Et où l'a-t-on trouvé, ce ſel harmonique, ſi néceſſaire, ſur-tout dans les grandes compoſitions, pour en varier les accords, pour les lier enſemble, pour en rendre l'expreſſion plus ſenſible par une modulation plus piquante ? L'eût-on deviné ? La Muſique l'eſt allé prendre juſques dans le ſein de ſes plus cruelles ennemies : elle a trouvé des tempéramens pour ſe les concilier ; c'eſt-à-dire, l'art d'en adoucir la rudeſſe, de

leur prêter même une partie de l'agrément des consonances, pour les empêcher d'en troubler l'harmonie; de les employer comme les ombres dans la peinture, ou comme les liaisons dans le discours, pour servir de passage d'un accord à l'autre; de les préparer avant qu'elles arrivent, en les faisant précéder par des sons vifs & doux, qui en étouffent le désagrément dans sa naissance; & quand cette préparation est impossible, ou trop difficile, de les sauver avec adresse en les faisant succéder par des accords brillans, pour en couvrir le défaut; en un mot, on a trouvé l'art de placer tellement les dissonances dans une composition, que si elles blessent encore un peu l'oreille, elles ne la blessent que pour nous plaire davantage. Il y a là du paradoxe : en voici l'explication.

Les consonances étant obligées, par leur petit nombre, à se répéter trop souvent, elles auroient à la longue endormi leurs auditeurs par une harmonie trop uniforme. Que

fait la Musique pour nous réveiller, pour nous tenir toujours en haleine? Permettez-moi, Messieurs, une comparaison sensible, pour me faire entendre à tout le monde. Elle emploie les dissonances dans ses compositions, pour aiguiser, si j'ose ainsi parler, l'appétit de l'oreille, comme un autre art, qui est d'un usage plus ordinaire, emploie dans les siennes le sel, le poivre & les autres épiceries, pour piquer le goût des convives; & ses auditeurs, dédommagés par la surprise agréable de voir naître des accords du sein même de la discordance, pardonnent sans peine au Musicien ces petites âpretés passageres, comme la plûpart des convives pardonnent volontiers à leur hôte ces ragoûts piquants qui leur mettent le palais en feu, pourvu qu'il ait soin, en même tems, de leur faire servir de quoi l'éteindre.

Nous avons encore une raison plus profonde pour admettre les dissonances dans la Musique. On a remarqué de tout tems, que, si elles blessent l'oreille par quelque rudesse,

elles ſont, par cela même, d'autant plus propres pour exprimer certains objets. Les tranſports irréguliers de l'amour, les fureurs de la colere, les troubles de la diſcorde, les horreurs d'une bataille, le fracas d'une tempête; &, pour me borner à l'exemple de la voix humaine, il n'y a perſonne qui ne ſçache que, dans certaines émotions de l'ame, elle s'aigrit naturellement, qu'elle détonne tout-à-coup, qu'elle s'éleve ou s'abaiſſe, non par degrés, mais comme par ſauts & par bonds. Voilà donc évidemment la place où les diſſonances peuvent avoir lieu; voilà même quelquefois où elles ſont néceſſaires; & alors, diſent les plus ſavans Muſiciens (1), on éprouvera indubitablement que, ſi elles déplaiſent à l'oreille par la rudeſſe des ſons, elles plairont à l'eſprit & au cœur par la force de l'expreſſion. Plaiſir de raiſon, qui, étant le plus

(1) M. Dodart, *Hiſt. de l'Acad.* 1706. *Mém. p.* 388.

eſſentiel à l'ame, doit être toujours le principal objet d'un habile compoſiteur.

Il eſt donc manifeſte que l'emploi des diſſonances bien entendu, produit dans la Muſique un nouveau genre de Beau toujours fondé ſur la nature, puiſque les diſſonances ne paſſent qu'à la faveur des conſonances, qui les préparent ou qui les ſauvent; mais un Beau néanmoins qui eſt en quelque ſorte arbitraire, parce que les tempéramens qui les adouciſſent, les expreſſions qu'on en tire, les variétés infinies dont elles ornent les compoſitions muſicales, ſont véritablement l'ouvrage du Muſicien; des beautés libres qui ſont de ſon choix, &, ſi j'oſe ainſi dire, de ſa création. Il eſt vrai que, pour faire entrer dans l'harmonie ces beautés que j'appelle d'inſtitution & d'art, il a fallu bien conſulter la nature, bien méditer, bien raiſonner, quelquefois bien haſarder; mais à force d'expériences & de raiſonnemens, on y eſt enfin parvenu.

C'eſt ainſi qu'on a formé de la

Muſique une eſpece de Rhétorique ſonore, qui a, comme celle des paroles, ſes grandes figures pour élever l'ame, ſes graces pour la toucher, ſon ſtyle badin, ſes ris & ſes jeux pour la divertir. La queſtion eſt de placer à propos tous ces différens ſtyles; mais quand on en a ou l'art, ou le talent, nous en voyons naître, ſelon la qualité des matieres qu'on entreprend d'exprimer, les trois eſpeces particulieres de Beau muſical artificiel que nous en avons ci-deſſus diſtinguées; le Beau de génie, le Beau de goût, &, ſi l'on me pardonne ce terme, le Beau de caprice.

Le Beau de génie dans les ſujets nobles, où la Muſique peut étaler avec pompe ſes grandes figures, images, mouvemens, ſuſpenſions, feintes, ſes fugues & ſes contre-fugues, ſes paſſages de mode en mode, pour étonner l'oreille par la variété; le ſilence tout-à-coup, pour la délaſſer un moment; les rentrées ſoudaines, pour la ſurprendre; ſes longues tenues ſur le même ton,

pour la tenir en attente; ſes enthouſiaſmes, pour la ravir; en un mot, tout le ſublime de l'éloquence muſicale.

Le Beau du goût dans les ſujets fins & délicats, où elle ſçait attendrir les ſons, les animer, les tempérer, préparer l'oreille à les recevoir, lui faire deſirer certaines conſonances pour les lui faire mieux goûter, la preſſentir ſur d'autres pour lui en accorder de plus agréables, la dérouter même quelquefois pour la remettre dans ſon chemin avec plus d'agrément; ſuppoſer, promettre, ſous-entendre, pour lui donner le plaiſir flatteur de ſuppléer par elle-même ce qu'elle n'entend pas, ou d'achever ce qu'elle n'entend qu'à demi.

Enfin, ſi l'on me permet d'avoir cette complaiſance pour les Muſiciens, le Beau de caprice dans les ſujets badins, qui comportent la ſaillie; lors, par exemple, qu'il s'agit d'exprimer quelque imagination biſarre, quelque action comique, ou quelque paſſion burleſque. On

permet bien aux Poëtes, leurs confreres, d'extravaguer un peu dans ces rencontres; & nous voyons tous les jours des caprices poëtiques réussir à plaire aux esprits les plus sérieux. Pourquoi un caprice musical n'auroit-il pas le même privilége dans des circonstances pareilles? pourquoi n'auroit-il pas le sort de l'Opéra nouveau de Fréni, qui a diverti toute la France? Il nous plaira même quelquefois, peut-être avec raison, quand il n'auroit d'autre agrément que de nous bien peindre l'original qui s'y abandonne.

Les Musiciens modernes se plaindront-ils encore que la théorie voudroit renfermer le génie & le goût dans des bornes trop étroites? On vient de voir qu'ils n'ont rien à craindre de ce côté-là. Nous sçavons que le génie & le goût musical font une espece de Musique infuse, notée dans certaines ames par les mains mêmes de la nature. Mais il faut aussi avouer que ces notes naturelles y sont tracées bien légerement; qu'elles y sont bien confuses; qu'il

eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de les déchiffrer ſans la connoiſſance des nombres ſonores, qui en ſont la véritable clef; en un mot, que la théorie muſicale eſt abſolument néceſſaire pour conduire la pratique à ſa perfection. Le petit peuple Muſicien a donc beau regarder ces deux ſœurs comme deux ennemies qui ont des vues contraires: le célebre Zarlin, après les avoir toute ſa vie étudiées l'une & l'autre, nous déclare en propres termes qu'il a toujours éprouvé que la vraie théorie, bien loin d'être jamais oppoſée à la bonne pratique, y eſt en tout point parfaitement conforme (1). *La ſcienza non diſcorda punto d'alla buona pratica.*

Les trois premieres propoſitions, que j'avois avancées ſur le beau muſical, étant ainſi prouvées par toutes ſortes de raiſons, reſte à répondre à notre derniere queſtion: Quelle en eſt la forme préciſe? tous ceux de la compagnie, qui

(1) Zarl. *Inſtr. harm. vol. 2. p.* 100., *&c.*

m'ont

m'ont fait l'honneur d'entendre mes trois premiers Discours sur le Beau, voient déja ma réponse. Mes principes sont par-tout les mêmes : ma conclusion doit l'être.

Je dis donc encore, avec saint Augustin : (1) *Omnis porrò pulchritudinis forma unitas est.* En tout genre de productions, soit de la nature, soit de l'art, c'est toujours l'unité qui constitue la forme du vraî beau. Et en matiere de Musique, je ne crains pas d'assurer, que ce grand principe est plus incontestable qu'en toute autre.

En effet, Messieurs, interrogeons le bon sens, consultons notre oreille ; que cherchons-nous naturellement dans une composition musicale ? Des consonances, des accords, un concert, une harmonie par-tout répandue : c'est-à-dire, unité par-tout. Et au contraire, qu'est-ce que nous entendons avec tant de peine dans son exécution ? La détonation d'une voix, la dissonance d'une corde, ce qu'on

(1) *Ep.* 18. *Edit. pp. BB.*

appelle un chant faux, les battemens irréguliers de certains inſtrumens, la diſcordance entre les parties d'un concert; c'eſt-à-dire, en un mot, la rupture de l'unité harmonique. Diſons quelque choſe de plus ſenſible. Que demandons-nous à un Muſicien qui compoſe un air ſur des paroles? Qu'il ait ſoin d'entrer dans l'eſprit de la piece; qu'il en ſaiſiſſe bien le caractere, le genre, le mode; qu'il en exprime dans ſes tons, non-ſeulement les mots, mais ſur-tout le ſens; non-ſeulement le ſens de chaque mot, mais le ſens de la phraſe; non-ſeulement le ſens particulier de chaque phraſe, mais le ſens total de la lettre entiere dans le total de ſa compoſition. Peut-on lui demander plus formellement, que des paroles qu'on lui donne & de l'air qu'il y ajoûte, il en faſſe naître un tout parfaitement un? unité ſi néceſſaire, que ſans elle vous m'étaleriez en vain toutes les fineſſes de votre art; je ne trouverois, dans le total de votre piece, qu'une diſproportion choquante. Vous me faites

entendre les ſons les plus doux, les cadences les plus régulieres, les accords les plus harmonieux : c'eſt un plaiſir pour l'oreille. Mais par un oubli fatal de votre ſujet, vous me donnez malheureuſement un air qui jure contre vos paroles. Vous m'entonnez une tempête ſur un air de victoire; vous me fredonnez une pompe funebre, comme une ſarabande, vous me repréſentez la deſcente d'une Divinité ſur la terre, comme une danſe de village. Votre Muſique chante où elle ne devroit que parler; vous courez à perte d'haleine où il ne faudroit que marcher; vous traînez languiſſamment, vous planez, ſi j'oſe ainſi dire, où il faudroit voler à tire d'aîle : vous badinez harmonieuſement ſur chaque mot, & vous abandonnez l'harmonie du ſens. Quel ſupplice pour la raiſon !

Nous ſommes naturellement ſi délicats ſur ce point de l'unité muſicale, que nous voulons ſans miſéricorde que les Compoſiteurs portent leur attention, non-ſeulement au carac-

tere des ſujets qu'ils traitent, mais jusqu'au lieu de la ſcène où leurs pieces doivent paroître, jusqu'à la condition des perſonnes qu'ils y font parler, jusqu'aux mœurs & aux ſentimens qui les caractériſent dans l'hiſtoire. Attention difficile, je l'avoue, par l'étendue de ſcience & de génie qu'elle demande; mais attention indiſpenſable, pour éviter les affreux contraſtes qui déparent aſſez ſouvent les beautés de notre Muſique. Je veux dire, pour éviter le ridicule de porter, par exemple, à l'Égliſe le ton de l'Opéra, ou à l'Opéra le ton de l'Egliſe, de compoſer pour le théâtre, des airs qui ne conviennent qu'au plain-pied d'une chambre; ou pour une chambre, des airs qui ne conviennent qu'au ſublime du théâtre; de faire chanter un Roi qui commande, ſur le ton d'un particulier qui prie; ou un particulier qui prie, ſur le ton d'un Roi qui commande en maître; &, ſi l'on a quelques paſſions communes à exprimer, de noter les ſoupirs d'un Alexandre ſur le ton d'un

Sybarite ; ou les ſoupirs d'un Sybarite ſur le ton d'un Alexandre : en un mot, le ridicule de nous faire entendre deux perſonnes dans le même perſonnage ; l'une, dans le nom qu'on lui donne ; & l'autre, dans le ton qu'on lui fait prendre.

Enfin, pour achever de mettre notre principe dans la derniere évidence, qu'eſt-ce que nous admirons quelquefois juſqu'à l'extaſe, dans ces grands concerts, où l'on aſſemble tant de voix de tous les dégrés, tant d'inſtrumens de tous les genres, tant de parties ſi diſcordantes en apparence, pour concerter enſemble ? N'eſt-ce pas encore l'unité, qu'on a trouvé l'art d'introduire & de ſoutenir dans cette multitude prodigieuſe de ſons ſi differens ? On dit que ces grandes Muſiques doivent leur naiſſance à l'eſprit inventif du dernier ſiecle. Mais le ſçavant & ingénieux Séneque (1) nous en fait une deſcription qui prouve très-bien, ſi je ne me trompe, qu'elles

(1) Séneq. *Ep.* 84. *p.* 338. *Edit. A.*

ne ſont que reſſuſcitées. Du moins, eſt-il certain qu'on y va voir la regle d'unité dont nous parlons, parfaitement bien établie.

Voyez-vous, dit-il dans ſa Lettre 84, cette multitude de voix qui compoſent nos grands chœurs de Muſiques ? elles ſe joignent toutes ſi parfaitement, qu'il ſemble qu'elles ne tendent à l'oreille qu'un ſeul & unique ſon. *Vides quàm multorum vocibus chorus conſtet ; unus tamen ex omnibus ſonus redditur.* Parmi ces voix, il y a des deſſus, il y a des baſſes, il y a des voix moyennes de tous les degrés. On entend celles des hommes avec celles des femmes, les unes & les autres entremêlées du ſon des flûtes qui les accompagnent. Chacune de ces voix eſt, pour ainſi dire, cachée dans la multitude ; & cependant elles paroiſſent toutes avec le caractere qui les diſtingue. *Aliqua illic acuta vox eſt, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris feminæ ; interponuntur tibiæ : ſingulorum illîc latent voces ; omnium apparent.* Je ne parle encore que

des Chœurs qui étoient connus aux anciens Philoſophes. Il y a plus dans les nôtres, continue Séneque ; dans les Concerts ſolemnels que nous donnons au Public, il y a plus de Chanteurs que le Théâtre n'avoit autrefois de Spectateurs : *De choro dico, quem veteres Philoſophi noverant : in commiſſionibus noſtris plùs Cantorum eſt, quàm in Theatris olim Spectatorum fuit.* Outre ce grand nombre de voix, nos Amphithéâtres ſont environnés de trompettes, & nos Orcheſtres pleins d'une infinité d'inſtrumens de toute eſpéce, à vent & à cordes. Voilà une multitude qui ſemble nous menacer d'une horrible diſcordance. Ne craignez rien : il s'en forme un concert : *Cùm omnes vias ordo canentium implevit, & cavea æneatoribus cincta eſt, & ex pulpito omne tibiarum genus, organorumque conſonuit, fit concentus ex diſſonis.* Or, Meſſieurs, je vous le demande : comment un concert peut-il naître d'une multitude de ſons ſi différens, & quelquefois ſi diſſonans, ſi nos Orphées anciens & modernes n'a-

voient trouvé l'art de réduire cette multitude à l'unité ; ou, pour me ſervir de la belle expreſſion d'Horace dans ſa Poëtique, s'ils n'avoient trouvé l'art d'en compoſer un total ſonore, qui, malgré la multitude de ſes parties, devient parfaitement un, par une eſpéce de prodige : *Rem prodigialiter unam?*

Après toutes ces raiſons, que je viens de puiſer dans les notions les plus communes du bon ſens, & dans l'expérience des plus grands Maîtres, peut-on douter, je ne dis plus de l'exiſtence d'un beau muſical indépendant de nos opinions & de nos goûts ; je dis de la prééminence que la nature lui a donnée ſur tous les autres genres de beau ſenſible ? On lui oppoſera peut-être celui de la Peinture, qui, en effet, a beaucoup de merveilleux. Mais ſi, avant que de finir, nous voulons un moment les mettre en parallele ; quel parallele, ou plutôt quel contraſte ! Il n'y a perſonne qui ne ſçache que ces deux genres de beau conſiſtent dans l'imitation ; ou, ſi on l'aime mieux,

dans

dans l'expreſſion. Voilà un point de concours, où la Muſique & la Peinture ſe réuniſſent dans le même deſſein. Quelle différence dans l'exécution!

Que voyons-nous dans la plus belle peinture? Uniquement la ſurface des corps, un viſage, des yeux, des couleurs fixes & inanimées, quelques airs au plus qui ſemblent vouloir parler. La Muſique nous découvre, juſqu'au fond de l'ame, ſes agitations par des ſons rapides; ſes combats par des ſons contraires; ſon calme par des ſons tranquilles & uniformes. La Peinture ne peut offrir à nos yeux que des objets immobiles, des objets tout au plus dans l'attitude au mouvement: c'eſt toute la vie qu'elle peut donner à ſes tableaux. La Muſique peint le mouvement, même avec ſes divers degrés d'accélération ou de retardement, tels que ſon ſujet le demande, ou tels qu'il lui plaît. Nous ne voyons dans un tableau qu'une action momentanée, ſouvent la moindre partie de l'action totale,

dont le Peintre nous veut rappeller le ſouvenir. Un ſeul air de Muſique nous la rappelle toute entiere, ſon commencement, ſon progrès, ſa fin. Il faudroit vingt tableaux pour raſſembler tout ce que renferme la moindre de nos Cantates, ou de nos Sonates. Que la Peinture vous repréſente une bataille : vous croyez la voir. C'eſt le plus grand éloge qu'on en puiſſe faire. Que la Muſique entreprenne de vous la repréſenter dans un concert de voix & d'inſtrumens : vous croyez y être. On entend ſonner la marche des deux armées, battre la charge, bruire les armes, retentir les coups dont elles s'entrechoquent, les cris triomphans des vainqueurs, les tons plaintifs des vaincus : il ſemble que notre cœur ſoit le champ de bataille où ſe livre le combat. Rien de plus admirable dans la peinture que la perſpective, qui, ſur une ſurface plate, nous fait appercevoir des enfoncemens & des lointains, qui ſemblent fuir à perte de vue. Mais, dans le vrai, il faut que l'imagination lui prête

beaucoup, pour les croire bien éloignés, malgré le témoignage des yeux, qui nous aſſure le contraire. La Muſique a des lointains qui paroiſſent plus réels. Après un coup d'archet unanime de vingt concertans, elle nous fait entendre leurs échos dans un éloignement qui trompe l'oreille à coup sûr : un aveugle jureroit qu'il entend deux concerts, qui ſe répondent à une diſtance très-conſidérable.

Que la Peinture ne ſe plaigne pourtant pas de ſa défaite. Je ne veux point dire que ſon art ne ſoit aujourd'hui dans un très-haut degré de perfection, peut-être même plus haut que celui de la Muſique ; je veux dire ſeulement qu'elle n'a point reçu de la nature ni autant de ſecours, ni autant de leçons que ſa rivale. Je veux dire, par exemple, que les couleurs ne ſont pas ſi expreſſives que les ſons ; ni la main qui conduit le pinceau, ſi flexible que la glotte qui produit la voix ; ni l'œil qui dirige le Peintre, ſi fin que l'oreille qui dirige le Muſicien ; ni la toile qui reçoit les teintes, ſi

docile que l'air qui reçoit les impressions sonores ; ni les rayons de lumiere qui nous font voir les beautés d'un tableau, si pénétrans ou si sensibles que les vibrations aëriennes qui nous font entendre les charmes d'un concert ; ni enfin les degrés de colorisation qui doivent distinguer les personnages d'un grand dessein de Peinture, si faciles à mesurer, ou à calculer, que les degrés d'intonation que l'on doit donner à une voix ou à un instrument, selon la partie qu'on lui assigne dans un chœur de Musique. Or, avec tous ces avantages, est-il surprenant que le Beau musical ait des graces plus sublimes & plus délicates, plus fortes & plus tendres, que celui de tous les autres arts ?

C'est un nouvel agrément, Messieurs, que d'illustres citoyens viennent de procurer à votre Ville, par l'institution d'un concert en regle. Plusieurs Capitales du Royaume vous en avoient donné l'exemple ; mais ce qui vous est particulier, ce qui est peut-être unique dans toute

la France, vous avez trouvé chez vous-mêmes de quoi former un concert complet, ſans avoir eu beſoin de rien emprunter d'ailleurs ; des génies pour la compoſition, des talens pour l'exécution ; &, ce qui eſt infiniment plus eſtimable, des directeurs pour le conduire, du caractere le plus propre pour le rendre en toute maniere utile & agréable ; des hommes, comme parle un Auteur ſacré (1), dans l'éloge des héros les moins équivoques de l'Hiſtoire, des hommes amateurs du Beau, pour en ordonner le deſſein : *Pulchritudinis ſtudium habentes* ; auſſi connoiſſeurs qu'amateurs de la belle Muſique, pour faire avec goût le choix des pieces : *In peritiâ ſuâ requirentes modos muſicos* ; mais ſur-tout, des hommes pleins d'honneur & de vertu : *Homines magni in virtute, & prudentiâ ſuâ præditi* ; ſages & prudens, pour en bannir toutes les diſſonances morales qui auroient pû déconcerter dans la ville l'harmonie

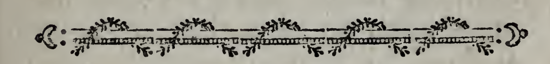
(1) *Eccl. c.* 44.

des bonnes mœurs; pour en marquer les jours d'assemblée, en sorte que le plaisir & le devoir ne se trouvassent jamais en opposition; enfin, pour en régler l'ordre & la décence, qui est toujours la plus belle décoration d'une assemblée publique. Ainsi, dans une seule institution, ils ont trouvé le moyen de vous donner tous les genres de Beau que j'avois entrepris d'expliquer; le Beau optique, dans le spectacle brillant des personnes que le concert assemble; le Beau moral, dans les bienséances qu'on y observe; le Beau spirituel, dans le choix des pieces qu'on y chante ou qu'on y joue; & le Beau harmonique, dans la justesse de l'exécution: ce qui forme un tout ensemble si propre à vous rappeller agréablement l'idée du Beau éternel & suprême, le seul capable de nous satisfaire pleinement.

Fin de la premiere Partie.



ESSAI SUR LE BEAU.



CINQUIEME DISCOURS.

Sur le MODUS.

MESSIEURS,

LA matiere dont je me propoſe aujourd'hui de vous parler, m'a toujours paru l'une des plus dignes d'être diſcutée dans une Académie; mais malheureuſement nous ne pouvons, dans notre Langue, l'exprimer

par un ſeul mot. Vous ſçavez, dans un Diſcours, quel eſt l'inconvénient des périphraſes pour l'Orateur & pour les Auditeurs : permettez-moi, pour les éviter, d'aller à l'emprunt dans une Langue étrangere, ſi néanmoins on peut ainſi nommer une Langue que nous apprenons preſque tous au ſortir du berceau, & qui eſt la mere de la nôtre.

En un mot, Meſſieurs, je vais vous parler de ce qu'on appelle en latin *modus* : qualité ou vertu, que tous les Philoſophes ſacrés & profanes nous recommandent par-tout avec tant de ſoin, en nous prêchant ſans ceſſe de nous modérer dans l'uſage des biens de la vie, pour éviter les maux qui ſont inſéparables des excès ; de modifier nos prétentions dans la ſociété civile, ſi nous y voulons vivre agréablement ; de porter la modeſtie dans les plus hautes fortunes, & de conſerver la tranquillité de cœur dans les plus obſcures ; de prendre garde en viſant au grand de donner dans le vaſte, ou, en nous contentant du médiocre, de

tomber dans le bas ; d'avoir toujours la regle à la main pour meſurer la carriere que nous devons remplir dans le monde, & le compas pour la circonſcrire dans les bornes où la raiſon nous ordonne de nous renfermer ; enfin, en nous preſcrivant dans la vie, dans les ſciences, dans les arts, dans nos ſentimens, dans nos diſcours, dans nos procédés, cette regle générale, qu'il faut garder le *modus* en tout. Je demande encore une fois grace pour un terme dont la néceſſité ſeule m'oblige de me ſervir. Le *decorum* des Romains a bien paſſé dans notre Langue ; pourquoi le *modus* n'y paſſeroit-il pas ? Mais ſans entreprendre de le juſtifier pleinement, je prie qu'on me le pardonne, en attendant que l'Académie Françoiſe m'ait fourni un terme plus heureux pour me faire entendre.

Le *modus* en général, tel que je viens de le décrire, embraſſe des matieres trop diſparates pour que j'entreprenne de les raſſembler dans mon diſcours ; je me borne au rapport qu'il peut avoir avec le Beau,

dont j'ai eu l'honneur de vous parler ſi ſouvent, & dont on ne peut, ce me ſemble, trop approfondir la nature avec toutes ſes appartenances. Voyons ſi le *modus* y doit entrer comme tout le reſte; pourquoi, & comment?

Vous l'avez ſans doute, Meſſieurs, mille fois remarqué. Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des ouvrages de l'art ou de la nature qui enlevent notre eſtime au premier coup-d'œil, mais dont les beautés, quoique réelles, ne ſoutiennent pas long-tems l'épreuve d'un regard trop attentif: ils perdent preſque toujours à être conſidérés de près. Ici, l'on trouve que les plus beaux traits ne ſont qu'ébauchés; là, qu'ils ſont plus que finis: qu'il y a des agrémens, mais la plûpart déplacés, ou affectés, forcés, ou manqués: qu'il y en a un trop grand nombre en certains endroits, qui en demandoient moins: qu'il y en a trop peu en d'autres, qui en demandoient plus. D'où il arrive quelquefois, qu'après nous avoir

charmés d'abord, ils tombent tout-à-coup de l'admiration dans le mépris, ou du moins, dans l'indifférence & dans l'oubli.

La premiere conclusion que je tire de cette vérité d'expérience, est que dans le Beau, comme en toute autre chose, il y a une certaine mesure qu'il faut remplir, mais qu'il ne faut pas combler : qu'il y a dans la recherche même du Beau deux extrémités contraires à éviter; le défaut & l'excès : qu'entre ces deux extrémités, il y a un certain point marqué par la nature, en-deçà duquel un objet n'est pas encore tout-à-fait beau, & au-delà duquel il cesse de l'être : enfin, que ce point fixe, qui est une espece de milieu entre le trop & le trop peu, est tellement le siége du vrai Beau, qu'il n'en peut sortir ni de part, ni d'autre, sans dégénérer de lui-même en contractant quelque vice, ou du moins quelque viciosité blâmable; c'est-à-dire, en un mot, que dans le Beau même, il y a un *modus* à observer, suivant cette maxime d'un ancien Philosophe, ou

plutôt, du bons-ſens naturel : *cùm ſit ubique virtutis modus, æquè peccat, quod excedit, quàm quod deficit* (1).

Je ſens bien, Meſſieurs, que cet amas d'expreſſions, quoique très-familieres, ne repréſentent encore le *modus* que ſous des idées aſſez confuſes. Peut-être même qu'on me dira; ou plutôt, je crois déja vous entendre : que vous concevez bien que le Beau peut, en tout genre de beauté, pécher par défaut; mais qu'il n'eſt gueres concevable qu'il puiſſe pécher par excès. Il faut donc m'expliquer plus clairement.

Pour le faire avec ordre, je diviſe mon ſujet en trois queſtions, dont je dois la premiere idée au Prince des Orateurs, qui étoit auſſi un très-grand Philoſophe.

1°. En quel ſens il eſt vrai de dire que le Beau eſt ſuſceptible du trop, comme du trop peu?

2°. Le trop & le trop peu de Beauté ſe trouvant égaux en deux objets, lequel des deux eſt le plus

(1) Sén. *De Benef. l. 2. c. 16.*

ſupportable ; ou, en cas d'option, lequel des deux ſeroit préférable à l'autre ?

3°. Si, dans la néceſſité de garder le *modus* en tout, juſques dans le Beau, il y a même un *modus* à obſerver dans la recherche du *modus* ; & s'il y en a un, quelle eſt la conſéquence que nous en devons tirer, chacun dans ſon état & dans ſa profeſſion, pour y exceller autant qu'il eſt poſſible ?

Permettez-moi, Meſſieurs, de le dire : fut-il jamais une matiere plus digne d'être propoſée à la diſcuſſion d'une Académie par ſon importance, par ſa nouveauté, par ſa difficulté même, qui doit être à l'égard des bons eſprits plutôt un attrait pour piquer leur attention, qu'un obſtacle pour la rebuter ? Je commence par répondre à la premiere queſtion, qui eſt le fondement des deux autres.

N'eſt-ce pas d'abord un étrange paradoxe, que le Beau, dont il ſemble que la nature eſt de pouvoir toujours croître dans les objets créés,

puisse être susceptible du trop ? C'est-à-dire, qu'un objet puisse avoir un excès d'agrémens qui le disgracie, déplaire par trop de charmes, & par conséquent devenir laid en quelque sorte à force d'être beau. Voilà certainement une contradiction bien apparente : il faut la faire disparoître pour en tirer le vrai qu'elle nous cache.

Dans les Discours sur le Beau, qui ont précédé celui-ci, nous en avons distingué de trois sortes ; le Beau essentiel, le Beau naturel, & le Beau artificiel, ou, en quelque maniere, dépendant de l'institution des hommes. Rappellez-vous-en, s'il vous plaît, les idées précises ; nous y trouverons, si je ne me trompe, le dénoûment de la difficulté.

J'avoue donc, premierement, que le Beau essentiel ne peut être susceptible du trop : que dans la construction, par exemple, d'un ouvrage d'architecture, ou, dans la conformation du corps humain, la symmétrie des membres qui le composent ne sçauroit être trop bien

gardée : que dans une compoſition muſicale, on ne peut ſe rendre trop attentif à la direction des nombres ſonores qui en doivent régler l'harmonie : que dans une pièce d'eſprit, on ne peut être ni trop vrai, ni trop honnête, ni trop décent : que dans la morale, on ne peut trop aimer l'ordre, la vérité, la juſtice envers Dieu & envers les hommes, l'honneur intime de ſa conſcience, ou la pureté du cœur, ſur-tout l'Auteur de notre être, qu'il eſt évident que nous n'aimerons jamais aſſez, ſi nous ne l'aimons ſans meſure. Et il n'eſt pas même beſoin de penſer bien profondément pour en découvrir la raiſon : c'eſt que le Beau eſſentiel, comme nous l'avons prouvé ailleurs, eſt un Beau abſolu, dont la beauté ſe meſure, non par les impreſſions plus ou moins agréables que nous recevons des objets, mais par des regles éternelles, abſolument indépendantes de nos opinions & de nos goûts ; celle du Beau eſſentiel ſenſible, optique, ou muſical, par les regles éternelles des proportions

géométriques ou harmoniques, dont on ſçait que la nature conſiſte en une eſpece d'égalité, & par conſéquent, que le trop n'y peut avoir lieu ; celle du Beau eſſentiel intelligible dans les pièces d'eſprit, ou dans les mœurs, par les regles éternelles de la raiſon & de l'ordre, du bon-ſens & de la décence, où l'excès n'eſt pas plus à craindre que dans les proportions mathématiques.

Toute notre queſtion ne doit donc rouler que ſur le Beau naturel & ſur le Beau artificiel ; ſçavoir, s'ils peuvent être ſuſceptibles d'un excès de beauté ; ou, ce qui eſt moins équivoque, ſi la nature a déterminé aux objets une certaine meſure d'embelliſſement, au-delà duquel on ne peut plus leur rien ajoûter ſans les gâter, ou, du moins, ſans en diminuer le vrai charme par cette addition ſuperflue ? Il ne faudra qu'un ſimple expoſé pour nous en convaincre par rapport aux quatre eſpeces particulieres de Beau, qui ont fait la matiere des quatre Diſcours précédens.

Pour

Pour commencer par le plus ſenſible, qui eſt l'objet de la vûe, on convient que c'eſt une beauté dans un tableau d'avoir une coloriſation vive & animée; mais en même tems, tous les connoiſſeurs ne conviennent-ils pas que cette coloriſation peut avoir trop d'éclat & de vivacité? que les couleurs trop claires divariquent le coup-d'œil en nous éblouiſſant? qu'elles nous cachent, par leur trop grand luſtre, des beautés plus ſolides, l'ordonnance & la diſtribution des parties du tableau, la juſteſſe des attitudes, la dégradation des nuances, la perſpective des perſonnages ou des autres objets qui entrent dans la compoſition du deſſein? que, par-là, elles nous dérobent la vue diſtincte du tout enſemble; & enfin, que c'eſt la raiſon pourquoi les peintures nouvelles n'ont jamais cette douceur touchante, ces graces tempérées, ce clair-obſcur précieux que l'éponge du tems a donné aux anciennes?

On ne peut auſſi nier que les ouvrages d'architecture ne doivent

avoir quelques ornemens pour en rendre le coup-d'œil plus varié, plus rempli. Les Grecs & les Romains, qui ſont nos premiers maîtres, en ont inventé pour tous les Ordres, afin de leur donner à chacun la juſte doſe de beauté dont il eſt capable. Un corps d'édifice trop nud ne peut long-tems plaire à des yeux délicats; mais auſſi, quel eſt l'œil aſſez gothique pour pouvoir ſupporter cette multitude affreuſe de colifichets dont on ornoit autrefois les frontiſpices de nos temples, ou les veſtibules de nos vieux châteaux ? Ce n'eſt pas que dans cet aſſemblage de petites figures architectoniques, il n'y ait beaucoup d'art : il y en a trop; & la nature, qui ſe contente à moins, réprouvera toujours une profuſion qui la raſſaſie ſans la ſatisfaire.

Le Beau muſical n'eſt pas moins ſuſceptible du trop que le Beau viſible : on ſçait que les conſonances en ſont toujours le fondement eſſentiel; cependant faites-moi une muſique où il n'entre que des accords parfaits, vous m'ennuierez à coup

sûr par cette justesse trop rigoureuse. Entre les consonances, l'octave est la plus parfaite ; & la quinte, la plus douce. Composez-moi néanmoins un air où vous entassiez sans mesure octave sur octave, quinte sur quinte ; soyez certain que vous fatiguerez tous vos auditeurs par cette belle monotonie. Les dissonances bien ménagées, bien préparées, bien sauvées, sont comme le sel d'une compòsition musicale : il faut donc, pour ainsi dire, en saupoudrer vos accords ; mais, si au lieu de les saupoudrer un peu, vous y jettez le sel à pleines mains, comme un cuisinier de village, à quoi se terminera cette folle dépense ? Vous piquerez d'abord l'oreille ; mais, comptez que bientôt vous la blesserez infailliblement. Il y a des airs d'images ou de passions, dans lesquels on avoue que la répétition de certaines paroles énergiques, ou de certains tons pathétiques, peut avoir de la grace, peut même quelquefois être nécessaire : elle sert à nous graver dans l'ame des traits que le premier

coup de burin n'avoit fait que dessiner. Mais si après deux ou trois répétitions, qui peuvent être naturelles, vous continuez encore à me répéter vos répétitions, seulement pour me faire une belle figure de rhétorique musicale, ou même, si vous le voulez, pour me pénétrer plus profondément, craignez plutôt de produire un effet tout contraire. Mon cœur se révolte contre un burin trop profond, qui le déchire; mon oreille se lasse d'une répétition qui dégénere en battologie; & , ce qui, dans les commencemens, étoit une beauté, devient un défaut par son excès. Il faut sçavoir finir : c'est, dans tous les arts, la maxime des grands maîtres.

Il est donc clair que cette maxime s'étend aussi au Beau dans les pièces d'esprit, je me borne à celles d'éloquence. On veut y plaire, comme dans la musique, à l'oreille, à l'imagination & au cœur; mais à force de leur vouloir plaire, combien de fois s'y rend-on insupportable, en leur présentant sans mesure les beautés

mêmes qui, naturellement, les charment le plus? A l'oreille, en lui offrant ſans ceſſe un ſtyle trop nombreux & trop ſonore, des phraſes trop meſurées, des cadences trop marquées, des périodes faites au tour, ſi j'oſe ainſi dire; en un mot, un ſtyle qui ſent plus la modulation d'un chant, qu'une ſimple compoſition de paroles? A l'imagination, en lui étalant des images trop grandes ou trop hardies, des figures pouſſées à outrance ou trop entaſſées les unes ſur les autres, métaphores ſur métaphores, antithèſes ſur antithèſes, fleurs ſur fleurs, brillans ſur brillans, qui la tiennent, comme des éclairs, dans un éblouiſſement perpétuel? Au cœur, en lui préſentant, au lieu des ſentimens de la nature, des ſentimens hyperboliques, ou du moins ſophiſtiqués par l'eſprit; qu'on y entaſſe un ſublime de Romans qui le guinde au lieu de l'élever, ou un pathétique de théâtre, qui l'étourdit au lieu de le remuer? Il eſt pourtant vrai que nous voyons ſouvent les auditeurs ſortir

tout extasiés de ces magnifiques & superbes discours, comme on les appelle. Je n'en suis pas surpris. L'Orateur a eu le talent d'enivrer son auditoire : c'est une débauche d'esprit dont on vient de sortir ; la tête en est encore toute étonnée. Mais attendons un peu que l'ivresse ait fait place à la raison ; & nous verrons bientôt le bon-sens, revenu à lui-même, condamner sans rémission cette intempérance d'esprit, ce faste & ce luxe oratoire, qui, en son espece, n'est guères moins choquant que celui des mœurs.

Mais enfin, ne ferons-nous point grace au Beau moral? & dirons-nous que la vertu même peut être susceptible du trop? Il n'y a qu'à nous expliquer, pour en convaincre toutes les personnes de bon-sens.

Le nom de *Vertu* a deux significations très-différentes. On appelle ainsi l'amour dominant & habituel de l'ordre, ou la volonté constante de suivre en toutes choses la raison, la loi, la religion, l'honneur; en un mot, l'honnête en tout genre. Nous

avons déja déclaré que cet amour qui a pour objet le Beau moral essentiel, ne peut jamais excéder. Mais on entend aussi par *vertu* (& c'est le sens le plus ordinaire), la pratique des devoirs, telle que nous la voyons dans les hommes qu'on appelle vertueux ; je veux dire, un certain assemblage de vues qu'ils se proposent, de mouvemens du cœur auxquels ils s'abandonnent, & d'actions extérieures qui naissent de ces mouvemens. Or, Messieurs, n'est-il pas certain, par l'expérience de tous les siecles, que, dans la pratique de la vertu, ces vues de l'esprit peuvent être fausses, trop vastes ou trop hardies; ces mouvemens du cœur, trop impétueux ou trop ardens; & les actions extérieures qui en procedent, poussées au-delà des regles; qu'elles sont même très-souvent si peu mesurées, qu'en accomplissant un devoir, on en blesse plusieurs autres ? Voilà donc un sens où l'on peut dire que le trop défigure souvent le Beau dans les mœurs, qu'il en altere le fond par la maniere, qu'il en cor-

rompt même quelquefois toute la nature, jusqu'à le transformer en son contraire, en laideur & en difformité morale. C'est le sens où l'on dit en effet tous les jours que la plûpart de nos vertus dégénerent en vices par les excès où elles se portent; la prudence, en artifice; la constance, en entêtement; la justice, en dureté; l'honneur, en orgueil; la religion, en superstition; le zele, en fureur & en emportement.

Vérité si évidente, qu'elle a été connue jusques dans les ténèbres du paganisme. Tout le monde sçait que Socrate, le plus sage des Philosophes Grecs, mettoit à la tête de sa morale cette grande maxime, qu'il ne faut rien outrer : *Ne quid nimis*. [illegible] premier des Philosophes Romains, Ciceron, suppose, comme un principe incontestable, que, dans les meilleures choses, il y a un point où il faut sçavoir s'arrêter, de peur de corrompre le bien par le mélange du mal : *Omnibus in rebus videndum est quatenùs*. Principe que Séneque adopte si universellement, qu'il s'atta-

che

che par-tout à prouver que la vertu conſiſte non-ſeulement, comme le vulgaire ſe l'imagine, dans la bonne intention ou dans la pratique des devoirs, mais encore plus dans le *modus* qu'on y obſerve pour les accorder tous enſemble : *Omnis in modo virtus eſt.*

Mais s'il étoit ici queſtion d'agir par voie d'autorités, nous en trouverions ſans peine de plus irréfragables à vous alléguer. Avant Socrate, Salomon, le plus ſage des Rois, nous avoit donné pour maxime, de fuir le trop en tout (1), *Noli nimius eſſe, ne fortè offendas :* de ne pas porter la prudence trop loin (2), *Prudentiæ tuæ ponè modum :* de ne pas même outrer la juſtice, *Noli eſſe juſtus multùm :* & de ne pas vouloir être plus ſage qu'il ne faut (3), *Neque plùs ſapias quàm neceſſe eſt, ne fortè obſtupeſcas.* La ſobriété de ſa-

(1) *Eccli.* 31. 10.
(2) Prov. 23. 3.
(3) *Eccli.* 7. 17.

gesse, que Saint Paul recommandoit aux premiers fideles, nous représente encore mieux ce tempérament de vertu, que nous appellons *modus* (1); *Non plùs sapere, quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* Pouvoit-il nous déclarer plus nettement que, dans les meilleures choses, & même dans les plus saintes, il y a des bornes qu'on ne peut franchir sans péril; enfin, pourquoi nous prêcheroit-il la sobriété jusques dans la vertu, si l'excès n'y étoit jamais à craindre?

Certainement, Messieurs, vous ne m'en demandiez pas tant pour demeurer convaincus que, dans le sens ci-dessus expliqué, le Beau est susceptible du trop, comme du trop peu : c'étoit ma premiere question.

Ma seconde est de sçavoir lequel des deux est le plus supportable; ou, en cas d'option, lequel des deux seroit préférable à l'autre?

Y-a-t-il donc à balancer, me dira-

---

(1) Rom. n. 3.

t-on d'abord, entre le trop & le trop peu, quand il s'agit du Beau? Allons aux voix de toute la Compagnie; eſt-il un homme dans cette nombreuſe aſſemblée, en eſt-il un ſeul dans tout l'univers, qui n'aimât mieux trop de beauté, que trop peu dans ſa perſonne; trop d'eſprit, que trop peu dans ſes diſcours, ou dans ſes écrits; trop de vertu, que trop peu dans ſa conduite, ou dans ſes mœurs? Eſt-il même permis de penſer autrement? Et en beauté, comme en richeſſes, ne vaut-il pas toujours mieux avoir du ſuperflu, que de manquer du néceſſaire?

Le raiſonnement eſt ſpécieux: je m'apperçois même qu'il a l'avantage ſignalé d'avoir pour lui les rieurs; mais c'eſt tout le bien qu'on en peut dire: il ne touche ſeulement pas au point de la queſtion. Le voici en deux mots.

Il s'agit de comparer enſemble deux ouvrages de l'art, ou deux procédés dans les mœurs, non pas dont il y en auroit un qui manqueroit du néceſſaire pour mériter

le nom de Beau, mais dont l'un ne va pas auſſi loin qu'il le pourroit, & l'autre va plus loin qu'il ne devroit; ou, ſi vous l'aimez mieux, deux ouvrages, ou deux procédés qui ne manquent du néceſſaire pour être parfaitement beaux, qu'en ce que l'un demeure en-deçà du point de beauté où il doit tendre, & que l'autre paſſe au-delà du point où il devroit s'arrêter: ils manquent donc tous deux en quelque choſe; le premier par défaut, & le ſecond par excès. On ne peut diſconvenir que l'un & l'autre ne ſoit un déſagrément qui dégrade la beauté de l'objet où il ſe rencontre.

La queſtion eſt de ſçavoir lequel des deux eſt le plus ſupportable, ou le moins choquant de ſa nature. C'eſt le ſens de notre problême académique, dont vous voyez ſans doute l'extrême utilité par l'influence qu'il peut avoir ſur nos jugemens & ſur notre conduite.

Le grand Auteur qui m'en a fait naître la premiere penſée, m'en fournit auſſi la ſolution, du moins

en partie. Ciceron (1), dans ſon ſublime Traité du *Parfait Orateur*, après avoir poſé pour principe, qu'en toute choſe il y a un point d'excellence où il faut ſçavoir s'arrêter, ajoûte incontinent qu'il a toujours remarqué que le trop nous choque plus que le trop peu : *Etſi ſuus cuique rei modus eſt, tamen magis offendit nimiùm, quàm parùm.* Pourquoi ? C'eſt ce qu'il a oublié de nous dire. Mais dans ſon troiſieme Dialogue de l'Orateur, où il parle des ornemens du diſcours, il démontre le fait par un détail d'expériences, qui viennent d'autant mieux à notre ſujet, qu'il y en a preſque pour toutes les eſpeces de Beau que nous avons diſtinguées.

Il eſt (2), dit-il, aſſez difficile de rendre raiſon pourquoi les beautés, dont la premiere impreſſion nous avoit d'abord le plus charmés dans un ouvrage, ſont auſſi celles qui nous laſſent le plutôt quand on nous les offre trop ſouvent, ou en trop

(1) Cic. *Orat. n.* 73.
(2) *De Orat. l.* 3. *n.* 96.

grand nombre. Mais il me ſuffit que tous les arts nous en fourniſſent des expériences journalieres. Dans les nouvelles peintures, par exemple, combien d'endroits plus brillans & plus fleuris que dans les anciennes ! Nous éprouvons néanmoins tous les jours, qu'après nous avoir éblouis au premier coup-d'œil, notre admiration ceſſe en un quart-d'heure ; que ſouvent même elles nous fatiguent bientôt par leur trop grand éclat, pendant que les anciens tableaux, avec leurs couleurs ſombres & rembrunies, nous attachent & nous plaiſent des jours entiers : voilà pour le Beau viſible.

Dans le chant (1), combien d'inflexions de voix molles & délicates, combien de paſſages fins, de petits tons fuyans, d'accords même un peu altérés par l'adreſſe du Muſicien, nous cauſent d'abord un plaiſir plus piquant que des accens plus fermes ou plus réguliers ! Cependant,

(1) *Ibid.*

qu'on nous les fasse revenir trop fréquemment, & coup sur coup, ces finesses de l'art; non-seulement les oreilles sçavantes, mais le peuple même, par le simple goût de la nature, se récriera contre cette profusion ambitieuse de beautés harmoniques : voilà pour le Beau musical.

Que si dans les beautés qui frappent nos sens, continue notre Orateur philosophe (1), le dégoût est si proche des plus grands plaisirs, bien moins doit-on s'étonner que la même chose arrive dans les pièces d'esprit. Un Discours, par exemple, ou un Poëme d'ailleurs bien ordonné, bien conduit, élégant, nét, orné des plus belles couleurs de l'éloquence ou de la poésie, mais qui l'est partout trop également, & sans interruption, ne soutient pas long-tems la premiere satisfaction qu'il nous avoit donnée : nous sentons qu'il nous fatigue à force de se faire admirer. L'admiration est une situation

(1) *Ibid.*, 100.

de l'ame trop violente pour être durable; & cet excès de Beau ſpirituel nous dégoûte même ordinairement beaucoup plutôt que l'excès du Beau ſenſible, parce que le jugement de l'eſprit eſt plus prompt & plus fin que celui des ſens. Auſſi, je le confeſſe, ajoûte Ciceron, j'aime aſſez qu'à mes diſcours on ſe récrie : voilà qui eſt bon ; mais je ſerois bien fâché d'entendre crier trop ſouvent : voilà qui eſt beau, *Benè & præclarè, nobis quamvis ſæpè dicatur; bellè & feſtivè, nimiùm nolo* : Je craindrois de laſſer bientôt mon auditoire. Il faut, pour ſoutenir ſon attention juſqu'au bout, lui donner de tems en tems quelque relâche. Il faut qu'il y ait dans un diſcours, comme dans un tableau, des ombres & des enfoncemens pour donner du relief aux endroits qui doivent être plus éclairés, ou plus remarqués : voilà pour le Beau ſpirituel.

Je ſuis fâché, Meſſieurs, que l'éloquence de Ciceron ne me conduiſe pas plus loin ; mais pourvu

que vous me fassiez la grace de ne pas perdre de vue l'état de la question, il me sera peut-être assez facile d'appliquer son principe au Beau moral, & de prouver que dans la pratique même de la vertu, le trop est plus choquant que le trop peu. En pouvons-nous douter, si nous consultons les sentimens dont nous sommes frappés à la vue de l'excès, ou du défaut que nous remarquons dans les procédés des personnes qu'on appelle vertueuses? N'est-on pas naturellement plus choqué d'une prudence trop rafinée, qui, pour aller à son but, risque à être un peu trompeuse, que d'une prévoyance ordinaire qui se borne à n'être point dupe? N'est-on pas plus choqué d'une constance opiniâtre, que d'une fermeté commune, qui se laisse quelquefois ébranler trop aisément? plus choqué d'une justice inexorable, qui ne sçait jamais faire grace, que d'une équité trop humaine, qui se contente de ne point faire d'injustice? plus choqué d'une sincérité misanthrope, qui ne peut rien taire,

que d'une ſincérité un peu trop diſcrette, qui ne dit pas tout ce qu'elle pourroit dire ? plus choqué d'un zèle trop impétueux, que d'un zèle un peu trop patient ? n'eſt-on pas même d'autant plus choqué de ces vertus extrêmes, qu'elles ont de leur nature un objet plus ſaint ? Et il ne faut pas dire que c'eſt ſeulement le vice, ou l'amour-propre des imparfaits, qui en eſt choqué ; c'eſt la raiſon, c'eſt la vertu même, parce qu'il eſt évident que le trop eſt plus contraire que le trop peu à ce précieux *modus*, qui fait en toute choſe le point de la perfection ; ou, pour m'exprimer d'une maniere plus ſenſible, parce qu'il eſt certain que les vertus extrêmes ſont plus contraires que les vertus un peu défectueuſes, à la modération, la ſeule des vertus qui ſçache, dans la pratique, accorder tous nos devoirs. Enfin, pour établir ma propoſition par des preuves de tous les genres, le plus ſenſé de nos Poëtes (1), qui étoit auſſi philo-

(1) Deſ. *Epît. à M. de Lam.*

ſophe, met en queſtion : *ſi l'honnête-homme en ſoi doit ſouffrir des défauts ?* A-t-on jamais mis en problême : *ſi l'honnête-homme en ſoi doit ſouffrir des excès ?*

Vous avez, Meſſieurs, trop de lumieres pour conclure de-là qu'il faut donc dans la pratique des arts & dans celle même de la vertu, nous contenter du médiocre. La concluſion ſeroit aſſurément bien éloignée de mes principes ; car bien que je reconnoiſſe qu'il y a dans l'une & dans l'autre une belle médiocrité, ce n'eſt pourtant point là le *modus*, ou le Beau tempéré dont je parle. Se contenter du médiocre quand on peut aller plus loin, ſurtout dans le Beau moral, ce n'eſt pas modération, c'eſt lâcheté, c'eſt une pareſſe condamnable. Je veux dire ſeulement que le trop étant, au ſens que nous avons marqué, moins ſupportable que le trop peu dans les arts & dans les mœurs, nous devons avoir égard à cette maxime dans le ſoin que nous prendrons de chercher en toute choſe le *modus*,

ou le point de la perfection ; & il ne doit plus, ce me semble, rester là-dessus le moindre doute.

Mais dans ce soin même de chercher le *modus* en tout, jusques dans le Beau, n'y a-t-il point encore un *modus* à observer ? C'est ma derniere question. Que dois-je y répondre ?

Si je dis qu'il y en a un, n'est-ce pas autoriser la paresse humaine, qui n'a déja que trop de pente à se relâcher sous le nom de modération ? Si je dis, au contraire, que dans la recherche de ce *modus*, qui, dans les arts & dans les mœurs, constitue l'excellent, il n'y a point de *modus* à observer, n'est-ce pas désespérer l'amour du Beau, en lui proposant un travail sans fin pour trouver un point de perfection si difficile à reconnoître ?

En effet, Messieurs, quoique je sois bien éloigné de regarder ce point d'excellence comme un point mathématique & indivisible, où l'on ne tient rien, si l'on ne tient tout ; quoique je convienne, au contraire, de lui donner quelque latitude mo-

rale ; en un mot, quoique j'admette plusieurs degrés dans le Beau même accompli en son genre ; malgré cette modification nécessaire, pour ne pas outrer l'idée du *modus*, quelle est encore la difficulté de le bien saisir, soit dans les arts, soit dans les mœurs ! & avec la meilleure volonté du monde, à combien de méprises ne sommes-nous pas tous les jours exposés dans la pratique ! Je veux suivre toute l'ardeur qui m'emporte vers le Beau ; elle m'enleve au-dessus du but : je la veux tempérer ; je demeure au-dessous. Si, pour me relever, j'ajoûte quelques degrés de vitesse à ce qui manquoit à mon essor, je m'apperçois bientôt que j'ai trop ajoûté ; si, pour revenir à mon point, je soustrais un peu de ce trop, je retombe, sans y penser, dans le trop peu. C'est une espece de balancement perpétuel, qui, dans la recherche de mon centre, me porte sans cesse de haut en bas, & de bas en haut, sans pouvoir me fixer dans la ligne de direction ; &, pour me servir d'une comparaison

peut-être plus juſte, nous éprouvons, dans la recherche du Beau parfait, le ſort des Géometres qui courent après la quadrature du cercle : en cherchant des nombres pour exprimer le rapport précis du diametre à la circonférence, ils trouvent toujours dans leurs calculs trop ou trop peu, & jamais aſſez.

Or, de cette difficulté, preſque inſurmontable de ſaiſir le vrai point du *modus* dans le Beau des arts ou dans celui des mœurs, que devons-nous conclure par rapport à notre derniere queſtion ? Tout conſidéré, ne vaut-il pas mieux riſquer un peu à favoriſer la pareſſe humaine, que de jetter les amateurs du Beau dans le déſeſpoir ? Je crois donc qu'il y a un *modus* à obſerver dans le ſoin même que nous devons prendre pour y atteindre : je mexplique.

Il faut chercher dans toutes les eſpeces de Beau le milieu juſte entre le trop & le trop peu : on ne peut en douter, Mais parce que c'eſt un point où il n'eſt gueres poſſible de parvenir que par voie d'approxima-

tion, comme, dans la Géométrie, à la quadrature du cercle, nous disons en même tems que dans la correction d'un ouvrage de l'art, & dans la pratique même de la vertu, il faut sçavoir se contenter du point de perfection qui nous en paroît le plus proche : c'est la maxime des plus grands maîtres dans la science du Beau, comme nous l'allons faire voir.

Le fameux Peintre d'Alexandre, Appelles, condamnoit hautement ceux de son art qui, dans la correction de leurs ouvrages, ne sentent pas le point du Beau où il faut dire : c'est assez. Protogenes, disoit-il, est admirable, mais il ne peut rien achever : il tient toujours le pinceau d'une main, & l'éponge de l'autre; il ajoûte sans cesse à ses tableaux, ou il efface; il en fortifie les traits, ou il les adoucit; il y retouche encore, & il ne finit rien à force de vouloir trop finir. C'est la destinée ordinaire d'un travail immodéré, pour trouver le point du *modus* dans le Beau visible.

Ariſtoxene (1), le premier inventeur de la Muſique tempérée, reprochoit à Pythagore d'avoir trop voulu plaire à la raiſon aux dépens de l'oreille. On lui reprochoit, à ſon tour, d'avoir trop voulu plaire à l'oreille aux dépens de la raiſon. Qui accordera ces deux partis extrêmes ? Le célebre Zarlin, ſur la fin du ſeizième ſiecle, l'avoit entrepris en Italie par des regles modérées. Le grand Lulli l'a exécuté en France au tems de nos peres, mais en prenant quelquefois, dans la pratique de ces regles, des libertés modeſtes pour donner à ſes compoſitions un air plus facile, qui, étant celui de la nature, plaira toujours au bon goût plus que le trop grand ſcrupule des Anciens, ou la trop grande licence des modernes. Il y a donc auſſi un *modus* à obſerver dans la recherce du Beau muſical.

Térence, d'ailleurs ſi exact, veut qu'on accorde la même grace aux ouvrages d'eſprit. Accuſé par ſes ri-

(1) Plut. *ſur la Muſ.*

vaux

vaux de se permettre quelques irrégularités dans la construction de ses pieces, il se justifie d'abord par l'exemple des plus fameux Poëtes comiques ses précédesseurs, ajoûtant qu'il aimoit mieux imiter la noble négligence de ces grands modeles, que l'exactitude basse & obscure des petits Auteurs, qui le censuroient *Quorum negligentiam imitari malo, quàm istorum obscuram diligentiam* (1). Et Ciceron, qui joignoit l'expérience la plus consommée au génie le plus heureux pour la composition, nous fait, de l'Orateur qu'on appelloit Attique ou Parfait, un caractere qui prouve manifestement que la regle du *modus*, dans la recherche même du *modus*, lui étoit bien connue. Cet Orateur, dit-il, est doux, aisé, coulant, naturel sans bassesse, libre sans écart, plein de suc sans enflure, lié sans contrainte, pur dans son langage sans affectation, toujours plus occupé du soin des choses que du soin des pa-

(1) Terent. *Prol. And.*

roles, qu'il prend même volontiers dans l'usage le plus commun, tellement que ceux qui entendent ses discours, se figurent d'abord qu'ils en feroient bien autant. Mais rien de plus difficile quand on en vient à l'épreuve : *Imitabilis videtur existimanti, experienti nihil minùs.* Il y a effectivement, continue ce grand Maître de l'Art Oratoire, une espece de négligence élégante (1), *negligentia quædam diligens*, laquelle ne peut être que l'effet d'un grand génie, ou d'un grand exercice aidé d'un grand goût. C'est ainsi que, par un soin modéré de plaire, notre Orateur Attique est plus sûr de réussir, que s'il étoit plus exact ou plus orné. Semblable, (c'est encore Ciceron qui parle) semblable à ces personnes naturellement gracieuses, qui paroissent plus parées d'un peu de négligence, que d'autres ne le seroient par les ajustemens les plus superbes.

Quoique la poésie doive être plus exacte que la prose, les Docteurs du

(1) Cic. *Orat. n.* 76.

Parnaſſe ne ſont pas ſcrupule d'y étendre la regle de Ciceron. Je veux, diſoit Horace (1), que mes vers ſoient d'une compoſition ſi facile & ſi coulante, qu'en les liſant, chacun ſe croie capable d'en faire autant ſans peine, & qu'il n'y ait que ſon expérience qui le déſabuſe, par la difficulté qu'il y a toujours à bien dire les choſes communes.

Ex noto fictum carmen ſequar, ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multùm, fruſtràque laboret
Auſus idem: tantùm ſeries, juncturaque pollet.

Si la ſévérité Romaine admet la maxime du *modus* dans la recherche du Beau dans les pièces d'eſprit, on peut bien juger que la liberté Françoiſe ne la rejette pas. C'eſt le ſens de ce bel endroit de Boileau, imité d'Horace, mais toujours à ſa maniére, en embelliſſant ſon modele :

Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

(1) Horat. *Art Poët.*

Un vers étoit trop lâche, & vous le rendez dur :
J'évite d'être long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé; mais ſa Muſe eſt trop nue :
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans ceſſe, en écrivant, variez vos diſcours.
Un ſtyle trop égal, & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous endorme.

Boil. *Art Poét.* c. 1.

Un autre de nos Poëtes (1), qui mériteroit d'être moins inconnu, exprime encore mieux, ſi je ne me trompe, notre regle du *modus* dans les conſeils qu'il donne, ſous le nom de Saint-Evremond, à deux Auteurs de qualité. Ces deux Meſſieurs, grands admirateurs du fameux Comte de Grammont, ſi connu à la Cour de Louis XIV par des exploits de tous les genres, avoient formé le deſſein

(1) Hamilton.

de les célébrer en vers : voici les avis qu'on leur donne pour réussir dans leur ouvrage.

Contez ces faits tout uniment
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment :
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique :
Suivez la nature de près,
Et dans vos vers sans trop d'apprêts,
Du misérable prosaïque,
Et du style trop poétique
Evitez l'un & l'autre excès.

Rien donc, Messieurs, de plus constant par toutes sortes de raisons, que dans les pièces d'esprit il y a un *modus* à observer dans la recherche du point qui sépare le trop du trop peu de beautés. En est-il de même dans les mœurs, ou dans le Beau moral ? Consultons encore

le principe que nous avons d'abord établi.

C'eſt la difficulté extrême, pour ne pas dire l'impoſſibilité, que nous éprouvons en toutes choſes à ſaiſir le vrai point de la perfection. Difficulté qui eſt d'autant plus grande en morale, que les matieres y ſont infiniment plus compliquées, que dans la pratique des plus beaux arts. Combien, dans la vie, n'avons-nous point de rapports naturels, ſoit entre nous, ſoit avec les autres êtres ſociables, que nous connoiſſons! &, par conſéquent, combien d'obligations à remplir dans les différentes ſociétés que nous avons ſur la terre! Dans la ſociété univerſelle, qui nous unit à Dieu & aux hommes; dans la ſociété humaine en général, qui nous lie avec tous les peuples par le droit des gens; dans la ſociété particuliere, qui nous aſſemble en un corps de nation ſous les mêmes loix civiles; dans les emplois, que nous y occupons pour le ſervice du public; dans une famille, où la Providence nous a fait naître; dans une com-

pagnie, où nous nous trouvons engagés par néceſſité, ou par choix; dans une liaiſon d'amitié ou de bienſéance, d'honneur ou de religion, de politique ou d'intérêt: dans toutes ces circonſtances, combien de vertus néceſſaires, dont le concours nous embarraſſe à tous les inſtans par mille apparences d'incompatibilité!

Il y a pourtant un point où elles doivent toutes ſe réunir & ſe prêter, pour ainſi dire, la main, comme des ſœurs inſéparables; mais dans une longue ſuite d'actions, ou même quelquefois dans une ſeule, quel eſt l'eſprit aſſez droit pour l'attraper toujours bien juſte, ce point de réunion de toutes les vertus? quel eſt le cœur aſſez ferme pour les retenir conſtamment, chacune dans ſon territoire, ſans ſouffrir qu'elles débordent; ſur-tout pour les concilier les unes avec les autres dans certaines conjonctures critiques, où elles ſemblent ſe combattre; la prudence avec la bonne-foi, la juſtice avec la clémence, la grandeur d'ame avec la modeſtie, la conſtance

avec la flexibilité, le zele du bon ordre avec la patience, le soin de ses intérêts avec le désintéressement, l'affection pour sa famille avec la qualité de citoyen, ce qu'on appelle honneur du corps avec l'équité, qui ne fait acception de personne, &, pour ne pas oublier un article où il est si ordinaire de se faire illusion, l'amour de la patrie avec celui des autres peuples, qui n'en sont pas moins nos freres, ni peut-être moins honnêtes gens pour être quelquefois nos ennemis.

Encore un coup, Messieurs, dans ce combat apparent de vertus contre vertus, le moyen de rencontrer toujours précisément le vrai point du *modus*, qui détruiroit jusqu'à l'apparence de ces contrariétés? Que faire donc alors? Faudra-t-il, avant que de nous déterminer à l'action, attendre qu'une pleine évidence nous le fasse voir tout à découvert, sans aucun nuage d'obscurité? faudra-t-il, après nous être déterminés au parti qui nous a paru le meilleur, nous arrêter dans le cours même de notre action

action au moindre doute s'il y auroit encore un mieux à faire, & perdre ainsi en délibérations éternelles un tems destiné pour agir, souvent au hasard de perdre l'occasion de bien faire, sous prétexte d'un mieux, qui ne se manifestera peut-être jamais.

C'est donc ainsi, (je ne crains pas de le dire,) que le scrupule ne peut être de saison. Il faut dans les mœurs, comme dans toutes les autres affaires de la vie, sçavoir se fixer. La maxime est indubitable. D'où je conclus que, dans ces incertitudes entre le bien & le mieux, nous n'avons rien de mieux à faire, que d'imiter les sages Pilotes, quand ils sont en pleine mer. Que font-ils lorsque, dans un tems nébuleux, ils ne peuvent avoir des observations immédiates pour se conduire par démonstration? ils se conduisent par estime. Ainsi, quand nous ne verrons plus clairement le point précis de l'accord des vertus, nous nous contenterons d'en approcher au plus près, plutôt que de rester en suspens, indécis, ou irrésolus. Et comme,

dans la navigation, une des regles de la bonne eſtime eſt, après avoir calculé ſa route autant bien qu'il eſt poſſible par les principes de l'art, de conclure plutôt qu'on eſt proche, que loin, de ſon terme, parce que cette vue de la terre prochaine détermine le pilote à modérer tellement le cinglage de ſon vaiſſeau, qu'il ne ſoit pas en péril de s'aller briſer au port par un mouvement trop rapide ; nous en uſerons de même dans notre courſe morale. Après avoir tout combiné, tout ſupputé par les regles des mœurs, nous ferons tous nos efforts pour tempérer le mouvement de notre action, en ſorte qu'il ne puiſſe nous emporter trop loin ; c'eſt-à-dire, en un mot, que notre maxime, qu'il y a un *modus* à garder dans la recherche même du *modus*, convient auſſi au Beau moral.

Mais parce qu'il eſt toujours facile d'abuſer de cette maxime, qui, après tout, n'eſt qu'une loi de néceſſité, nous ajoûtons, pour plus grand éclairciſſement, que, pour la ſuivre ſans

danger, il y a trois précautions à prendre.

La premiere eſt, que le trop étant, comme nous l'avons fait voir, plus contraire au *modus*, que le trop peu, nous ſoyons ſur-tout en garde contre certaines vertus préſomptueuſes, qui ne croient jamais pouvoir excéder; autrement, nous ne manquerions pas, dans les procédés d'ailleurs les plus louables, de finir par la paſſion, après avoir commencé par la raiſon; & ce qui eſt, dirai-je, plus odieux, ou plus ridicule? de nous applaudir encore d'être bien modérés, après avoir paſſé toutes bornes de la modération.

La ſeconde regle, eſt de nous rendre, par la victoire continuelle des premiers mouvemens de la nature, aſſez maîtres de notre cœur pour obliger toutes les vertus à ſe céder mutuellement quelque choſe en faveur de la paix: c'eſt le ſeul moyen de les réunir toutes enſemble dans ſa conduite, & d'y faire ſervir celles qui paroiſſent les plus oppoſées à l'embelliſſement les unes

des autres ; comme dans une compagnie bien reglée, il n'y a point d'humeurs ſi contraires qui ne puiſſent avoir leur place & leur agrément, pourvu que chacune ait ſoin de s'accommoder avec toutes les autres, plutôt que de les vouloir dominer.

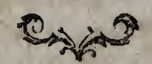
La troiſieme précaution, & la plus eſſentielle, eſt de bien connoître la nature de toutes les vertus néceſſaires dans la ſociété, pour ſçavoir de longue main diſtinguer dans l'occaſion celles à qui l'on peut, ſans péril, donner plus que moins, & celles, au contraire, à qui l'on doit preſque toujours donner moins que plus ; c'eſt-à-dire, par exemple, à la ſincérité, plus que moins ; à la politique, moins que plus : à la douceur, plus que moins ; à la ſévérité, moins que plus : au zèle de remplir ſes devoirs, plus que moins ; au ſoin de pourſuivre ſes droits, moins que plus : à la libéralité, plus que moins ; à l'eſprit d'épargne, moins que plus : à la reconnoiſſance, plus que moins ; à l'attention de bien placer ſes bien-

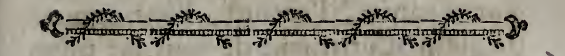
faits, moins que plus : au désintéressement, plus que moins ; à son intérêt le plus raisonnable, moins que plus : à l'honneur de sa conscience, plus que moins ; à l'honneur du monde, moins que plus : aux bienséances essentielles de son état, de son emploi, ou de sa dignité, plus que moins ; aux bienséances de pure cérémonie, moins que plus.

C'est un nouveau champ, Messieurs, que j'ouvre encore ici à vos réflexions, & qui me demanderoit peut-être de nouveaux éclaircissemens pour me faire bien entendre sur une matiere si délicate ; mais je parle du *modus* : il faut le sçavoir garder.

Je me contente, pour finir, de conclure en général des grands principes que nous venons d'établir, qu'après l'étude du Beau, celle du *modus*, qui en fait toujours le plus solide agrément, doit être la principale. Après tant de preuves sensibles de son importance dans les arts, & dans les mœurs, en peut-on disconvenir ? C'est la seule étude

qui nous puiſſe donner cette qualité ſi précieuſe & ſi rare, quoique ſi néceſſaire dans la vie, pour bien juger du mérite des objets qui ſe préſentent ſans ceſſe à notre conſidération, ou à notre élection ; je veux dire, la juſteſſe : la juſteſſe de l'œil, pour bien juger du Beau viſible dans les ouvrages de l'art ou de la nature ; la juſteſſe de l'oreille, pour bien juger du Beau harmonique dans un air ou dans un concert ; la juſteſſe de l'eſprit, pour bien juger du Beau ſpirituel dans une pièce d'éloquence ou de poéſie ; &, ſi j'oſe ainſi parler, la juſteſſe du cœur, non-ſeulement pour bien juger du Beau moral dans les actions des autres, mais plus encore l'exprimer dans notre propre conduite, ſans nous mettre jamais, autant qu'il eſt poſſible, au haſard de le défigurer, ni par le défaut, ni par l'excès.





SIXIEME DISCOURS.

Sur le DECORUM.

MESSIEURS,

LE Beau eſt une matiere inépuiſable. Après en avoir expliqué la nature, les genres, les eſpeces en quatre diſcours ; après en avoir fait un cinquieme pour montrer qu'il y a toujours dans la recherche du Beau un certain *modus* à garder pour lui conſerver toutes ſes graces naturelles, je croyois pouvoir m'en tenir là ; mais en conſidérant les choſes de plus près, je me ſuis apperçu que je n'avois traité qu'en paſſant une de ſes qualités les plus eſſentielles ; une qualité du Beau, qui me paroit en être, ſur-tout dans les mœurs, le charme le plus frappant & le plus victorieux ; je veux

dire, la décence qui doit y régner, la convenance, l'accord, l'harmonie, le juste assortiment de tous les traits qui le composent, par rapport aux circonstances des tems, des lieux, des personnes; en un mot, ce qu'on appelle *decorum* : terme latin dans son origine, mais depuis si long-tems naturalisé en France, que nous ne devons plus le tenir pour étranger.

Vous voyez tout-d'un-coup, Messieurs, la grandeur & l'étendue de mon sujet : il embrasse toute la vie humaine, toutes les conditions, tous les états, tous les âges, tout ce qui nous convient actuellement, & tout ce qui peut nous convenir dans toutes les autres situations, où l'ordre de la Providence nous pourra placer. Je dois sentir mieux que personne la difficulté de l'entreprise. Il faut pourtant l'avouer; je trouve ici un avantage, qui m'avoit manqué dans les Discours précédens. Un Auteur très-célebre de l'antiquité, qui avoit toute sa vie étudié le *decorum*, & en philosophe, pour

en connoître les principes, & en homme du grand monde, pour en faire les applications convenables, m'a heureusement prévenu. Il a débrouillé la matiere avec assez de profondeur, pour m'épargner la peine d'avoir à défricher une terre inculte : c'est l'incomparable Ciceron dans le premier Livre de ses Offices. On me permettra de puiser sans façon dans cette source publique du bon-sens naturel. Je le ferai même d'autant plus volontiers, que j'y rencontre presque par-tout une morale très-pure, qui nous rend un témoignage sensible que la philosophie, ou si vous l'aimez mieux, la raison consultée avec un esprit juste & avec un cœur droit, est, dans la doctrine des mœurs, naturellement chrétienne. *Testimonium animæ naturaliter christianæ* (1). Entrons dans notre sujet, & accordez-moi, s'il vous plaît, une attention favorable.

Toute la matiere du *decorum* se peut réduire à trois questions :

(1) *Tertul. Apolog.*

1°. Quelle en eſt la véritable idée ?

2°. S'il y a une loi éternelle qui nous en commande l'obſervation, comme un devoir de vertu ?

3°. Combien il y en a d'eſpeces, & ce que chacune d'elles nous demande par ſon propre caractere ?

C'eſt l'ordre que nous allons ſuivre pour nous conduire de vérités en vérités à la ſolution des plus importans problêmes de la vie civile.

Premierement, quelle eſt la véritable idée de ce qu'on appelle *decorum* dans les mœurs ? Il n'eſt rien de ſi ordinaire, que de la confondre avec celle de l'honnête. Ciceron lui-même avoue que la diſtinction en eſt ſi ſubtile, qu'elle ſe trouve plutôt dans la penſée, que dans la choſe même. *Decorum cogitatione magis à virtute poteſt, quàm re ſeparari.* Mais ſi nous voulons prendre la peine d'approfondir un peu ces deux idées, nous y appercevrons des différences, qui, pour être délicates, n'en ſont pas moins réelles. Je ne vous demande, Meſſieurs, que de vous rendre un peu attentifs aux notions

les plus communes, pour vous en faire convenir.

Nous entendons par *l'honnête* en morale, une parole ou une action qui est, de sa nature, conforme à la raison ou à la loi naturelle.

Nous entendons par *decorum*, la convenance de cette parole, ou de cette action; à la personne, au tems, au lieu, à toutes les circonstances qui l'accompagnent.

Ainsi par *honnête*, nous entendons proprement quelque chose d'absolu: c'est, pour ainsi dire, la substance du Beau dans les mœurs, laquelle est toujours la même pour toutes sortes de personnes.

Nous entendons au contraire par *decorum*, quelque chose de relatif: c'est un assemblage de bienséances, d'attentions ou d'égards, qui se peuvent diversifier à l'infini, selon les différens rapports que nous pouvons avoir dans la société les uns avec les autres.

Pour nous former, de ces deux objets, des idées encore plus distinctes, ou du moins plus sensibles, on

peut dire que *l'honnête* eſt dans la conduite, comme le deſſein dans un tableau; & le *decorum* comme la diſtribution convenable des couleurs : que *l'honnête* eſt dans les mœurs, comme la beauté des tons dans la Muſique; & le *decorum*, comme les accords bien aſſortis d'une pièce muſicale : que *l'honnête* eſt dans une action, comme le vrai des penſées dans un diſcours; & le *decorum*, comme la juſteſſe & l'élégance de l'expreſſion : enfin, que *l'honnête* eſt comme le fond, ou la matiere du Beau moral; & le *decorum* comme la forme ou la façon qu'on lui donne pour paroître avec toutes les graces qui lui conviennent.

C'eſt ce que nous mettrons bientôt dans un plus grand jour, après que nous aurons répondu à la ſeconde queſtion propoſée; ſçavoir, s'il y a une loi éternelle qui nous commande l'obſervation du *decorum*, comme un devoir de vertu.

En peut-on douter, Meſſieurs? & le ſouverain Légiſlateur, en nous preſcrivant des devoirs, peut-il

nous permettre de négliger la décence dans la maniere de les remplir ? Les Philoſophes ſacrés & profanes en ont jugé autrement (1). L'Auteur du Livre de l'Eccléſiaſtique nous recommande ſans ceſſe non-ſeulement la pureté des mœurs, mais le ſoin d'obſerver toutes les bienſéances de la vie civile. Avant lui, Salomon avoit mis la décence au nombre des parures de la femme forte (2). *Fortitudo & decor indumentum ejus.* Le plus ſage des Philoſophes Grecs, Socrate, veut que ſon homme juſte ſoit auſſi un homme décent ; & c'eſt à ſon exemple que Ciceron, dans ſes Offices, compte le *decorum* parmi nos devoirs. Mais quand la raiſon parle avec évidence, qu'avons-nous beſoin d'autorité pour nous rendre à ſa lumiere ? Nous n'avons qu'à conſulter attentivement l'idée de l'ordre éternel, pour y découvrir deux loix de mœurs très-diſtinctes. Les Romains les énoncent par deux

(1) Eccli. *Per totum.*
(2) Proverb. 31.

termes énergiques, dont on me permettra de fortifier ceux de notre langue. La premiere, qui nous dit à chaque moment : voilà ce qu'il faut faire, *Oportet* ; & la seconde, qui ajoûte aussi-tôt, prenez-y garde : voilà ce qui convient, *Decet*. Que la vérité, par exemple, regne toujours dans vos paroles, *Oportet* ; mais en même tems que votre sincérité soit toujours assaisonnée du sel de la discrétion, *Decet*. Que votre équité soit incorruptible, universelle, sans acception de personnes, *Oportet* ; mais cependant qu'elle sçache observer, dans la pratique, tous les égards que demande l'ordre de la vie civile, *Decet*. Que votre amitié embrasse tous les hommes sans en exclure un seul de votre affection, *Oportet* ; mais, en embrassant tout le monde, qu'elle ait pourtant divers degrés dans votre cœur, & diverses manieres pour s'exprimer au-dehors selon le mérite ou la qualité des personnes, *Decet*.

Il ne s'agit pas, Messieurs, d'examiner laquelle des deux loix est

d'une obligation plus étroite ; il me ſuffit que l'on reconnoiſſe qu'elles ſont, l'une & l'autre, abſolument indiſpenſables. Nous croyons ſeulement devoir ajoûter que, ſi la premiere, qui eſt la loi de l'honnête, eſt d'une obligation plus rigoureuſe ; la ſeconde, qui eſt la loi du *decorum*, a un territoire beaucoup plus étendu ; & la raiſon en eſt manifeſte.

Il y a dans le commerce ordinaire de la vie, aſſez peu d'actions qui ſoient vertueuſes de leur nature ; mais il n'en eſt point qui ne le puiſſent devenir, & par conſéquent que nous ne devions rendre telles, en les conſacrant, pour ainſi dire, par notre attention, à y garder toutes les bienſéances dont elles ſont capables. Je ne dis pas ces bienſéances arbitraires dont chaque peuple s'eſt formé un cérémonial à ſa mode ; je parle de ces bienſéances eſſentielles commandées à tous les hommes par la voix de la nature, & dont l'exacte obſervation fait le plus beau ſpectacle de la ſociété : elles donnent de la grace aux vertus les

plus aufteres : elles rendent vertueufes les actions les plus indifférentes : elles couvrent même en partie l'horreur des plus vicieufes, en y confervant jufques dans le vice un air de refpect pour la vertu. C'eft l'application conftante à les bien obferver dans fa conduite, qui fait proprement ce qu'on appelle un honnête-homme : c'eft, au contraire, l'ignorance, ou le mépris des égards qu'elles nous prefcrivent, qui fait ce qu'on appelle d'un nom qu'elles me défendent de prononcer dans une affemblée fi refpectable ; mais quiconque le méritera par l'indécence de fes manieres, ou par l'infolence de fes procédés, peut bien s'attendre que le public ne fera point à fon égard auffi réfervé que je dois l'être. Nous fommes dans le monde, comme fur un théâtre, où le *decorum* eft toujours la premiere des regles, &, quelque perfonnage que nous y faffions, celle dont les fpectateurs nous pardonnent moins le violement.

C'eft de quoi, Meffieurs, il étoit d'abord

d'abord important de nous bien convaincre en général, pour nous rendre plus attentifs au détail où il eſt maintenant queſtion d'entrer.

Le fameux Romain, qui a le premier approfondi la matiere du *decorum*, a auſſi vu le premier que, pour en diſtinguer les différentes eſpeces, il y a quatre choſes à conſidérer dans l'homme ; la nature, qui nous eſt commune ; la perſonne, ou le caractere, qui nous eſt propre ; la condition de notre naiſſance ; enfin l'état de vie, ou la profeſſion que nous avons embraſſée par notre choix. Ces quatre conſidérations me fourniſſent une diviſion ſi naturelle de mon ſujet, qu'à cet égard j'avoue que Ciceron ne m'a preſque rien laiſſé que l'honneur de l'habiller à la Françoiſe.

Je diviſe donc avec lui le *decorum* en quatre eſpeces générales, qui doivent paroître tour-à-tour, & quelquefois toutes enſemble dans notre conduite ; le *decorum* de la nature humaine, celui de la perſonne, celui de la condition, &

celui de l'état de vie, ou des engagemens volontaires, que nous avons pris dans le monde, ſoit avec le public, ſoit avec les particuliers : c'eſt une eſpece de ſpectacle que nous devons ſur la terre à Dieu & aux hommes. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans la diſcuſſion de chacun des caracteres que nous y avons à repréſenter. Je commence par le *decorum* de la nature, qui eſt le premier en tout ſens, le plus général, & le plus indiſpenſable.

Quand on inſtruit un Acteur pour le théâtre, la premiere leçon qu'on lui donne, c'eſt d'entrer dans l'eſprit de ſon perſonnage. Prenez garde, lui dit-on ; il faut que vous croyiez être ce que vous repréſentez ; il faut que votre air, le ton de votre voix, votre port, votre démarche, toute votre action ſoit tellement conforme à votre perſonnage, que vous faſſiez, s'il eſt poſſible, oublier votre perſonne. L'Auteur de la nature, en nous mettant ſur le théâtre du monde, nous fait par la raiſon, qui eſt ſa voix, une inſtruction à-peu-près

semblable : prenez garde à votre caractere essentiel. Il faut par-tout que vous représentiez ce que vous êtes : vous êtes homme. Un esprit préposé au gouvernement d'un corps pour dominer sur vos sens, pour commander à vos passions, pour regner sur vos appetits ; en un mot, c'est un Roi que vous avez à représenter sur la terre.

Il y a long-tems que l'homme se voit ainsi qualifié, du moins dans les livres : on lui dit sans cesse, en vers & en prose, qu'il est le Roi de l'univers (titre peut-être assez litigieux). Mais il y en a un plus grand, qui est incontestable. Il est né très-certainement pour regner sur lui-même : c'est le principe de ce que nous avons appellé le *decorum* de la nature humaine.

Et en effet, qu'un homme ait assez de force d'esprit pour ne perdre jamais de vue sa dignité naturelle, il découvrira dans cette seule idée toutes les bienséances qui lui conviennent. Se trouve-t-il seul ? il ne se croira jamais sans spectateur, &

ſans témoins ; ſa raiſon, Dieu, ſa conſcience, lui tiendront lieu de public pour le contenir dans les bornes de la pudeur & de la modeſtie. Aura-t-il à paroître ſur la ſcène du monde : il y portera cet air d'empire ſur lui-même, qu'il aura ſçu conſerver dans la ſolitude. Faudra-t-il parler : maître de ſa langue, il attendra toujours que la réflexion lui dicte des paroles dignes d'une ame qui ſe poſſede. Faudra-t-il agir : également en garde & contre la précipitation, & contre la nonchalance, il ne ſe laiſſera ni emporter par le courant des affaires, ni arrêter par les obſtacles. En vain les ſens voudront-ils le détourner de ſa route par les portraits flatteurs qu'ils lui feront de leurs objets ; il n'écoutera leurs témoignages que pour les ſoumettre au tribunal de ſon conſeil intime, qui eſt la raiſon ſouveraine. En vain ſes paſſions voudront-elles ſe révolter contre cet ordre de la nature ; il les traitera comme des ſujets rebelles, dont il ne faut écouter les propoſitions que lorſqu'ils ont mis bas

les armes. En vain les paſſions des autres entreprendront-elles de le rendre complice de leurs déſordres ; maître des ſiennes, il ſe gardera bien de ſubir le joug d'une puiſſance étrangere.

Mais du reſte, faudra-t-il dans l'occaſion avoir pour les autres hommes une condeſcendance raiſonnable, ſupporter leurs défauts, s'accommoder à leurs humeurs, ménager leur délicateſſe : on l'y trouvera tout diſpoſé par l'empire qu'il a ſur ſon cœur ; accoutumé à ſe vaincre, il pouſſera aiſément ſa victoire juſqu'à reſpecter dans les hommes les plus indignes, la dignité de la nature humaine. Il ne ceſſera pas d'être ſenſible, & quelquefois même de le paroître, à la vue de leurs travers, ou de leurs écarts : c'eſt une des bienſéances que l'on doit à l'Humanité ; mais par l'aſcendant, qu'il a pris ſur lui-même, il ſçaura bien ſe garantir d'une ſenſibilité qui aille juſqu'au reſſentiment : c'eſt une bienſéance encore plus indiſpenſable que l'on doit à ſa raiſon. La

plûpart des anciens Philoſophes ſe moquoient des Stoïciens, qui diſoient que leur Sage étoit véritablement Roi. Voilà un ſens où tous les hommes doivent l'être.

Premier *decorum* que la nature nous commande, à tous en général, de regner ſur nous-mêmes. Il y en a un ſecond qu'elle nous demande à chacun en particulier : c'eſt le *decorum* de la perſonne. Je m'explique.

Voulez-vous plaire dans la ſociété, diſoient les anciens Sages à leurs éleves ? connoiſſez-vous vous-même. Etudiez à fond votre caractere propre, votre génie, votre talent, votre humeur, pour ne rien dire, pour ne rien faire qui ne vous convienne. Le principe eſt toujours, que nous ne devons repréſenter que ce que nous ſommes. Prenez-y garde; je dis ce que nous ſommes, & non pas ce que nous pourrions être devenus, ou par une mauvaiſe éducation, ou par quelque habitude vicieuſe : la regle eſt indubitable.

Tu nihil invitâ dices, faciesve, Minervâ.

Je ne demanderois, Messieurs, aux Acteurs qui ont à paroître sur le théâtre du monde, que l'attention à cette seule regle, pour nous donner le plus charmant des spectacles, diversifié par les caracteres, soutenu par leur application à ne se jamais démentir, & relevé par les graces mutuelles qu'ils emprunteroient les uns des autres. Avec quel plaisir ne les verrions-nous pas se présenter sur la scene, chacun avec son symbole naturel, figurer ensemble, quelquefois même contraster entr'eux agréablement, comme les diverses fleurs d'un parterre bien assorti : le caractere grave, avec le badin; le caractere franc & ouvert, avec le réservé; le simple, avec le fin; le solide, avec le brillant; le hardi, avec le retenu ! Dans un cercle d'interlocuteurs ainsi composé, quelle seroit d'abord la conversation ? Les tempéramens vifs animeroient le flegme des humeurs lentes, & celles-ci serviroient à retenir dans les bornes les vivacités

de ceux-là. Votre gaieté naturelle dérideroit le front de mon ſérieux, qui, à ſon tour, empêcheroit peut-être votre enjouement de dégénérer en folâtrerie; le ſolide inſtruiroit, le brillant divertiroit, l'action du théâtre ſeroit conforme au dialogue; nous y verrions, avec le même agrément, les divers génies, les divers talens des hommes ſe produire avec honneur ſans ſe confondre; les talens nés pour le cabinet brilleroient dans les Conſeils; ceux dont le fort ſeroit l'action, marcheroient en campagne, ou ſe mettroient dans le mouvement des affaires; les grands génies ſe déploieroient dans les grandes entrepriſes; les médiocres n'en formeroient que de proportionnées à leurs forces; & par le ſoin qu'ils auroient de ne rien entreprendre au-delà, ils s'éleveroient peut-être au-deſſus des talens ſupérieurs. On a dit d'un grand Roi fameux dans l'Hiſtoire du dernier ſiecle, qu'il avoit l'eſprit court, mais qu'il en connoiſſoit les bornes, & ſçavoit s'y arrêter.

ter. On a cru peut-être diminuer sa gloire par ce mot; jamais on ne l'a loué plus magnifiquement.

C'est ainsi que, sur le théâtre du monde, on réussiroit presque à coup sûr, si chacun y étoit attentif à bien garder le *decorum* de son caractere personnel, de son génie, de son talent, de son humeur même, en ce qu'elle peut avoir de compatible avec les loix de la société. Pour nous en convaincre encore plus sensiblement, faisons changer la scène. Que la tête vienne à tourner à nos Acteurs; que chacun d'eux oublie tout-à-coup ce qu'il avoit à représenter, ou que, mécontent de son rôle; il usurpe celui d'un autre; que les tempéramens vifs se travestissent en flegmatiques, les flegmatiques en éveillés, les enjoués en sérieux, les sérieux en plaisans; que ce caractere né grave, prenne un air de légereté; ce caractere sombre, le ton badin; ce caractere naturellement retenu, des manieres libres ou cavalieres; enfin, qu'au lieu de soutenir son personnage, Alceste se transforme

en Philinte, Horace en Curiace, Caton en César, ou César en Caton, quel seroit le succès d'une si étrange comédie ? on en riroit, sans doute. Mais combien de gens riroient à ce spectacle, à qui l'on pourroit dire avec le Poëte : *rides ? mutato nomine, de te fabula narratur.*

En voyant ces Acteurs, qui forcent la nature,
Vous riez : vous avez raison.
Mais songez qu'à cette peinture
Il ne manque que votre nom.

La comparaison de ces deux scènes pourroit suffire pour nous convaincre par sentiment, que le *decorum* de la personne consiste à ne jamais sortir de son naturel : tâchons aussi de nous en persuader par lumiere. Deux principes de raison nous le démontrent. Il n'y a que le vrai qui ait droit de nous plaire ; c'est le premier. Il n'y a que le naturel qui soit vrai : c'est le second. Tout ce qui en sort, tout ce qui est affecté, tout ce qui est emprunté, tout ce qui est fardé, porte sur le front un air de fausseté

qui choque d'abord ; & si nous n'en voulons pas croire la raison, croyons-en du moins l'expérience. Combien de personnes, d'ailleurs estimables, s'immolent tous les jours à la risée publique, à force de vouloir briller par des qualités étrangeres ! On dérobe à celui-ci un air, un beau terme à celui-là ; on affecte le tour de l'esprit de l'un, la contenance ou l'action d'un autre. Imitateurs serviles, ils introduisent dans les mœurs un nouveau genre de plagiaires aussi méprisables, pour le moins, que ceux du Parnasse ; &, malheureusement pour eux, souvent plus aisés à reconnoître.

Mais je veux que vous ayez l'art de vous contrefaire au point, que nous prenions votre personnage pour votre personne. Combien de tems soutiendrez-vous ce personnage contrefait ? Les couleurs étrangeres ne prennent pas bien sur un fond qui n'est point fait pour elles ; du moins est-il certain qu'elles n'y tiennent pas long-tems : la nature perce tôt ou tard, & les fait disparoître, on ne

les laisse paroître que pour en faire mieux sentir la disconvenance avec le sujet où elles sont appliquées.

On peut donc bien s'étudier à perfectionner son caractere, orner son génie, cultiver, embellir, étendre son talent : on le doit. Ajoûter ce qui lui manque, en ôter ce qui déborde, sur-tout, en retrancher ce que la nature pourroit y avoir laissé de vicieux, pour exercer notre vertu ; mais en y travaillant, on doit aussi travailler à demeurer toujours soi-même. Ne perdons jamais de vue la sage maxime de notre Horace François :

> Voulant se redresser, souvent on s'estropie,
> Et d'un Original on fait une Copie.

Copie toujours disgracieuse, pour peu qu'elle paroisse en être une. Or, comment pourrez-vous lui en ôter toutes les apparences ? on vous connoît ; on connoîtra bientôt votre modele. Pourrez-vous empêcher la comparaison ? pourrez-vous la soutenir ? D'où il s'ensuit peut-être que

ſouvent il vaudra mieux ſouffrir en ſoi quelques petits défauts naturels, que de s'aller montrer au monde ſous un maſque faux, qui vous laiſſera toujours voir au travers; &, par conſéquent, qui ajoûtera au défaut du caractere, le ridicule du contraſte. Allons plus loin.

Juſqu'ici, Meſſieurs, nous avons trouvé dans notre propre fond, dans notre nature & dans notre naturel, toutes les idées néceſſaires pour expliquer les deux premieres eſpeces du *decorum*. Il faut ſortir de nous-mêmes, pour découvrir le principe de la troiſieme.

Quand nous commençons à ouvrir les yeux ſur le ſpectacle du monde, le premier objet qui nous frappe eſt un certain ordre de naiſſance ou de fortune, que nous voyons établi parmi les hommes; des Rois ſur le trône pour commander; des Miniſtres pour porter leurs commandemens aux peuples; des Princes, des Grands, des Nobles pour défendre l'Etat par les armes; des Magiſtrats pour y faire regner les

loix ; des gens d'affaires ou de commerce pour y entretenir l'abondance ; des artiſans dans les villes pour exercer les arts ; des laboureurs dans les campagnes pour cultiver les terres. Dans cet ordre des conditions humaines, on ne peut pas dire qu'il y ait rien de bas. Malgré toutes les différences extérieures que nous remarquons entre les divers organes qui compoſent le corps politique, il eſt toujours manifeſte que le chef & les membres ſont tous de même nature, & par conſéquent tous égaux par la plus eſtimable de leurs qualités, qui eſt d'être homme ; mais auſſi, malgré cette égalité de nature, il eſt viſible que la Providence les a tous ſubordonnés les uns aux autres par l'inégalité des rangs où elle les a fait naître.

Ne ſéparons pas deux idées qui doivent être inſéparables dans les divers membres de la ſociété humaine, pour leur inſpirer à tous les ſentimens, les maximes, les diſcours, les procédés qui leur conviennent chacun dans le poſte qui

lui a été aſſigné par l'ordre du Créateur.

C'eſt ce que j'entends par le *decorum* de la condition.

Il n'y en a aucune qui n'ait le ſien propre, déterminé par ſon rang de ſupériorité ou d'infériorité à l'égard des autres. Je laiſſe au cérémonial de chaque peuple à regler les bienſéances purement extérieures ; la pompe de la Majeſté ſouveraine, les titres des Grands, les enſeignes des Magiſtrats, toutes les marques diſtinctives des différens ordres de l'Etat. Je me borne aux bienſéances, qui doivent partir du cœur. Mais afin qu'elles en découlent ſans peine, & comme de ſource, que faut-il? Reprenons notre principe.

Je dis que le *decorum* de la condition, telle qu'elle puiſſe être, ſupérieure ou inférieure, conſiſte à conſerver toujours, malgré l'inégalité des rangs, une attention conſtante à l'égalité de la nature ; ou, ce qui revient au même, à conſerver toujours malgré l'égalité de la nature, une attention continuelle à l'inéga-

lité des rangs qui nous diſtinguent. Deux attentions, je l'avoue, aſſez difficiles à réunir, ou du moins, à ſoutenir long-tems; mais qu'il eſt certain que l'on ne peut ſéparer un moment, ni dans ſon cœur, ni dans ſa conduite, ſans tomber auſſi-tôt dans les indécences les plus choquantes.

En voulons-nous avoir une preuve ſenſible? ſéparons en effet ces deux attentions dans tous les ordres de l'Etat. Je ſuppoſe d'abord que chacun ne ſe rende attentif qu'à l'inégalité des conditions, ſans penſer à l'égalité de la nature; qu'en arrivera-t-il? Un Roi, oubliant qu'il eſt homme, regardera ſa royauté comme ſon eſſence propre; ſon trône comme une extenſion de ſon être; ſes palais, ſes domaines, tout ſon empire comme incorporés à ſa perſonne; ſa perſonne, comme un Dieu ſur la terre; ſes peuples, par conſéquent, non pas comme des ſujets dont il a droit d'exiger des obéiſſances, mais comme des eſclaves, ou plutôt, comme des victimes

dont le ſang lui doit hommage. C'eſt l'idée qui a formé les Antiochus, les Tiberes, les Nérons, les Domitiens, tant de monſtres couronnés qui enſanglantent nos hiſtoires. Les Grands ſubalternes, les Courtiſans les plus qualifiés, qui ſe voient tous les jours éclipſés par l'éclat du trône, en ſeront eux-mêmes les plus ſerviles adorateurs. Mais, quand, au ſortir de la Cour, ils viendront à meſurer la diſtance qui les ſépare du commun des peuples, cette conſidération, qui n'eſt plus balancée par la préſence du Monarque, les relevera tout-à-coup au-deſſus d'eux-mêmes. Ils prendront à leur tour le ton de maître : adorateurs à la Cour, ils voudront ſe faire adorer dans les Provinces, & vengeront leur ſervitude paſſée par celle où ils réduiront les ſujets de leur Souverain. C'eſt l'idée ambitieuſe qui a formé les Tryphons, les Séjans, les Ruffins, les Eutropes, tant de Miniſtres inſolens, qui ont ſouvent décrié le regne des meilleurs Princes. Dans les conditions moyennes, on en uſera de

même à proportion, chacun dans l'étendue de sa sphere; un premier Magistrat, dans sa ville; un Seigneur, dans son village; un Maître, dans sa maison; & en général, il est évident par l'expérience, que, si l'on borne son attention à l'inégalité des rangs, sans considérer l'égalité de la nature, on se trouvera toujours dans quelque extrêmité indécente; esclave de ses supérieurs, ou tyran de ses inférieurs.

Cette premiere supposition est donc bien fatale au *decorum*! Je la renverse. Que chacun des membres du corps politique oublie le rang qu'il y tient, pour ne se rendre attentif qu'à l'égalité de la nature, le *decorum* y sera-t-il mieux observé? Un Roi ne se contentera plus d'être populaire; il se rendra familier avec tout le monde: il ne sera plus Roi que sur le trône; & pour paroître humain, il ne craindra pas de se montrer trop homme. Sous ce même prétexte d'humanité, on verra des Grands oublier leur naissance dans leurs discours, dans leurs manieres,

dans le choix de leurs amis ou de leurs confidens; mais, en oubliant leur naiſſance, ils la feront bientôt oublier aux autres. Les petits, qui ſont toujours prêts à prendre l'eſſor, oublieront la leur encore plus volontiers. Vous deſcendez juſqu'à eux par humanité; ils s'éleveront juſqu'à vous par le même principe. Ainſi, l'égalité de la nature, conſidérée toute ſeule, juſtifiera toutes les inſolences, toutes les ſéditions, toutes les révoltes.

C'eſt-à-dire, en deux mots, que la premiere ſuppoſition nous fera tomber dans la tyrannie ou dans l'eſclavage; & la ſeconde, dans un état encore plus funeſte, qui eſt l'anarchie ou le mépris de l'autorité.

Que faut-il donc faire pour mettre les choſes dans une ſituation favorable à tout le monde? Réuniſſons les deux idées, dont la ſéparation avoit cauſé tout le déſordre. Que tous les membres de la ſociété ſe rendent ſans ceſſe attentifs, & à l'égalité de la nature, & à l'inégalité des rangs, il n'y aura point de con-

dition qui ne ſe trouve relevée par le *decorum* qu'on y verra regner de toutes parts. L'attention à la majeſté du trône imprimera ſur le front d'un Roi un air de maître, qui, ſans autre Hérault, nous annoncera la préſence du Souverain ; mais, en même tems, la conſidération de l'égalité naturelle des hommes répandra ſur toute ſa perſonne une teinture d'humanité qui animera nos reſpects par la confiance. Les Grands, attentifs à la place qu'ils occupent entre la Majeſté ſouveraine & les conditions inférieures, compoſeront leur air ſur ce double rapport, ſoumis au pied du trône, & ſe faiſant reſpecter par-tout ailleurs. Mais en conſidérant d'autre part que, dans le corps politique, le chef & les membres ſont de même nature, ils ne feront ni flatteurs à la Cour, ni tyrans dans les Provinces ; ils ſoutiendront par-tout l'honneur de l'humanité. Enfin, ceux qu'on appelle peuple, trouveront auſſi dans la réunion des deux mêmes idées, le moyen de conſerver le *decorum* qui

leur eſt propre : ils prendront un air humble & ſoumis par la vue de leur dépendance ; mais, pour peu qu'ils veuillent conſidérer que ce qui eſt commun à tous les hommes, eſt plus grand que ce qui les diſtingue dans le monde, ils releveront bientôt l'obſcurité de leur condition par la nobleſſe de leurs ſentimens. La religion, la probité, l'honneur, ſont des reſſources heureuſes qu'ils auront toujours à la main pour ſe mettre, ſans ſortir de leur rang, au-deſſus de leur fortune.

Je conviens, Meſſieurs, de la difficulté de réunir à tout moment ces deux attentions. Il y a toujours l'une des deux qui mortifie notre amour-propre : l'attention à l'égalité de la nature humilie les Grands, & l'attention à l'inégalité des rangs, gêne les Petits. Mais pendant que je conviens de la difficulté, il faut auſſi que vous conveniez de la néceſſité de les réunir enſemble pour former notre air & nos ſentimens ſur l'ordre établi dans le monde par l'autorité ſuprême du Créateur.

C'eſt le principe inconteſtable de la troiſieme eſpèce de *decorum*, qui eſt celui du rang. Je paſſe à la quatrieme : c'eſt ce que nous avons appellé le *decorum* de l'état ou de la profeſſion.

La Providence, en ordonnant les diverſes conditions des hommes, n'a point tellement déterminé leurs rangs & leurs places, qu'elle n'ait rien laiſſé à leur choix & à leur induſtrie. Dans le même ordre de naiſſance, il y a toujours différens poſtes entre leſquels il eſt libre d'opter, ſuivant ſon génie, ſon talent, ou ſon inclination. La Cour, les Armées, les Tribunaux de la Juſtice, offrent à la Nobleſſe un nombre infini de grades à choiſir ou à mériter. D'ailleurs, nous n'avons point à vivre dans cette ſorte de gouvernement, où il n'eſt pas permis de paſſer d'une tribu à une autre. Parmi nous, comme parmi les Romains, un Plébéïen peut, ſans violer les loix, devenir Chevalier, Sénateur, Conſul, tout ce qu'il plaît à la fortune. Combien, de nos jours, n'avons-

nous point vu d'hommes obſcurs par leur naiſſance, qui ont ſçu ſe frayer un chemin aux plus hautes places de la robe & de l'épée ! Semblables, permettez-moi cette comparaiſon, à certains vers induſtrieux, qui, après avoir quelque tems rampé ſur la terre, prennent peu-à-peu des aîles pour ſe mettre au nombre des habitans de l'air. Ces métamorphoſes étonnantes ſont toujours une beauté dans l'ordre phyſique, parce qu'elles s'y font toujours en regle. Et pourquoi n'en ſeroient-elles pas une dans l'ordre moral, pourvu qu'elles ne s'y faſſent que par les voies de l'honneur ?

Il ne faut donc pas condamner un uſage reçu, où le public peut trouver ſon intérêt dans celui des particuliers. Ne ſeroit-ce pas même une eſpece de cruauté, que d'envier aux conditions médiocres cette reſſource naturelle contre le partage inégal, toujours triſte, quoique néceſſaire, des biens communs de la ſociété ? La ſeule choſe que nous croyons devoir leur demander, comme auſſi

en général à tous ceux qui embrassent dans le monde une profession volontaire, c'est qu'ils y observent certaines regles de bienséance : regles de bienséance dans le choix de l'état où l'on veut parvenir ; & regles de bienséance dans la maniere de s'y comporter quand on y est parvenu. Motivons notre demande par des raisons sensibles.

Quoi que vous entrepreniez, dit un grand Philosophe (1), mesurez-vous d'abord avec vos entreprises. *Quidquid conaberis, te simul, & ea quæ paras, metire.* C'est une regle de sagesse que vous devez suivre en tout, mais principalement dans le choix d'un état. On en tombe assez d'accord dans la théorie ; car il est bien manifeste que l'on doit convenir à une place que l'on entreprend de remplir. Cependant, Messieurs, j'en appelle à vos connoissances ; malgré cette regle, quelle est la pratique la plus ordinaire de ceux

(1) Sén. *De irâ, l. 3, c. 7.*

qui

qui méditent un établiſſement dans le monde ?

Vous aſpirez à une charge : on vous le permet ; mais à quel titre y prétendez-vous ?... J'en ai la finance toute prête.... C'eſt un mérite pour l'acheter : en eſt-ce un pour la remplir ?... Mon pere l'a poſſédée avec honneur.... Mais avez-vous lieu d'y eſpérer le même ſuccès ?.... Pourquoi non? il m'en a obtenu la ſurvivance.... Je le veux ; mais en vous obtenant la ſurvivance de ſa charge, vous a-t-il auſſi obtenu la ſurvivance de ſon mérite & de ſes talens ?.... J'y porterai du moins ſon nom.... C'eſt un peu plus que rien. Mais quand on fera comparaiſon du nom avec la choſe, que deviendrez-vous ?..... J'aurai toujours dans le monde un rang honorable..... Mais, comment honorable, ſi vous n'avez pas la capacité requiſe pour le ſoutenir ?.... En un mot, la charge me convient.... Je vous entends : mais je vous demande ſi vous convenez à la charge ? Voilà ce qu'un nom ne donne pas ; & par

conſéquent, quelle indécence d'y aſpirer ſans autre mérite !

Indécence, néanmoins, qui feroit encore plus choquante, ſi vous n'aviez pas même un nom à y porter ; je veux dire, ſi vous entrepreniez de vous élever tout-d'un-coup d'un état obſcur à un état trop brillant pour un homme de votre naiſſance.

Encore, ſi en voulant paſſer d'une condition à une autre, vous reſpectiez aſſez l'honnêteté publique pour imiter la nature dans ſes métamorphoſes, on vous pardonneroit un eſſor modeſte, qui nous feroit voir que vous ne vous méconnoiſſez pas. Prenez garde, s'il vous plaît, au modele que je vous propoſe. Comment la nature s'y prend-elle dans la transformation de certains reptiles en eſpeces volantes ? Elle y procede par degrés, en les faiſant paſſer par l'état de nymphes ou de cryſalides avant que de les élever à l'ordre des papillons. Si vous imitiez ſon exemple, vous accoutumeriez le monde à vous voir croître

peu-à-peu, vous étendre, vous développer ſucceſſivement : nuances imperceptibles qui, de votre obſcurité naturelle, vous conduiroient au grand jour ſans bleſſer les yeux de perſonne. Mais, que faites-vous? quelle rapidité dans la route de la fortune ! vous n'y marchez pas ; vous y volez : vous paroiſſez preſque en même tems aux deux bouts de la carriere ; & l'on eſt ſurpris de vous voir au haut de la roue ſans vous y avoir vu monter. Nouvelle indécence qui vous ſurprendroit vous-même, ſi vous aviez permis à l'honneur d'y monter avec vous.

Mais enfin, vous y voilà parvenu : il n'eſt plus tems de reculer. Quelle eſt la regle de bienſéance que vous devez vous y preſcrire, pour corriger en quelque ſorte l'indécence de ce premier pas? Le même Philoſophe (1) que nous avons ci-deſſus allégué, vous le dira : *perſonam induiſti ; agenda eſt.* Vous avez entrepris de repréſenter dans le monde

(1) Séneq. *De Benef. l. 2, c. 17.*

un perſonnage qui étoit au-deſſus de votre condition ; du moins faites voir qu'il n'eſt pas au-deſſus de votre capacité : ſongez qu'à cauſe de la diſproportion de votre naiſſance à votre nouveau rang, le public eſt en droit d'exiger de vous beaucoup plus que d'un autre. Un fils, qui entre de plain-pied dans la charge de ſon pere, peut ordinairement ſe contenter de marcher ſur ſes traces : on en ſera ſatisfait, pourvu qu'il ne déshonore pas ſon précédeſſeur; mais vous, qui n'avez, pour ainſi dire, emporté la place que par eſcalade, il faut que vous ſurpaſſiez le vôtre, pour ne point paroître au-deſſous. On vous demande plus d'application à vos devoirs, plus de ſcrupule dans l'obſervation des regles, plus d'égards pour tout le monde, ſur-tout plus de modeſtie dans l'exercice de l'autorité. Votre prédéceſſeur, qui avoit un nom, pouvoit quelquefois oublier ſa naiſſance ſans la faire oublier; mais vous, qui n'avez point d'ancêtres, vous devez continuellement

vous ſouvenir de la vôtre, afin qu'on ne s'en ſouvienne pas, ou qu'on ne s'en ſouvienne que pour vous faire grace en faveur de la juſtice que vous vous rendez à vous-même. En un mot, votre prédéceſſeur, qui étoit dans ſon poſte naturel, pouvoit impunément porter par-tout l'air & le ton de ſa dignité. Par une raiſon contraire, c'eſt un air & un ton qui ne vous conviennent que ſur le théâtre, quand vous faites actuellement votre nouveau perſonnage. Hors de là, que la politeſſe, la modération, la modeſtie, vous tiennent lieu de dignité : c'eſt le ſeul moyen de réparer aux yeux du public la meſſéance qui paroît toujours un peu dans une métamorphoſe auſſi étrange que la vôtre. La Politique vous l'a permiſe : elle a eu ſes raiſons. La Phyſique vous en a donné des exemples qui la peuvent excuſer : mais la Morale ne peut vous la pardonner qu'à une condition. Me permettrez-vous de vous le dire ſans détour ? c'eſt qu'après la métamor-

phoſe, le papillon ſe ſouvienne toujours qu'il a été chenille.

Cette quatrieme eſpece du *decorum*, qui nous oblige d'autant plus qu'elle eſt de notre choix, me fournit encore deux problêmes de Morale que je ne dois pas oublier. Rien de plus commun parmi les hommes, ſur-tout dans la jeuneſſe, que de s'engager, par inſtinct ou par inſtigation, dans des états, dans des emplois où l'on ne porte ni les talens, ni les autres qualités requiſes pour y réuſſir. Et de-là, combien de ſujets déplacés dans tous les ordres du Royaume! Ajoûtez les accidens ordinaires de la nature ou de la fortune; & par-là encore, combien de ſujets, qui, après avoir été propres à leur état ou à leur emploi, ont ceſſé de l'être!

Dans ces deux cas, ſi communs dans la vie, quelle eſt la regle que nous preſcrit le *decorum*? C'eſt aux circonſtances à nous décider. Pouvons-nous ſortir de l'état auquel nous ne convenons pas, ou de l'em-

ploi auquel nous ne convenons plus? Sortons-en de bonne grace, plutôt que de nous déshonorer par un point-d'honneur mal entendu : prenons notre congé avant qu'on nous le donne, ou donnons librement notre démiſſion avant qu'on nous la demande.

C'eſt le conſeil de la décence, quand il eſt permis de changer d'état. Mais, ſi la néceſſité nous y attache par quelque lien indiſſoluble, alors, dit le plus ſage des Philoſophes Romains (1), nous n'avons qu'un ſeul parti à prendre; employons tous nos ſoins, toutes nos attentions, toutes nos diligences, pour faire en ſorte que ſi nous ne pouvons pas remplir les fonctions de notre état avec une décence entiere, nous nous en acquittions, du moins, ſans indécence, ou avec le moins d'indécence qu'il eſt poſſible. *Omnis adhibenda erit cura, meditatio, diligentia, ut ea ſi non decorè, at quàm minimùm indecorè facere poſſimus.* Il ne falloit pas nous y mettre : mais nous y ſommes; les paroles

(1) Cic. *De Offic. l.* 1. *c.* 31.

ſacramentales ſont dites ; le vœu eſt fait ; notre engagement eſt ſans retour. Je le ſuppoſe. Faiſons-nous une loi inviolable d'y être contens, & de le paroître : d'être contens, c'eſt une bienſéance que l'on ſe doit à ſoi-même par raiſon ; & de le paroître, c'eſt un air que l'on doit au monde par honneur.

Il ſemble, Meſſieurs, que la matiere du *decorum* s'étende à meſure que nous avançons dans la carriere. Malgré le ſoin que j'ai pris d'en expliquer toutes les eſpeces, combien d'omiſſions importantes me reproche-t-on peut-être à ce moment ; de n'avoir parlé ni des bienſéances de l'âge, ni de celles du ſang ou de la parenté, ni de celles du commerce journalier de la vie civile, ni de celles qui peuvent naître d'une réputation établie de mérite ou de vertu ? Mais faudra-t-il achever d'épuiſer votre patience, pour épuiſer mon ſujet ? Le *decorum* lui-même ne me le permettroit pas ; &, après en avoir poſé tous les principes, je crois devoir compter ſur votre pénétration

tration pour toutes les conſéquences qui s'en peuvent déduire naturellement.

Une attention médiocre vous en fera conclure, ſans peine, les bienſéances des divers âges de la vie. On les peut rapporter à celles du rang, ou de la naiſſance; puiſqu'en effet la jeuneſſe, l'âge mûr & la vieilleſſe peuvent être conſidérés comme les trois ordres naturels de la ſociété humaine. Vous en conclurez ſans doute, avec la même facilité, les bienſéances du ſang, celles de la parenté, ou de l'alliance: elles ſe rangent d'elles-mêmes ſous le *decorum* de la nature, qui parle toujours aſſez haut dans tous les cœurs attentifs. Les bienſéances du commerce journalier de la vie civile ſe réduiſent tout auſſi facilement ſous les regles de l'humanité commune & du caractere perſonnel, qui nous preſcrivent conjointement la maniere la plus convenable d'en accomplir les devoirs. Vous avez dans le monde une réputation bien établie par quelques talens rares ou par

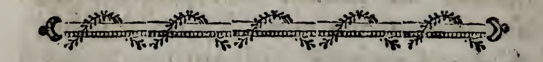
quelques beaux traits de vertu ; il ne faut pas dégénérer de vous-même : c'eſt une bienſéance qui eſt une ſuite naturelle des principes que nous venons d'expoſer ſur le choix d'un état de vie ou d'une profeſſion.

Ainſi, la ſeule choſe qui me reſte à faire pour finir, c'eſt de conclure en général, que tous les différens perſonnages dont nous ſommes revêtus dans le monde, ſoit par l'ordre de la Providence, ou par notre propre choix, doivent avoir chacun ſon influence particuliere dans nos ſentimens, dans notre air, dans nos manieres, dans notre langage même, dans toute notre conduite. Je veux dire, que la raiſon y doit toujours paroître avec ſon empire naturel ſur les ſens ; que le caractere perſonnel y doit répandre ſon tour & ſon attitude propre ; que la condition y doit étaler modeſtement les livrées qui lui conviennent ; que l'état ou l'emploi y doit auſſi porter ſon enſeigne ſpécifique ; en un mot, que tout cet aſſemblage d'attentions différentes nous eſt abſolument néceſſaire pour

donner au monde le ſpectacle de bienſéance que nous devons à Dieu & aux hommes, ſuivant ces belles paroles d'un Auteur ſacré (1), qui renferment tous les principes de mon Diſcours : *Omnia honeſtè, & ſecundùm ordinem fiant.*

(1) 1 *Cor.* 14. 40.





SEPTIEME DISCOURS.

Sur les Graces.

MESSIEURS,

S'IL y eut jamais un ſujet qui méritât l'attention d'une Académie de Belles-Lettres, c'eſt celui que je me propoſe aujourd'hui d'examiner. Mon deſſein eſt de vous parler des Graces. A ce nom ſeul combien d'idées agréables ſe réveillent d'abord dans l'eſprit ! on ſe repréſente auſſitôt des charmes, des attraits, des appas, un éclat, un luſtre, une certaine aménité, ou, ſi l'on me permet ce terme, une certaine amabilité répandue dans les objets qu'on appelle gracieux. Il ſeroit à deſirer que ces idées fuſſent auſſi claires qu'elles ſont agréables ; ou, du

moins, que nous trouvaſſions dans les Auteurs de quoi les éclaircir. Car, on voit aſſez du premier coup-d'œil que ce n'eſt point-là une matiere où l'on puiſſe eſpérer de faire de nouvelles découvertes. On a toujours parlé des Graces dans le monde; on a toujours eu des yeux pour les voir, & un cœur pour en être touché : il y a même eu dans tous les ſiecles des gens d'eſprit & de goût qui en ont curieuſement recherché la nature. Les anciens Philoſophes, les Poëtes, les Orateurs, les Peintres en faiſoient une étude particuliere : ceux-ci, pour les exprimer dans leurs ouvrages; & les Philoſophes, pour en découvrir les attributs eſſentiels; en quoi elles conviennent avec le Beau, & en quoi elles different; ce qu'elles y ajoûtent, & ce qu'elles y ſuppoſent. Mais enfin, à quoi ont abouti tant de recherches? Malgré tant d'efforts, il ne paroît pas qu'ils aient pénétré bien avant dans le ſanctuaire des Graces. Avec tout l'eſprit, peut-être, qu'il eſt permis d'avoir, ils ont

été réduits, pour nous en donner quelque notion, à nous les représenter sous des images qui les enveloppent, sous des allégories qui les voilent, sous des symboles, sous des emblêmes qui les déguisent : les plus belles descriptions du monde pour nous en faire sentir le pouvoir ; mais pas une seule définition pour nous en expliquer la nature.

Cependant, Messieurs, comme je ne trouve rien de meilleur dans les Modernes, je commence par vous exposer le tableau que la sçavante antiquité nous a laissé des Graces. Les curieux d'antiques les y verront sans doute avec plaisir ; & les plus indifférens conviendront peut-être, que, si les Anciens n'ont pas pris la peine de nous les définir, du moins nous les ont-ils représentées sous des images qui ne les défigurent pas.

Le premier Auteur qui ait osé les peindre un peu en grand, c'est Hésiode, dans sa Théogonie, qui est un poëme allégorique sur la généalogie des Dieux. Après avoir décrit

la naiſſance de Minerve, qui ſortit toute armée de la tête de Jupiter, il raconte celle des Graces, qui ſortirent de ſon cœur ſous des figures plus humaines. Il en diſtingue trois, auxquelles il donne divers noms pour les caractériſer, chacune par ſon agrément particulier : la premiere, qu'il appelle Aglaïa, par le brillant; la ſeconde, qui eſt Euphroſyne, par la douceur; la troiſieme, qui eſt Thalie, par la vivacité, ou, ſelon la propriété du mot grec, par une aménité ſemblable à celle d'une fleur nouvellement écloſe. Orphée leur accorde les mêmes attributs dans un bel Hymne qu'il a fait à leur honneur. Les Sculpteurs & les Peintres, autre eſpece de Poëtes, mais qui, en ces tems-là, étoient auſſi Philoſophes, y ajoûterent quelques nouveaux traits que Sénèque (1), & après lui, Natalis Comes, nous ont conſervés. Ils repréſentent les trois Graces d'une taille fine & déliée, ſe tenant toutes par la main, tou-

(1) Sen. *De Benef. l.* 1. *c.* 3.

jours riantes, & toujours jeunes; mais en même tems toujours ſages & modeſtes, ſur-tout décemment vêtues, ſans autre ornement de tête qu'une belle chevelure, & ſans autre ajuſtement qu'une robe traînante, légere, & un peu diaphane, dont une élégante ſimplicité faiſoit toute la richeſſe.

Tel étoit le tableau des Graces que Socrate, le plus ingénieux des anciens Philoſophes, avoit fait expoſer dans la citadelle d'Athènes, à l'entrée du temple de Minerve. C'eſt-là qu'il envoyoit ſes diſciples pour apprendre la bonne grace à l'école des Graces mêmes. Et en effet, à la vue de ces repréſentations ſymboliques, il n'y avoit qu'à ſe demander à ſoi-même, pourquoi chaque choſe y étoit miſe, pour y trouver toute la philoſophie des agrémens? Pourquoi fait-on les Graces d'une taille fine & déliée? c'eſt que l'agrément conſiſte, non pas dans la grandeur, ni même préciſément dans la régularité des traits, mais dans leur fineſſe & leur délicateſſe. Pour-

quoi se tiennent-elles par la main ? c'est que les plus belles qualités, sans union entr'elles, ne font pas un tout qui puisse long-tems nous plaire. Pourquoi sont-elles toujours riantes ? c'est que rien de plus opposé aux graces, qu'un air sombre. Mais, pourquoi toujours jeunes ? ce n'est pas pour exclure de leur empire les autres âges de la vie humaine ; c'est pour nous montrer qu'elles rajeunissent tout par leur gaieté naturelle. Il ne faut pas demander pourquoi on les peint modestes ? on les supposoit toutes vierges ; sans quoi, la sage Minerve les eût bientôt chassées loin de son temple. Encore moins, faut-il demander pourquoi on les représentoit décemment vétues ? le *decorum* est de l'essence des Graces.

Mais après tout, Messieurs, ce n'est-là que de la philosophie en peinture. Voyons, si en examinant les Graces par la nouvelle maniere de philosopher, nous ne pourrons point parvenir à des idées plus nettes & plus capables de nous éclairer : sauf à revenir à notre tableau, quand

il ne ſe préſentera rien de meilleur à faire.

D'abord, qu'elle eſt la propre ſignification du mot de *Grace?* Ne vous étonnez pas, Meſſieurs, ſi j'entre dans un examen philoſophique par une diſcuſſion grammaticale : elle m'a paru néceſſaire pour m'expliquer ſans équivoque.

Nous entendons ici par *grace*, non pas précisément la beauté abſolue d'un objet, mais cette ſorte de beauté ſenſible dont la vue répand dans l'ame une impreſſion de joie ou de contentement. De-là vient que les Grecs, dont la langue eſt ſi heureuſe en expreſſions propres, nommoient les Graces, *Charites*, nom tiré de *chara*, qui ſignifie joie ou gaiété. Le mot latin *gratia*, qui vient de *gratum*, agréable ou délectable, porte la même idée dans l'eſprit ; & l'on voit aſſez que notre mot de *grace*, qui en eſt dérivé, n'a point dégénéré ſur la route de ſon ancienne origine. Parmi nous, comme chez les Grecs & les Romains, qui dit gracieux, dit une qualité qui non-

ſeulement plaît à l'eſprit, mais qui agrée au cœur : & c'eſt la raiſon pourquoi, dans notre langue, le mot de *grace* & celui d'agrément ont toujours paſſé pour ſynonymes.

La queſtion eſt maintenant de ſçavoir quelle eſt la nature des graces de la part des objets qu'on appelle gracieux ?

Prenez-y garde. Nous diſons de la part des objets ; car nous ne parlons ni de ces graces imaginaires, que chacun prête à qui bon lui ſemble, ſelon qu'il en eſt affecté ; ni de ces graces de pur caprice, dont la mode fait aujourd'hui un agrément néceſſaire, pour en faire demain un déſagrément inſupportable. Nous ne parlons que des graces réelles, qui ſont du goût général de la nature.

Mais avant que de répondre à la queſtion propoſée, nous avons encore quelques autres équivoques à éclaircir. Nous exprimons, par le mot de *graces*, les agrémens du corps & ceux de l'eſprit ; &, quoique ces deux ſubſtances n'aient rien de commun, nous ne laiſſons pas de nous

ſervir des mêmes termes en parlant des qualités gracieuſes de l'une & de l'autre. Nous transférons à tout moment celles du corps à l'eſprit, & celles de l'eſprit au corps. Nous ne pouvons preſque jamais nous en expliquer que par des métaphores trompeuſes, faute d'expreſſions propres pour les bien diſtinguer. C'eſt un inconvénient du langage, qui eſt inévitable; mais nous en avertiſſons, pour prévenir les erreurs qui en pourroient naître, ſi l'on négligeoit d'y faire attention.

Après cet avertiſſement, je crois, Meſſieurs, pouvoir déſormais parler des graces comme le vulgaire, en comptant que vous m'écouterez en Philoſophes.

Pour y procéder avec ordre, nous examinerons :

1°. La nature des graces du corps, qui ſont les premieres dont l'éclat ſenſible nous ait touchés.

2°. La nature des graces de l'eſprit, que nous n'avons connues que long-tems après, mais avec un plaiſir de raiſon beaucoup plus ſatisfaiſant.

Permettez-moi de vous demander, au nom des Graces dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, une attention gracieuſe.

PREMIERE PARTIE.

Des Graces du corps.

Quand, recueillis dans nous-mêmes, nous méditons en Philoſophes ſur la ſtructure de l'Univers, nous n'y appercevons que de la matiere diverſement figurée ; ici ſolide, là fluide, rangée dans un bel ordre, mue avec regle pour produire des millions de phénomenes périodiques, dont le cours eſt toujours le même, quoique toujours varié à l'infini. Nous ne concevons alors dans le monde que des beautés purement intelligibles, ou qui ne ſont que pour l'eſprit pur. Je ſors de la méditation, & j'ouvre les yeux en plein ſoleil. Auſſi-tôt j'apperçois mille beautés d'un autre genre ; des beautés ſenſibles, dont le Créateur a orné les premieres pour nous donner un

ſpectacle non-ſeulement admirable, mais agréable, brillant, doux, riant, plein d'aménité : c'eſt ce que nous appellons les graces du corps.

Leur exiſtence eſt auſſi viſible que la lumiere & les couleurs qui nous les manifeſtent. Nous les voyons diſtribuées avec profuſion dans tous les genres de corps qui compoſent les différens regnes du monde matériel ; dans les corps inanimés, dans ceux qui ont une eſpece de vie, dans ceux qui ont une eſpece d'ame, & principalement dans l'homme, qui, ayant une ame toute ſpirituelle, fait un regne à part plus gracieux que tous les autres. C'eſt la gradation que l'Auteur de la nature a obſervée dans la diſtribution des graces du corps. Nous ne pouvons mieux faire, que de ſuivre le même ordre en les examinant. Mais, pour donner quelques bornes à une matiere qui n'en a point ; nous nous contenterons d'un petit nombre d'exemples de chaque eſpece.

Parmi les corps inanimés, celui qui s'offre à la vuë le plus agréa-

blement, c'eſt l'arc-en-ciel. Pourquoi n'a-t-il qu'à paroître, pour s'attirer tant de ſpectateurs ? & par quel charme nous applique-t-il à le conſidérer ? Ce n'eſt pas ſeulement par l'élégance de ſa figure circulaire ; on a vu des arc-en-ciels tout blancs ; on en a vu d'entierement rouges, qui ont paru plus rares qu'agréables. Ce n'eſt pas non-plus préciſément par la multitude de ſes couleurs ; il y a des pierres figurées qui en ont davantage, & qui nous plaiſent moins. Ce n'eſt pas encore par le grand nombre d'arcs diverſement colorés que l'on y diſtingue ; ſi on les diſtinguoit trop, je veux dire, ſi leur ſéparation étoit trop bruſque, leurs couleurs ſeroient trop tranchantes, comme s'expriment les Peintres ; &, par conſéquent, elles diviſeroient trop le coup-d'œil pour contenter pleinement la vue. En quoi donc enfin ferons-nous conſiſter le véritable agrément de l'arc-en-ciel ? Nous venons de l'inſinuer. Nous voyons tous les arcs diverſement colorés, qui le compoſent,

réunis par des nuances délicates, qui joignent leurs couleurs ſans les confondre, & qui les diſtinguent ſans les ſéparer ; qui leur reſſemblent aſſez pour faire avec elles un coup-d'œil ſimple, & qui en ſont aſſez différentes pour faire un coup-d'œil varié ; en un mot, des nuances qui leur donnent cette unité gracieuſe dans laquelle nous avons dit ailleurs que réſide la forme eſſentielle du Beau. Oui, Meſſieurs, j'en appelle à tous les obſervateurs attentifs de l'arc-en-ciel : voilà le vrai principe de ſon agrément. La vraie cauſe du plaiſir que nous prenons à le contempler, l'unité du ſpectacle, malgré la diverſité de la décoration. Et voilà ſans doute ce que vouloient dire les anciens Peintres, quand ils repréſentoient les trois Graces comme trois ſœurs inſéparables, qui ſe tiennent toujours par la main.

C'en eſt aſſez ſur la nature des agrémens dont les corps inanimés ſont capables : ils ne peuvent plaire qu'à l'œil, ſans nous intéreſſer autrement. Montons à un autre genre de

de graces plus nobles : à celles des corps, qui, ayant une eſpece de vie, nous doivent naturellement piquer davantage. Les fleurs nous ſerviront d'exemple : elles nous offrent une idée de graces beaucoup plus riante; &, ce que nous cherchons principalement, une idée plus diſtincte. C'eſt la premiere obſervation que nous y allons faire.

Un arbre nous paroit beau, quand il s'éleve ſur ſa tige bien à plomb; quand ſes branches montent en l'air dans un ordre ſymmétrique. Mais quand eſt-ce qu'il commence à nous paroître gracieux ? Il ſe couvre de fleurs : c'eſt le moment de la naiſſance des graces. Nous aimons à regarder la verdure d'une prairie; mais ſi vous en ſéparez l'émail des fleurs, nos regards n'y feront pas un long ſéjour. Je vois un parterre, dont les compartimens ſont tracés avec art, les bordures élégantes, le champ bien ordonné : ce n'eſt encore-là que le deſſein d'un tableau qui attend le coloris. Je vois des boutons qui ſe forment de toutes

parts : ce n'eſt encore là qu'une eſpérance d'agrémens. La belle ſaiſon vient, qui les fait éclore : voilà les graces qui s'épanouiſſent avec les fleurs. Conſidérez-les de loin : quelle gaieté dans le premier coup-d'œil! Approchez-en pour les obſerver de près : l'œillet, la roſe, la tulipe, l'anemone ; quel poli, quel luſtre dans leur ſurface ! quelle fineſſe dans la découpure des bords ! quelle juſteſſe dans la forme des calices ! quelle variété dans leurs couleurs, dans les teintes & demi-teintes qui en compoſent la peinture ! ſur-tout, quelle unité dans le total qui en réſulte ! car, c'eſt un principe où il en faut toujours revenir en matiere de beauté. Mais il y a dans les fleurs un autre point qui me paroît encore plus touchant.

C'eſt un certain air de vie que nous y appercevons. Il ſemble qu'elles reſpirent ; & il y a même de grands Philoſophes qui en ſont perſuadés. Quoi qu'il en ſoit, il eſt manifeſte qu'elles ont un air de vie ſenſible : ce qui leur donne ſur les corps

inanimés les plus gracieux, la même supériorité d'agrémens que nous découvrons dans une fleur véritable sur une fleur peinte. On s'étonne quelquefois de voir des curieux qui conçoivent pour les fleurs une espece de passion, ou plutôt, une passion déclarée, puisqu'ils se donnent à eux-mêmes le nom d'amateurs par excellence. Je ne m'en étonne presque plus. Les fleurs ont des graces vivantes, qui non-seulement charment les yeux, mais qui touchent le cœur en quelque sorte. Nous en sommes si naturellement touchés, que les Orateurs & les Poëtes y vont emprunter, pour nous plaire, leurs plus belles métaphores : la fleur de l'âge, un teint fleuri, un style fleuri, un état florissant. On diroit, à les entendre, qu'en fait d'agrémens, il n'y a rien dans la nature au-dessus des fleurs. Ils me permettront d'en douter.

Le souverain Pere des graces ne s'est point épuisé à orner nos parterres : il en a réservé de plus frappantes au genre de corps qui ont une

espece d'ame & de sentiment. Combien voyons-nous d'animaux qui naissent vêtus avec une magnificence que tout notre luxe ne sçauroit égaler ? combien, qui ajoûtent à l'élégance de leur figure & à la beauté de leurs couleurs, d'autres agrémens plus vifs que ceux des fleurs les plus brillantes ? Je ne passerai pas jusqu'aux indes pour vous en amener des exemples : des léopards, des tigres, des serpens couverts de mille richesses. La frayeur du spectacle pourroit vous empêcher d'en reconnoître toutes les graces. Nos oiseaux les plus communs de l'Europe me fourniront une preuve plus agréable de ma proposition : faisons-en le parallele avec les fleurs. C'est un combat de graces que je vais, Messieurs, vous représenter entre deux grands empires ; entre le regne végétal & le regne animal : ou, s'il m'est permis de parler poétiquement dans une matiere qui est d'elle-même assez poétique, entre l'empire de Flore & celui des habitans de l'air.

Les fleurs nous vantent, avec rai-

ſon, le brillant, la douceur, la vivacité de leur teint. Mais, pour en oublier tout l'éclat, nous n'avons qu'à conſidérer le plumage du paon; le ciel a-t-il plus d'étoiles, ou le printems plus de fleurs? ſa queue, toute ſeule, eſt un parterre complet. Nos plus belles fleurs n'ont que des couleurs fixes, & chacune la ſienne propre invariablement. Jettez les yeux ſur le cou d'un pigeon qui ſe pavane au ſoleil: vous y en verrez tour-à-tour une infinité. C'eſt un ſatin naturel qui change de luſtre à tous les divers aſpects de la lumiere: on y voit les couleurs les plus gaies devenir tout-à-coup des nuances, & les nuances les plus ſombres devenir des couleurs, ſelon les différens points de vue où il lui plaît de ſe montrer. Les fleurs, attachées à la terre par des liens qu'elles ne peuvent rompre, n'ont qu'une vie ſans ame & ſans mouvement: elles ne peuvent relever leurs graces par une allure convenable. Regardez, au contraire, le roi d'une baſſe-cour: cette crête enluminée qui s'éleve en forme

de couronne, cet air de tête, cette marche, ce port : chaque pas vous présente un ſpectacle de graces nouvelles. Enfin, ce qui eſt peut-être le plus à remarquer, les fleurs ſont aveugles : elles reçoivent nos regards ſans nous les rendre. Voulez-vous aſſiſter à un ſpectacle qui vous donne des ſpectateurs ? obſervez des oiſeaux dans une voliere, ou ſeulement un cygne qui nâge ſur les eaux : voyez comme il avance gravement ; la tête levée, regardant tout autour de lui avec complaiſance. Ne diroit-on pas qu'il eſt ſenſible à l'honneur de vos regards, & que, par reconnoiſſance, il s'étudie à les mériter ? Nous avons ci-deſſus relevé l'éclat des fleurs par cet air de vie qu'elles reſpirent ; mais on m'avouera que le ſang & les eſprits ont toute une autre force pour animer les beautés du regne animal : que la faculté de ſe mouvoir eux-mêmes, accordée par la nature aux ſujets de cet empire, ajoûte un nouveau luſtre à tous les autres agrémens qu'ils en ont reçus ; en

un mot, que les graces qui ont pour principe une eſpece d'ame & de ſentiment, nous en doivent paroître incomparablement plus gracieuſes : d'autant plus gracieuſes, que l'ame qu'elles nous annoncent eſt plus parfaite. C'eſt ce qui me reſte à prouver en parlant des graces de l'homme.

Or, Meſſieurs, ſans flatter notre eſpece, n'eſt-il pas viſible, par la ſeule ſtructure extérieure du corps humain, que la ſageſſe du Créateur s'eſt propoſée de conſtruire un palais digne d'une ame raiſonnable ? Je ne dis pas ſeulement par la majeſté de ſes traits ; je dis par la multitude & par la nature des graces qu'il y a répandues, dans ſon viſage, dans ſon port, dans ſes manieres. Il y en a un ſi grand nombre, qu'il faudra nous contenter d'en indiquer les principales.

Premierement, ſon viſage ſeul ne paroit-il pas formé pour être le ſiége de toutes les graces ? La ſérénité de ſon front ; qui vous annonce un abord facile : la douceur de ſes yeux, qui vous promet un accueil favo-

rable : un entre-œil vivant, qui s'épanouit à votre présence : le souris de sa bouche, qui prévient la parole pour vous assurer du plaisir qu'il a de vous voir : le tout enfermé sous une enveloppe subtile & transparente, qui vous découvre, comme au travers d'une gaze fine, tous les sentimens de son ame. Nous n'y voyons pas, il est vrai, autant de couleurs que dans nos parterres, ou sur le plumage de certains oiseaux : du blanc & du rouge parsemés avec art, en font tout le coloris. La raison en est toute naturelle. Des couleurs trop multipliées en auroient banni des graces beaucoup plus estimables. Il falloit, si j'ose ainsi dire, une toile rase, ou légerement colorée, pour recevoir à tout moment de nouvelles teintes, selon les circonstances, & pour en rendre les expressions plus touchantes.

Son port n'est pas susceptible d'un si grand nombre d'agrémens que son visage. Combien pourtant ne peut-il point en avoir, quand on veut se rendre attentif à profiter des dons de la nature ?

nature ? Car, que demande un port gracieux ? un maintien droit ſans affectation, une attitude aiſée, une contenance gaie & modeſte, une démarche ferme ſans peſanteur, & légere ſans précipitation, une certaine flexibilité d'organes pour prendre facilement tous les airs convenables aux égards que l'on doit à la ſociété civile. Or, c'eſt à quoi le corps de l'homme a dès ſon enfance une diſpoſition ſi naturelle, que, pour en former l'habitude, il n'a beſoin que d'une attention aſſez médiocre, pourvu qu'elle ſoit un peu ſoutenue.

La troiſieme eſpece de graces extérieures, eſt celle des manieres. Il n'y a proprement que l'homme qui en ſoit capable. On a beau dreſſer les animaux les plus dociles : on peut bien leur donner quelques airs ou quelques allures aſſez agréables ; mais parce qu'ils n'ont que des eſprits-corps, comme diſoit l'ingénieux La Fontaine, on apperçoit toujours dans leurs mouvemens les plus réguliers, je ne ſçais quoi de lourd, qui ſent trop la bête pour

mériter le nom de manieres. Que faut-il pour en avoir ? Considérons un honnête-homme qui veut plaire dans le monde : nous verrons dans tout son extérieur un composé bien assorti des mouvemens de la tête, des yeux, des bras, des mains, soutenus par des attentions visibles à vous témoigner son estime, & à mériter la vôtre. C'est proprement ce qu'on appelle avoir des manieres : elles supposent une ame intelligente qui sait régler avec bienséance tous les mouvemens du corps qu'elle anime. Vous savez, Messieurs, les agrémens qu'elles répandent dans la société. C'est une espece d'éloquence du corps, qui fait plus de la moitié du don de plaire & de gagner les cœurs : elles forment dans le monde cette aimable qualité que nous appellons politesse : elles peuvent remplacer la plûpart des défauts corporels. Que dis-je ? elles peuvent même, jusqu'à un certain point, suppléer à ceux de l'esprit. Combien d'exemples en pourroit-on citer à la Cour & à la Ville ! combien qui

doivent la réputation de gens d'esprit, à leurs manieres gracieuses !

On me dira peut-être : combien plus qui n'ont aucun de ces agrémens du corps dont je viens de parler ! qu'il y en a même qui paroissent n'avoir aucune aptitude pour les acquérir ! Je sçais qu'il y a des hommes qui, par leur figure extérieure, semblent nés en dépit des Graces. Que doivent-ils faire pour les appaiser ? Leur dirai-je comme Platon à Xénocrate : Allez sacrifier aux Graces, avant que de vous montrer au monde ? Le compliment ne seroit pas fort gracieux. Je leur dirai donc qu'il y a un remede plus sûr contre les désagrémens extérieurs : c'est de remplacer les graces du corps par celles de l'esprit. Mais pour appliquer le remede, il en faut connoître la nature. Entrons dans cette nouvelle carriere des graces.



SECONDE PARTIE.

Des Graces de l'eſprit.

Il y a des perſonnes qui font paroître dans leurs diſcours une maniere de penſer, un ſentiment, un tour d'expreſſion ſi agréable, que nous ne pouvons les entendre ſans être touchés de leurs paroles : c'eſt en général ce que nous appellons *Graces de l'eſprit* : des beautés, ou plutôt des agrémens du diſcours, qui non-ſeulement nous plaiſent par le ſens des paroles, mais qui nous font plaiſir par le tour qui les accompagne. La converſation des honnêtes gens du monde, ſur-tout quand ils ont ſçu joindre un peu de culture à un bon fond de génie naturel, nous en fournit des exemples de toutes les ſortes. Ce n'eſt pourtant pas dans ces entretiens libres, que nous allons conſidérer les graces de l'eſprit; car, outre qu'elles ne doivent s'y montrer, pour ainſi dire, que dans leur négligé, on les y voit

ordinairement ſi mêlées avec l'agrément des manieres, qu'il eſt très-difficile de les en bien diſtinguer. Il faut, pour s'en former des idées moins confuſes, les enviſager toutes ſeules dans ces diſcours ſuivis & préparés, où il leur eſt permis de paroître dans tout leur éclat ; je veux dire, dans les diſcours qu'on appelle ouvrages d'eſprit.

C'eſt donc-là, Meſſieurs, que nous croyons devoir conſidérer les graces dont je parle, pour en découvrir le véritable caractere. Mais comme je n'ignore pas que je n'ai acquis dans la République des Lettres aucun droit de prononcer ſur une matiere ſi délicate, j'aurai ſoin de ne rien avancer que ſur la foi des plus grands Maîtres du bon goût, anciens & modernes.

Jamais leur concert ne fut ſi unanime. Ils ont tous d'abord poſé pour principe, qu'un ouvrage d'eſprit ne peut plaire ſans les Graces. Héſiode les donne pour compagnes à toutes les Muſes : Théocrite les invoque pour lui dicter ſes vers : Cicéron

veut que ſon Orateur en orne ſon éloquence. Et à plus forte raiſon, les Poëtes les doivent-ils regarder comme eſſentielles à leur art. C'eſt, dit Horace, une loi indiſpenſable dans la poéſie :

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata : dulcia ſunto.

Vous avez fait un poëme plein de beautés : ce n'eſt point aſſez pour plaire ; il faut que ces beautés ſoient touchantes & gracieuſes : *dulcia ſunto.* Notre Horace François donne à nos Poëtes la même leçon dans ſon *Art Poétique* :

De figures ſans nombre égayez votre ouvrage :
Que tout préſente aux yeux une riante image :
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poéſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur.

La néceſſité des graces dans un ouvrage d'eſprit, eſt donc inconteſtable. Il faudra un peu plus d'at-

tention, pour découvrir en quoi elles consistent, quelles en sont les sources naturelles; & enfin quelles sont les matieres, ou les sciences, qui en sont susceptibles. Trois questions importantes que nous allons tâcher de résoudre, ou du moins de les mettre en état d'être résolues par des esprits attentifs.

Pour décider la premiere, je vous prie, Messieurs, de vous rappeller le tableau des Graces. Il y en a trois, dont les noms symboliques signifient brillant, douceur, vivacité : qui se tiennent toutes par la main : toujours riantes, jeunes & vierges : décemment vétues, simplement, mais avec élégance; en robe traînante, légere, & d'une étoffe un peu diaphane.

C'est une énigme que nous avons déja expliquée en général. Il est ici question d'en appliquer tous les symboles aux ouvrages d'esprit en particulier. Pourquoi trois Graces? pour nous apprendre que, dans un discours, un seul agrément ne suffit pas pour soutenir long-tems notre atten-

tion. Le brillant tout ſeul fatigue ; la douceur toute ſeule affadit : la vivacité toute ſeule étourdit. Les trois Graces doivent donc ſe tenir par la main dans une compoſition ; c'eſt-à-dire, que le brillant doit être doux, la douceur vive, & la vivacité douce & lumineuſe : elles ſont toujours riantes, parce que c'eſt la gaieté de l'eſprit qui leur donne la naiſſance : toujours jeunes, car elles ſont de la nature de l'ame, que l'âge ne ride pas : toujours vierges, autrement ce ne ſeroient plus des Graces d'eſprit, mais des courtiſannes indignes de nos regards : elles ſont décemment vétues ; car comment la plus belle penſée, ou le plus beau ſentiment, pourroient-ils nous plaire, ſi les paroles, qui en ſont comme les vêtemens, n'y convenoient pas ? Mais, du reſte, elles ne demandent pas beaucoup d'apprêts : la propriété des termes, avec un peu d'élégance, en doit faire toute la parure. Par la même raiſon, elles marchent en robe traînante ; parce qu'un peu de négligence ne ſied pas

mal aux Graces, dont le principal ſoin doit être d'imiter la nature : on ajoûte enfin, que leur robe eſt légere & d'une étoffe un peu diaphane. Pouvoit-on nous apprendre plus ingénieuſement deux grandes regles de l'art oratoire ? La premiere, que, ſi un diſcours doit avoir des ornemens, il ne faut pas qu'il en ſoit trop chargé ; la ſeconde, que, s'il peut ſouffrir quelques obſcurités, il faut que la penſée de l'Auteur ſe découvre ſans peine au travers.

Je ne crains pas, Meſſieurs, que les perſonnes un peu verſées dans la Philoſophie allégorique des Anciens, me diſent que ces applications de leur tableau des Graces aux ouvrages d'eſprit, ſont arbitraires : elles ſont trop juſtes pour n'être pas de la premiere inſtitution du Peintre. Mais ſi l'on avoit là-deſſus quelques ſcrupules, nous avons de quoi les diſſiper.

Conſultons encore les Oracles des Graces littéraires. Nous les voyons repréſentées avec les mêmes traits dans les Auteurs qui les ont le plus

étudiées. Horace, l'esprit le plus fin de la Cour d'Auguste, la plus spirituelle qui ait jamais été, nous les décrit en deux mots dans le portrait de Virgile. Varius, dit-il, a une force, une énergie, une vivacité de composition qui le feront toujours admirer : mais les Muses ont accordé à Virgile ce tour facile & agréable qui le feront toujours lire avec un nouveau plaisir :

. . . . . forte epos, acer,
Ut nemo, Varius ducit. Molle, atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

Remarquez, s'il vous plaît, ces deux qualités qu'Horace réunit dans l'idée d'une composition gracieuse : *Molle, atque facetum.* C'est-à-dire, un style doux & piquant : deux qualités opposées en apparence, mais qu'il faut savoir accorder ensemble, ou renoncer aux graces dans le discours. Autrement, qu'arriveroit-il ? La douceur du style, toute seule, deviendroit bientôt fade. N'est-ce pas le sort de la plûpart des Elégies

anciennes & modernes ? Le ſtyle piquant tout ſeul nous déplairoit peut-être encore plutôt par un ſel trop prodigué. N'eſt-ce pas le ſort de ces Auteurs pointilleux, qui ne parlent que par épigrammes ? Que faire donc enfin, pour plaire à coup sûr ? Temperez l'un par l'autre. Il n'y a que l'accord bien ménagé du doux & du piquant qui puiſſe former ce qu'on appelle une compoſition gracieuſe. Et apparemment c'eſt de-là qu'un de nos Poëtes a tiré cette belle définition de la Poéſie Françoiſe :

L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjoûment,
Qui ſeul peut faire le ſublime.

Séneque (1) nous dépeint les graces du genre oratoire à-peu-près ſous les mêmes couleurs. Liſez Cicéron, dit-il à ſon ami Lucile : ſa compoſition eſt toujours une, ſoutenue ſans

(1) Sen. *Ep.* 100.

contrainte, nombreuſe, coulante, ornée, ſouple, tendre, mais ſans tomber dans l'infamie d'une molleſſe efféminée : *Lege Ciceronem : compoſitio ejus una eſt, pedem ſervat, curata, lenta, & ſine infamiâ mollis.* Il ne manqueroit rien à ce portrait des Graces Oratoires, ſi l'Auteur y avoit ajoûté le *facetum* d'Horace, qui, dans toute ſon étendue, convient mieux à Cicéron qu'à Virgile.

Mais il faut pardonner cet oubli à Séneque en faveur d'une autre eſpece de graces, dont il a reconnu la néceſſité dans la compoſition, & qui me paroît, je l'avoue, la plus belle des graces de l'eſprit : c'eſt la juſteſſe. Mais quoi ! cette juſteſſe que nous abandonnons ſi volontiers aux Mathématiques pour en diſpenſer tous les autres genres d'écrire ? Oui, Meſſieurs, je tiens la juſteſſe pour une grace dans le diſcours en tout genre de compoſition : & je veux bien m'en rapporter à vous-mêmes, quand vous aurez pris la peine d'entendre Séneque.

Voulez-vous ſçavoir, dit-il à un

Bel-eſprit Philoſophe, ce qui m'a plû dans votre lettre? Vous avez les paroles à commandement : elles ne vous entraînent jamais au-delà de votre but, comme ces Auteurs qui s'écartent à tout propos de leur ſujet, pour courir après quelque mot brillant : c'eſt un écueil dont la belle apparence ne vous ſéduit pas. Dans votre maniere d'écrire, tout eſt concis, tout vient juſte à votre matiere : vous dites par-tout préciſément ce que vous voulez dire, & vous faites par-tout entendre plus que vous ne dites : *Audi quid me in epiſtolâ tuâ delectaverit. Habes verba in poteſtate : non effert te oratio, nec longiùs, quàm deſtinaſti, trahit. Multi ſunt, qui ad id quod non propoſuerant ſcribere, alicujus verbi decore placentis vocentur; quod tibi non evenit. Preſſa ſunt omnia, & rei aptata. Loqueris quantùmvis; & plùs ſignificas, quàm loqueris.* Le paſſage eſt un peu long; mais il eſt ſubſtantiel, vif, plein; & il n'y a point-là de paroles perdues. C'eſt ce que nous entendons par juſteſſe dans le diſcours; juſteſſe

dans la penſée, pour nous éclairer ſans nous éblouir par trop de brillant : juſteſſe dans le tour qui l'accompagne, pour nous y appliquer ſans nous diſtraire par des ſentimens trop vifs : juſteſſe dans l'expreſſion, pour nous rendre la vérité ſans l'obſcurcir par un tas de paroles ſuperflues, ou trop figurées. C'eſt ainſi que tous les Maîtres de l'art en ont jugé dans les beaux ſiecles du bon goût naturel. Or de-là, que doit-on inférer ?

Ma concluſion eſt, que nous devons mettre la juſteſſe au nombre des graces du diſcours : & il ne ſeroit pas même difficile d'en trouver le ſymbole dans la taille fine & déliée que Socrate leur donne dans ſon tableau.

Juſqu'ici, Meſſieurs, je me ſuis laiſſé conduire par l'autorité des Maîtres de l'art, pour établir la vraie idée des graces de l'eſprit : il eſt tems de conſulter la raiſon en elle-même pour répondre à nos deux autres queſtions. Quelles ſont les ſources naturelles des graces du diſcours ?

Et quelles ſont les matieres qui en ſont ſuſceptibles ? Je répondrai à toutes les deux par le même principe.

Il eſt évident que les hommes étant compoſés d'eſprit & de corps, le commerce qu'ils ont enſemble par la parole n'eſt pas un commerce purement ſpirituel ; mais un commerce d'eſprit, où il entre du ſenſible pour donner, ſi j'oſe ainſi dire, du corps à leurs penſées : c'eſt le principe. Et, pour me reſtreindre aux diſcours médités, qui ſont ici mon principal objet, ne convient-on pas univerſellement que toute compoſition doit être une peinture, & une peinture animée pour ſoutenir l'attention du Lecteur ou de l'Auditeur ? Tirons la conſéquence. La compoſition eſt une peinture ; il y faut donc des images : c'eſt une peinture animée ; il y faut donc des ſentimens. Mais ces images & ces ſentimens, dans quelles ſources les irons-nous puiſer ? L'Auteur de la nature les a miſes dans nous-mêmes en nous donnant deux facultés toutes propres pour les répandre

dans nos peintures : je veux dire ; l'imagination & le cœur ; l'imagination, pour tenir le pinceau ; & le cœur, pour le conduire. Voilà les deux ſources naturelles des agrémens du diſcours.

Que l'imagination en ſoit une : ſon nom ſeul en eſt la preuve. C'eſt la mere des images & des tours qu'on appelle ingénieux : c'eſt elle qui fournit aux Orateurs & aux Poëtes leurs plus belles figures : c'eſt par elle, pour me ſervir des termes de Boileau,

> Que l'eſprit orne, éleve, embellit toutes choſes,
> Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.

Nous ſçavons qu'un grand Philoſophe de notre ſiecle lui a fait la guerre dans tous ſes ouvrages, comme à une empoiſonneuſe publique. Mais, s'il a remporté ſur elle quelques victoires, comme nous n'en doutons pas, c'eſt à elle-même bien autant qu'à ſes raiſons, qu'il en a

été redevable ; car on peut dire, que jamais l'imagination ne l'a mieux ſervi, que lorſqu'il l'a combattue. *C'étoit un ingrat*, dit M. de Fontenelle, *pour qui elle travailloit malgré lui, & ornoit ſa raiſon en ſe cachant d'elle.* Ainſi, plus perſuadés par ſon exemple que par ſes raiſonnemens, nous ne laiſſerons pas de reconnoître l'imagination pour la premiere ſource des agrémens du diſcours.

Le cœur eſt la ſeconde : nous oſons même dire qu'il en eſt la ſource principale dans toutes les compoſitions, dont le but eſt d'affectionner l'ame aux objets qu'on lui préſente ; à la vérité, par exemple, à la juſtice, à la Religion, à la pureté des mœurs : en vain la plus belle imagination nous y étaleroit-elle ſes peintures les plus brillantes ; il faut que le cœur prenne ſouvent le pinceau pour les animer par le ſentiment : c'eſt une regle d'éloquence connue à tout le monde. Voulez-vous me toucher ? ſoyez touché vous-même : il n'y a que le cœur qui ſçache parler au cœur. C'eſt le cœur ſeul qui ſçait toucher les vé-

ritables cordes qui nous remuent par la ſympathie naturelle de nos ames : lui ſeul, qui ſçait trouver dans ſon propre feu, les traits les plus propres pour nous enflammer ; cet enthouſiaſme des grands Poëtes, ce pathétique fort ou tendre des grands Prédicateurs.

Ici, Meſſieurs, il me ſemble entendre quelque murmure parmi nos Philoſophes. Eſt-ce donc ainſi que vous abandonnez les Graces à la conduite de deux aveugles, à l'imagination qui eſt une folle, & au cœur qui eſt un imbécille, toujours eſclave, ou de ſes fureurs, ou de ſes foibleſſes ? Ne blaſphêmons pas contre les dons du Créateur. Nous avons déja prévenu la difficulté en mettant la juſteſſe au nombre des graces néceſſaires dans le diſcours ; ſi néceſſaires même, que ſans la juſteſſe nous prétendons que les plus brillantes images des Poëtes, les figures les plus pathétiques des Orateurs, les deſcriptions les plus pompeuſes ou les plus fleuries des Hiſtoriens, n'ont qu'un éclat frivole, ſem-

blable à ces feux nocturnes, qui, après nous avoir éblouis quelques momens, nous laiſſent tout-à-coup dans les ténèbres.

Mais après avoir accordé aux Philoſophes, ou plutôt demandé à eux-mêmes ce point fondamental de la compoſition, dites-moi, Meſſieurs, ſera-t-il défendu à une penſée juſte, qui ſe préſente à nous, de prendre en paſſant la teinture de l'imagination & du cœur pour paroître en public avec plus de grace? Nous ſera-t-il défendu de revêtir les idées de la raiſon de quelques images pour les rendre plus intéreſſantes, ou de quelques ſenſibilités pour les rendre plus aimables? Nous ſera-t-il défendu d'y ajoûter même, ſi on les trouve ſous ſa main, l'élégance des termes, & l'harmonie du ſtyle, pour introduire la vérité dans l'eſprit avec plus d'agrément? Et pour qui donc les graces du diſcours ſont-elles faites, ſinon pour ſervir de parure à la vérité?

Par ce principe, qui eſt indubi-

table, ma troiſieme queſtion eſt plus qu'à demi réſolue. Quelles ſont les matieres, ou les ſciences, qui ſont ſuſceptibles des graces du diſcours? Je ne crains plus de le dire : il n'eſt point de ſujet ſi ſombre, où les graces ne puiſſent pénétrer, tantôt les unes, tantôt les autres, & quelquefois toutes enſemble. On m'accuſera peut-être encore, d'avancer là un paradoxe : paradoxe ou non, je prétends que c'eſt une vérité, dont la preuve n'eſt pas même difficile. Et en effet, quelle eſt la matiere, ou la ſcience, que l'on voudroit exclure de l'empire des Graces ?

Seroit-ce la Philoſophie ? elle qui contemple de ſi beaux objets ; la raiſon, qui nous éclaire, l'ordre & la regle des mœurs, le grand ſpectacle de l'Univers, qui eſt en même-tems ſi gracieux ? Mais depuis quand les Philoſophes auroient-ils renoncé à l'eſprit ? Les premiers Savans, qui ont tenu école de Philoſophie, ont auſſi tenu école des graces. Platon y a ſçu répandre tout le ſel de ſon Atticiſme : Cicéron, tous les agré-

mens de l'urbanité Romaine : &, ſans aller ſi loin chercher des exemples d'une Philoſophie gracieuſe , nous avons un Auteur qui a ſçu revêtir les idées de la plus abſtraite Métaphyſique des images les plus riantes, & les animer, ſi j'oſe ainſi dire, par les ſentimens les plus tendres que la beauté de la ſageſſe éternelle puiſſe inſpirer à ſes amateurs.

Dira-t-on que du moins les myſteres de la Religion ſont inacceſſibles aux graces du diſcours ? Boileau l'a dit quelque part :

De la foi d'un Chrétien les Myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont pas ſuſceptibles.

Mais ſi, par-là, il avoit prétendu bannir toutes les graces d'un diſcours chrétien , nous avons l'exemple des Peres de l'Egliſe à lui oppoſer. Parmi les Peres Grecs , Saint Baſile , Saint Chryſoſtome , Saint Grégoire de Naziance , n'ont pas cru avilir nos Myſteres, en les traitant d'un ſtyle que les beaux ſiecles d'Athenes n'auroient pas déſavoué :

parmi les Latins, Saint Cyprien, Saint Ambroiſe, Lactance, Minutius Felix, le grand Saint Auguſtin lui-même, n'ont pas cru affoiblir les preuves de la Religion Chrétienne, en y mêlant quelquefois les fleurs de leur éloquence : parmi nous, les Maſſillons & les Cheminais n'ont pas cru dégrader la Chaire, en y portant cette onction élégante & ingénieuſe, qui attiroit toute la France à leurs Sermons. Mais pourquoi citer les Diſciples, quand nous avons le Maître à produire en témoignage ? C'eſt lui dont il a été dit, que la grace étoit répandue ſur ſes levres. Images, ſentimens, mœurs aimables, combien d'agrémens divins dans tous ſes diſcours ! On les alloit entendre juſques dans les déſerts : on s'y récrioit que jamais mortel n'avoit parlé de la ſorte ; en un mot, on étoit ravi en admiration des paroles de Grace qui ſortoient de ſa bouche : *Mirabantur omnes in verbis Gratiæ, quæ procedebant de ore ipſius* (1).

(1) Luc. 22.

Enfin, que dirons-nous des Mathématiques, dont on aſſure depuis ſi long-tems qu'elles ſe refuſent aux ornemens du diſcours ? On en a même fait une eſpece de Proverbe :

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

Sera-ce donc une raiſon pour les exclure du nombre des Sciences, que l'on peut rendre gracieuſes ? Je m'y oppoſe au nom de l'Académie Royale. Et pourquoi les en exclurions-nous ? Y a-t-il une loi qui défende aux Muſes Mathématiques de rire quelquefois ? ou plutôt, n'eſt-ce point à nos vérités qu'il appartient toujours de rire, puiſqu'elles ſont toujours sûres de la victoire ? Je conviens qu'elles ont leurs épines : mais des épines qui ſe transforment bientôt en roſes. La ſcience des nombres, par où elles commencent à nous inſtruire, n'eſt-elle pas remplie de problêmes divertiſſans, qui ne demandent qu'un tour ingénieux pour leur donner de la grace ? La Géométrie, par où elles continuent à nous éclairer,

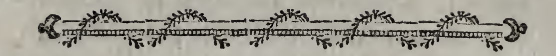
présente à l'imagination les figures les plus élégantes, pour la mettre en belle humeur. Les parties sensibles des Mathématiques, l'Optique, la Musique, l'Astronomie, la Géographie, en nous découvrant partout une intelligence bienfaisante, qui veille sans cesse à nos besoins, & même à nos plaisirs, n'offrent-elles point au cœur les objets les plus capables de l'affectionner? Que manque-t-il donc à ces belles sciences pour être susceptibles des graces du discours? Il y a long-tems qu'Archimede a commencé à mettre de l'aisance & de la légereté dans le style Mathématique. Aratus, Poëte Grec, y a même sçu joindre les agrémens de la Poésie. Le fameux Galilée n'est pas moins agréable dans ses Dialogues sur le Systême du Monde. Le grand Descartes a orné sa Musique & sa Dioptrique, les principes les plus profonds de sa Physique, ses Météores, & ses Tourbillons même, des images les plus gracieuses. Le Pere Pardies nous a donné des élémens de Géométrie & de Statique,

tique, d'une élégance qui ne le cede gueres à celle de Vaugelas. Le Marquis de l'Hôpital, dans la Géométrie la plus ſublime, nous montre dans ſon ſtyle net & concis, toute la bonne grace d'un Bel-eſprit de qualité. Le brillant Fontenelle a trouvé le moyen d'y mêler ſon enjoûment, & de rendre les Mathématiques, non-ſeulement gaies, mais riantes. Combien d'autres preuves de fait ne pourrions-nous pas citer, que ces belles ſciences ne ſont pas ſi auſtéres, qu'elles ſe refuſent aux graces du diſcours? Mais il eſt tems de finir.

Après avoir expliqué la nature des graces de l'eſprit; après en avoir indiqué les ſources; après avoir ſoumis toutes les ſciences à leur empire, que reſteroit-il encore à faire, ſinon d'y ſoumettre auſſi tous les Sçavans? C'eſt une entrepriſe, Meſſieurs, digne de votre zele; & nous croyons pouvoir dire que l'exécution en eſt déja bien avancée dans cette ville, depuis le rétabliſſement de votre Académie, par les ſoins d'un illuſtre Protec-

teur, qui n'a qu'à ſe montrer pour nous faire voir toutes les Graces, & à parler pour nous les faire entendre.





HUITIEME DISCOURS.

Sur l'amour du Beau ; ou, le pouvoir de l'amour du Beau sur le cœur-humain.

MESSIEURS,

QUAND j'aurois eu le bonheur, dans les Discours précédens, de mettre l'idée du Beau dans le plus beau jour, je n'aurois encore exécuté que la moitié de mon dessein. L'esprit, peut-être, seroit content : mais le cœur auroit-il sujet de l'être, si nous ne disions rien de l'amour du Beau ? L'amour du Beau est sans contredit la plus belle de nos inclinations ; c'est le principe de nos plus nobles sentimens ; c'est une espece de feu sacré qui nous éleve toujours

en haut pour nous réunir à sa source. Il faut pourtant l'avouer ; depuis la corruption de notre origine, ce n'est, assez souvent, qu'un feu caché sous la cendre, qui demeure sans chaleur & sans lumiere, dans le cœur de la plûpart des hommes. Tâchons, s'il est possible, de le rallumer.

Nous avons fait voir ailleurs, quels sont les différens objets qui excitent naturellement l'amour du Beau, soit que nous contemplions le spectacle de la nature, ou les ouvrages de l'art, ou l'ordre de la raison dans les mœurs. Il nous reste à examiner cet amour en lui-même, son caractere propre pour le distinguer de nos autres affections naturelles, & son excellence pour lui donner dans nos cœurs le rang qu'il mérite. La difficulté d'un sujet, où il y aura plus de sentimens intérieurs à consulter, que d'idées claires à suivre, ne m'a point rebuté. Je ne refuse aucune peine, pourvu qu'il me soit permis d'espérer qu'elle sera utile au monde. Entrons en matiere.

D'abord, Messieurs, pour en

écarter toutes les queſtions ſuperflues, je ne crois pas devoir mettre en problême, s'il exiſte dans notre cœur un amour naturel du Beau diſtingué de l'amour du bon, ou du bien purement délectable. Je fais l'honneur à la nature humaine, d'être perſuadée qu'il n'y a point d'homme aſſez ſtupide pour n'avoir jamais ſenti qu'il aime naturellement la lumiere du Soleil, & ce bel ordre qui regne dans l'Univers, la proportion & la convenance dans les ouvrages de l'art, la ſymmétrie dans un édifice, l'harmonie dans un concert, la ſincérité dans les diſcours, la probité, la juſtice, la décence dans les mœurs. C'eſt une vérité d'expérience qui a percé juſques dans les ténèbres du paganiſme : & le plus ancien des Philoſophes dont nous ayons les Ecrits, Platon, nous la donne dans l'un de ſes Dialogues ſur le Beau, pour un axiome du bon-ſens naturel. Rentrons dans notre cœur, dit Socrate à Phédre : nous y verrons clairement deux principes d'action, deux amours qui nous

dominent, & qui nous agitent ſans ceſſe. Un amour d'inſtinct qui nous entraîne vers les plaiſirs des ſens ; & un amour de raiſon qui nous porte vers les biens de l'eſprit, vers le Beau, l'excellent, le parfait. Ces deux amours, quoique d'un caractere ſi différent, ſont en certaines rencontres aſſez d'accord enſemble. Mais il faut convenir que, le plus ſouvent, ils ſe font la guerre. Tantôt l'un remporte la victoire, & tantôt le vaincu la regagne à ſon tour ſur ſon rival. Ainſi notre ame éprouve ſucceſſivement toutes les viciſſitudes d'un Empire, où il y a deux Prétendans au Trône. Quand c'eſt l'amour du Beau, qui eſt le plus fort, elle ſe trouve dans un état de liberté, qu'on appelle ſageſſe, modération, vertu. Quand, au contraire, c'eſt l'amour des biens ſenſibles qui eſt le vainqueur, elle tombe dans un état de ſervitude, qu'on appelle vice, paſſion, déreglement. Mais, quoique aſſervie, ſouvent même juſqu'à aimer ſa ſervitude, elle conſerve toujours au fond du

cœur un principe de retour à la vertu, dans l'idée du Beau ſuprême qui la rappelle à l'ordre, & dont l'amour ne peut jamais s'éteindre entierement dans une ame raiſonnable.

C'eſt le ſyſtême de Platon ſur la nature de la volonté. Il y admet deux amours naturels qui en ſont, pour ainſi dire, les deux forces mouvantes. Et nous n'avons qu'à rentrer dans notre cœur avec la même attention, pour les y trouver, comme lui, avec la même certitude.

L'exiſtence de l'amour du Beau, dans tous les hommes, étant donc ſuppoſée comme un fait notoire, je me borne aux ſeules queſtions qui peuvent ſouffrir quelque difficulté.

1°. Quelle eſt ſon origine, ou le tems de ſa naiſſance dans notre cœur ?

2°. Quelle eſt le principe de cet amour de prédilection que nous remarquons dans certaines ames pour un genre de Beau, plutôt que pour un autre ?

3°. Quel eſt le pouvoir de l'amour du Beau ſur tous les hommes en général, & en particulier ſur ceux qui ont le courage de le prendre pour la regle de leur conduite ?

Suivez-moi, s'il vous plaît, Meſſieurs, dans une diſcuſſion qui nous intéreſſe tous de ſi près : c'eſt la plus belle partie de notre ame, dont il s'agit de pénétrer le fond.

Premierement, quelle eſt l'origine de l'amour du Beau dans notre cœur ? Nous l'y avons trouvé ſans l'avoir vu naître : & nous l'y trouvons encore ſans pouvoir marquer au juſte le moment précis de ſa naiſſance. Nous ſçavons ſeulement, & j'ai honte de l'avouer, que le premier de nos amours a été celui des biens du corps ; que nos premiers cris les ont demandés avec larmes ; que nos premiers efforts les ont cherchés avec ardeur ; que nos premieres joies ont éclaté en les poſſédant, nos premiers regrets en les quittant, & nos premiers dépits, quand on nous en a privés ; en un mot, que dans nos premieres années,

notre ame plongée dans le corps n'a ſuivi, dans ſes goûts, que l'inſtinct aveugle du ſentiment. Mais enfin, ces jours de ténèbres ont fait place à la lumiere : nous ſommes devenus capables de réflexion. Le ſoleil d'intelligence, comme parle un Auteur ſacré, a paru ; & auſſi-tôt notre ame s'eſt vu transportée dans une eſpece de nouveau monde. Nous y avons découvert, comme dans un lointain ſpacieux, des idées plus pures que celles des ſens : les idées lumineuſes des nombres, qui nous éclairoient dans nos petits calculs ; celles des figures géométriques, dont nous aimions à voir la régularité dans les objets ; l'idée d'un Maître du ciel & de la terre, ſupérieur à nos eſprits ; celle d'une loi qui nous obligeoit à l'obéiſſance ; l'idée d'ordre & de regle, d'honneur & de bienſéance, de raiſon même, & de raiſonnement. Nous ne ſçavions pas encore les définir, ces belles idées ; mais nous ſçavions déja les voir. Nous ne ſçavions pas encore bien expliquer les penſées qu'elles nous donnoient ;

mais nous ſçavions répondre, quand nous trouvions des Socrates qui ſavoient nous interroger. Cette lumiere naiſſante n'étoit pas encore ſans nuage; mais nous appercevions déja au travers qu'il y a d'autres biens que ceux du corps. La vérité commençoit à nous plaire : la beauté d'un ouvrage de l'art, ou de la nature, nous rendoit attentifs : un beau trait d'hiſtoire nous rempliſſoit d'admiration : une belle penſée nous frappoit : un beau ſentiment nous touchoit : la prudence, qui prévoit les périls, le courage qui les ſurmonte, la juſtice qui rend à chacun le ſien, la générosité qui ſe dépouille du ſien pour en gratifier les autres, nous parurent dès-lors non-ſeulement des vertus eſtimables, mais aimables & deſirables.

Permettez-moi ici, Meſſieurs, d'en atteſter votre mémoire : n'eſt-ce pas ainſi que vous ſentîtes autrefois l'amour du Beau naître dans votre cœur avec la raiſon ? ou ſi l'époque de ſa naiſſance vous paroit trop éloignée pour vous en ſouve-

nir diſtinctement, j'en appelle à l'expérience que les enfans nous donnent tous les jours occaſion de faire. L'amour du Beau, comme la raiſon, peut naître dans les uns plutôt, dans les autres plus tard; mais il eſt certain que nous le voyons toujours né avec elle; & ſi vous en doutiez, la preuve en ſeroit facile.

Prenez un enfant d'un eſprit un peu ouvert; préſentez-lui quelque belle idée proportionnée à ſon intelligence; montrez lui, par exemple, un beau portrait; faites-lui entendre un bel air de muſique; racontez-lui une belle hiſtoire pleine de ſentimens nobles, ou de faits merveilleux. Quelle ſera d'abord ſon attention! Malgré ſa légereté naturelle, il devient immobile. Il regarde; il écoute; il s'applique tout entier à ſon objet. Que veut dire, dans un enfant, un air ſi ſérieux? Nouveau Philoſophe, il eſt rentré dans lui-même pour comparer l'objet que vous lui préſentez, avec les regles du Beau, que ſa raiſon commence à lui découvrir. Les y

trouve-t-il obſervées : ſon viſage s'épanouit auſſi-tôt. Il admire ; il eſt charmé, ſur-tout, à certains traits brillans. Conſidérez ſon attitude, vous verrez dans la joie qui éclatera dans ſes yeux, qu'en même tems que ſon eſprit s'y applique, ſon cœur s'y attache ſi naturellement, qu'il eſt aiſé d'en conclure que ce n'eſt pas un nouvel amour qui le frappe ; mais une ancienne inclination qui ſe réveille avec de nouveaux tranſports. Il ne pourra pas vous dire préciſément, ni de quoi il eſt touché, ni pourquoi. Nous avons toujours, principalement dans cet âge, beaucoup plus d'idées que d'expreſſions pour les rendre. Il ne pourra pas même quelquefois, ou il n'oſera vous déclarer quelle eſt l'eſpece de Beau qui le charme le plus. Mais, pour peu que vous obſerviez cet enfant de près, vous la devinerez ſans beaucoup de peine, par le plus ou moins d'attention que vous lui verrez donner à certains objets ; par le plus ou moins de plaiſir que vous lui verrez prendre en les con-

ſidérant ; par le plus ou moins d'ouverture que vous lui trouverez, pour en comprendre le véritable point de perfection ; enfin, par l'action plus ou moins vive avec laquelle il vous redemandera l'un plutôt que l'autre, pour le conſidérer de nouveau.

Il y a long-tems que l'on cherche l'art de tirer l'horoſcope des enfans. Le voilà. Il ne faut conſulter ſur leur deſtinée, ni les Aſtres, ni les Aſtrologues. Nous n'avons qu'à obſerver dans les premiers jours de leur raiſon naiſſante, de quel côté ſe tourne dans leur cœur l'amour naturel du Beau. Voilà proprement ce qu'on peut appeller leur étoile ; & ſi nous ſavions la ſuivre dans ſon cours avec un peu de conſtance, nous y verrions bientôt, ſi-non leur deſtinée, du moins leur deſtination ; pour quelles ſciences ils ſont nés, dans quels arts ils pourront exceller, dans quelle profeſſion ils pourront ſe diſtinguer, dans quelles vertus morales, ou politiques, ils pourront un jour devenir des modeles.

C'eſt la réponſe à la premiere

queſtion propoſée. L'amour du Beau naît avec la raiſon, comme le jour avec le ſoleil. Mais la raiſon étant la même dans tous les hommes, d'où vient cette étonnante diverſité dans les inclinations particulieres qui nous portent ſi rapidement les uns à un genre de Beau, les autres à un autre ? Quel eſt le principe de cette prédilection, ſi marquée dans certains eſprits ? Vient-elle de la nature, ou de quelque ſource étrangere ?

C'eſt notre ſeconde queſtion, qui peut-être n'en ſeroit point une, ſi nous n'avions des Philoſophes qui ont le talent d'obſcurcir la raiſon par le raiſonnement. Où vont-ils en effet chercher la cauſe du phénomene que nous examinons ?

Nouveaux ſectateurs de la Philoſophie du haſard, il y en a qui poſent pour maxime générale, que l'éducation fait tout juſqu'à l'idée même du Beau daus les arts & dans les mœurs. Prétention inſenſée, dont nous avons ailleurs démontré le ridicule. Il y en a d'autres un

peu moins déraiſonnables, qui veulent bien admettre que l'idée du Beau eſt infuſe, & l'amour, qui nous y porte, naturel. Mais ils ſoutiennent en même tems, que l'éducation eſt la ſeule cauſe qui nous détermine à préférer une eſpece de Beau particuliere, à une autre. Pourquoi chaque nation a-t-elle ſa ſcience ou ſa vertu favorite ? Les Italiens, la Muſique, la Peinture, la politique; les François, la politeſſe, la valeur, le bon air & la bonne grace; les Eſpagnols & les Portugais, la magnificence, & la gravité; les Allemands, l'art militaire; les Hollandois, les arts pacifiques; les Anglois, la navigation. Faut-il s'en étonner, diſent-ils? c'eſt la premiere leçon qu'ils reçoivent de leurs parens, les premiers diſcours qu'ils entendent, les premiers exemples qu'ils voient; tous les objets qui les environnent, conſpirent à les tourner de ce côté-là ?

Je n'ignore pas, Meſſieurs, quelle eſt la force de l'éducation : elle forme, ſans contredit, le goût domi-

nant de chaque peuple, pour un certain genre de Beau où il affecte de primer ſes voiſins. Mais, ſans parler des diſpoſitions naturelles, qui doivent toujours précéder l'éducation pour en aſſurer le ſuccès, je demande quel eſt le principe de la diverſité d'inclinations, de génies, & de goûts, que l'on remarque entre les différens ſujets d'une même nation ? Peut-on dire que l'éducation y faſſe tout ? peut-on dire, par exemple, que c'eſt l'éducation qui a formé dans l'ancienne Grece, ou ſi l'on veut remonter plus haut, dans la Chaldée, dans la Phénicie, dans l'Egypte, les premiers inventeurs des ſciences & des arts ? peut-on, dire que c'eſt l'éducation qui forma parmi les Scythes le Philoſophe Anacharſis, dans un climat barbare, où l'on ne ſçavoit pas encore qu'il y eût une Philoſophie au monde ? eſt-ce l'éducation qui a formé parmi nous tant de génies rares, qui ont abandonné celle qu'ils avoient reçue, pour ſe donner eux-mêmes une éducation toute contraire ?

contraire ? Le fameux Descartes, fils d'un Conseiller au Parlement de Rennes, étoit élevé pour la Robe : le Marquis de l'Hôpital, d'une famille toute guerriere, étoit destiné aux armes, auxquelles, en effet, il donna ses premieres années : le célebre Fontenelle, neveu du grand Corneille, fut, dans sa jeunesse, appliqué à la Poésie, où il a brillé quelque-tems. Mais le génie des Mathématiques, pour lesquelles ils étoient nés, força bientôt l'éducation à leur céder la place. Le génie de la guerre alla chercher Fabert au fond d'une Imprimerie, pour en faire un Maréchal de France. Le Marquis de Racan, élevé dans l'ignorance en homme de qualité, se trouva Poëte, sans avoir jamais cultivé aucune Muse. D'Ossat, sans jamais avoir vu la Cour, parut tout-à-coup dans celle de Henri-le-Grand, & jusques dans celle de Rome, le politique le plus profond de l'Europe. Le Prince Eugene de Savoie, destiné à l'état Ecclésiastique, se montra né soldat à la vue d'un exer-

cice militaire, & Capitaine dès sa premiere campagne, presque au sortir du Collége. Combien, dans toutes les histoires, de pareils exemples de héros d'esprit & de cœur, qui ont sçu se décider d'eux-mêmes sans le secours des Maîtres! Il est donc évident que nous devons chercher ailleurs que dans l'éducation, le principe de cette admirable variété d'inclinations & de goûts, que nous voyons dans le monde par rapport au Beau.

Pour en découvrir la vraie cause, aurons-nous recours aux divers tempéramens des hommes? chercherons-nous la raison de la différence des ames, dans la différente conformation des corps qu'elles animent? Je ne dis pas dans leur conformation extérieure : l'erreur seroit trop grossiere; je dis dans leur conformation intérieure, dans la différente construction du cœur ou du cerveau, dans la finesse ou dans la grossiéreté, dans la mollesse ou dans la dureté des fibres qui en composent le tissu, dans les diverses qua-

lités du ſang & des humeurs, dans l'abondance ou dans la diſette des eſprits; enfin, que ſçais-je? dans une certaine harmonie, dans une certaine ſympathie, dans un certain uniſſon de nos organes avec certains objets : d'où il réſulteroit dans nos ames diverſes inclinations, divers penchans ſecrets pour un certain genre de Beau plutôt que pour un autre.

C'eſt une maniere de philoſopher aſſez à la mode. Nous ſçavons que parmi ceux-là même qu'on appelle grands Auteurs, il y a des eſprits ſi enfoncés dans la matiere, qu'ils y veulent trouver la raiſon de tout. Eſclaves de leurs ſens, ils n'ont pas la force de s'élever plus haut; & quand ils ont fait l'anatomie d'un corps, ils croient avoir fait l'analyſe de leur ame. Nous leur rendrons plus de juſtice. Nous ne prétendons pas même que cette maniere de philoſopher ſur la diverſité de nos inclinations naturelles ſoit abſolument fauſſe en tout : on peut lui accorder, par exemple, que le tempérament

du corps diverſifie nos goûts par rapport aux biens du corps. Cela eſt dans l'ordre de la nature ; mais ce n'eſt point-là notre queſtion.

Il s'agit de trouver la cauſe de nos divers goûts ſpirituels, de cet amour de préférence que nous ſentons quelquefois naître avec la raiſon pour un certain genre de ſcience ; pour un certain genre de vertu ; en un mot, pour ces genres de Beau ſublimes, &, pour ainſi dire, eſcarpés, où l'on ne peut atteindre que par des travaux pénibles qui coûtent trop au corps pour les entreprendre ſans y être déterminé par une force ſupérieure. A l'égard des biens ſenſibles, nous ne l'éprouvons que trop ſouvent ; c'eſt le corps qui entraîne l'ame à leur pourſuite : mais ici, au contraire, nous éprouvons que c'eſt l'ame qui entraîne le corps malgré lui dans des recherches dont il n'a que faire, & dont il ſçait bien la punir quand elle s'y applique avec trop d'ardeur : contrariété de penchans, qui nous démontre à toutes les heures du jour la groſſiere illu-

ſion de ces Philoſophes qui vont chercher dans le corps la cauſe de la différence des eſprits.

Abandonné des Philoſophes modernes, conſultons les anciens. Platon, le ſeul que je ſçache qui ſoit entré là-deſſus dans quelque détail, a, ſur la cauſe de l'amour du Beau dans nos cœurs, un ſyſtême qui vous paroîtra ſans doute bien paradoxe, & où je conviens même qu'il y a quelques erreurs; mais du moins donne-t-il une cauſe toute ſpirituelle à un effet tout ſpirituel.

Il ſuppoſe (1) que nos ames, avant que d'être unies au corps, ont été admiſes par le Créateur à la contemplation du Beau eſſentiel. C'eſt-à-dire, que, dans une autre vie toute ſpirituelle qui auroit précédé notre naiſſance, nos ames ont vu en lui-même ce Beau exemplaire & univerſel qui contient, comme dans un tableau, tous les modeles des plus parfaits ouvrages de la nature, toutes les regles des ſciences, toutes

(1) Plat. *in Phœdr. & aliàs paſſim.*

les loix de la vertu : que dans cette contemplation du Beau universel, les unes ont été plus frappées d'une certaine espece de Beau, les autres d'une autre; celles-ci, par exemple, du Beau de la Philosophie ou de la Géométrie; celles-là, du Beau politique ou économique : les unes, du Beau de l'esprit & des arts; les autres, de celui du cœur & des vertus civiles : qu'ayant ainsi reçu de la cause universelle chacune son empreinte particuliere, elles ont été envoyées dans des corps où elles la conservent toujours comme la marque de l'ouvrier, gravée sur son ouvrage ; que l'esprit en a retenu l'idée ; que le cœur en a conservé l'amour : l'une & l'autre, il est vrai, d'abord ensévelis dans les ténèbres de l'enfance, comme dans un profond sommeil ; mais qu'aussitôt que la raison vient à dissiper ces ténèbres, l'ame se réveille de son assoupissement, qu'elle demande le Beau à tous les objets qui se présentent à elle : d'où il arrive, continue Platon, que, si la réflexion lui en trace dans l'esprit quelques idées, ou si le

ſpectacle de la nature lui en offre quelques images frappantes, ſon cœur à l'inſtant vole au-devant de lui avec rapidité, ſur-tout au-devant de ce Beau particulier qui l'avoit autrefois le plus charmé dans le Beau univerſel, & pour qui elle conſerve toujours une prédilection déclarée par la réminiſcence de ſon premier amour.

A cette peinture, quoique plus ſéante à un Poëte qu'à un Philoſophe, on ne laiſſe pas de rxconnoître, comme l'ont obſervé les Peres de l'Egliſe, que Platon avoit lu les Livres des Hébreux, ſur-tout Moyſe & Salomon : Moyſe, puiſqu'il admet un Dieu Créateur ; & Salomon, puiſqu'il admet une Sageſſe, un Verbe, un Beau éternel. Mais on voit en même tems qu'il en a gâté la doctrine par ſes idées particulieres, peut-être pour cacher ſes larcins. Quoi qu'il en ſoit, ſa préexiſtence des ames, ſa réminiſcence d'une autre vie, où l'on auroit vu le Beau avant que de naître, & tout ce qui s'enſuit, ſont des erreurs manifeſtes.

Il faut donc chercher une réponſe plus ſolide à la ſeconde queſtion propoſée.

Après avoir montré l'inſuffiſance des cauſes particulieres, phyſiques ou morales, auxquelles on voudroit attribuer le phénomène que nous examinons, qu'eſt-ce qui nous empêche de recourir à la cauſe univerſelle ? Poſons d'abord un principe inconteſtable.

C'eſt l'Auteur de la nature qui, en formant nos corps, y a répandu cette variété infinie de traits différens, qui fait une des plus grandes beautés du monde ſenſible. Il falloit nous donner un moyen facile de nous diſtinguer les uns des autres. Ne peut-on pas dire, par la même raiſon, que Dieu, en créant nos ames, y a voulu mettre une ſemblable diverſité pour varier les agrémens du monde intelligible, qui étoit certainement ſon principal deſſein dans la conſtruction de l'Univers ? C'eſt, Meſſieurs, la penſée que je propoſe à votre examen : mais il faut m'expliquer moi-même plus en détail. Je

Je considere le Créateur dans la formation du monde spirituel, comme le distributeur des génies, des talens, des vertus, imprimant d'abord dans toutes les ames qui sortent de ses mains, l'amour du Beau en général, pour les réunir toutes par la même inclination, & inspirant à chacune d'elles en particulier, un amour de prédilection pour un certain genre de Beau, pour les distinguer les unes des autres : à celles-ci, l'amour dominant de la vérité, qui fait les grands Philosophes & les grands Géometres : à celles-là, l'amour de l'ordre, qui fait les grands Rois, les bons Magistrats, les Citoyens fideles : aux unes, l'amour des arts utiles, qui forme les Artistes industrieux, les grands Architectes, les sages Capitaines, les habiles Navigateurs : aux autres, l'amour des arts qui servent aux agrémens de la vie; la peinture, la musique, la poésie même, dont il semble que l'unique but soit de plaire; mais que les bons esprits sçavent toujours rapporter à l'utilité

publique, ſelon l'intention du Créateur : c'eſt-à-dire, en un mot, que, de même qu'il y a un certain tempérament du corps qui, ſelon les loix de la nature, diverſifie nos goûts par rapport aux biens du corps ; il y a auſſi un certain tempérament de l'ame qui, ſelon les vues de la Providence, diverſifie nos goûts par rapport aux biens de l'eſprit.

Au reſte, Meſſieurs, ce n'eſt point là un paradoxe que j'avance. Rien de plus conforme aux idées les plus communes, & même ſi communes, que l'on en a fait un proverbe ; heureuſes, dit-on, les ames bien nées : *gaudeant benè nati*. Salomon ſe félicitoit d'avoir été bien partagé dans la diſtribution des ames ; *puer autem eram ingenioſus, & ſortitus ſum animam bonam* (1). C'eſt encore le ſens de la maxime univerſellement reçue, que, pour bien réuſſir dans une ſcience, dans un art, dans un état, ou dans un emploi, il faut y avoir été formé par les mains de la nature.

(1) *Sap.* 8, 19.

Ainsi, à la vue de ces divers goûts spirituels qui caractérisent les hommes par rapport au Beau, n'en cherchons point d'autre cause; disons sans crainte, avec le Sage, à la gloire du Créateur : c'est le Pere de la beauté, qui, selon les divers desseins de sa Providence, a établi cette admirable diversité dans les esprits comme dans les corps : *speciei generator hæc omnia constituit* (1).

Mais enfin, quel est le pouvoir de l'amour du Beau sur le cœur-humain? C'est la derniere question qui nous reste à examiner.

Si nous consulons l'ordre primitif de la nature, nous y verrons clairement que l'amour du bon, de l'agréable, ou de l'utile, doit être, dans notre cœur, subordonné à l'amour du Beau, de l'honnête, & du décent. Mais si, d'autre part, nous considérons la conduite ordinaire des hommes, nous aurons le regret de voir que, dans la plûpart de leurs actions, ce qui doit être n'est pas.

(1) *Sap.* 13. 4.

Depuis la corruption de notre origine, ce bel ordre eſt renverſé : c'eſt le plaiſir ou l'intérêt qui eſt devenu le reſſort dominant du cœur humain. Nous en convenons avec douleur. Mais, s'enſuit-il de-là, comme le prétendent certains Auteurs miſanthropes, que l'amour du Beau ſoit aujourd'hui tellement eſclave de l'amour des biens ſenſibles, qu'il ait abſolument perdu tout ſon pouvoir ſur nos ames ? Non, ſans doute ; il eſt affoibli, mais il n'eſt point anéanti ; & nous avons dans toutes les hiſtoires des preuves manifeſtes que ſon pouvoir non-ſeulement toujours ſubſiſté dans le monde ; qu'il y a même ſouvent éclaté par les actes les plus héroïques : preuves de fait auxquelles je me borne.

Je les puiſe en trois ſources ; dans les premiers Légiſlateurs, qui ont entrepris de policer les peuples ; dans les premiers inventeurs des ſciences & des arts, qui ont poli les mœurs par la culture de l'eſprit ; enfin, dans ces grandes ames, qui, dans les occaſions les plus délicates,

ont sacrifié le plaisir & l'intérêt à l'honneur & à la vertu.

Nous mettons les premiers Législateurs à la tête des amateurs du Beau : c'est la place qui leur convient. Ils eurent pour le Beau, non-seulement de l'amour, mais du zele pour le faire aimer aux peuples, qu'ils entreprirent de policer : voyons avec quel succès.

Je devrois peut-être commencer par le plus ancien de tous : par ce divin Législateur des Hébreux, qui nous a tracé le plan de la plus belle République, dont on eût jamais conçu l'idée. Une République, dans laquelle Dieu s'étoit fait lui-même, si j'ose parler ainsi, le premier Magistrat; où il régloit, où il ordonnoit tout; instituant des Pontifes pour maintenir son peuple dans le vrai culte; lui envoyant des Prophètes pour former ses mœurs; lui suscitant des Généraux d'armée pour le défendre contre ses ennemis; établissant un Conseil suprême pour être le dépositaire de ses ordonnances; des Magistrats subal-

ternes pour les faire exécurer en son nom, & un oracle perpétuel dans son sanctuaire pour les interpréter dans les cas douteux. Il me seroit facile de prouver que c'est l'amour du Beau souverain, ou plutôt, que c'est le Beau souverain lui-même qui a dicté à Moyse un si bel arrangement. Mais, parce qu'on me pourroit dire que l'amour du Beau, qui a inspiré ce grand Prophète, est d'un autre genre que celui dont il est ici question, je veux bien me restreindre aux Législateurs de l'ordre naturel. Il n'est pas possible de les nommer tous. Je me borne à ceux qui ont donné à leurs Républiques un caractere de beauté plus célebre dans l'histoire.

Le premier qui se présente, est celui des Spartiates, à qui les Hébreux (1) faisoient l'honneur de les reconnoître pour freres. Lycurgue, esprit fort & vigoureux, sévere, tempérant, désintéressé jusqu'à refuser une couronne, qui lui auroit

---

(1) Mach. 1, 12, 22.

coûté une injuſtice, forma les Lacédémoniens ſur ce modele de vertu; juſtes, ſobres, laborieux, patiens, plus appliqués à bien faire, qu'à bien dire; amateurs de la paix, mais toujours prêts à la guerre, dont les exercices étoient les jeux de leur enfance, & la ſeule étude permiſe par les loix; riches en commun, mais pauvres dans le particulier, où ils ſe contentoient du ſimple néceſſaire, avec une propreté modeſte, & ſans art; moins ambitieux de s'étendre, que jaloux de ſe conſerver; mais du reſte, ardens & âpres à ſoutenir leurs droits légitimes, préférant la mort la plus cruelle, à une vie ſans honneur. C'étoit une eſpece de Beau ſombre qui paſſa du cœur de Lycurgue dans celui des Lacédémoniens, ou, comme parle Sénèque, un Beau terrible (1): *Speciosſum ex horrido.*

Solon, d'un caractere plus doux, mais pour le moins auſſi noble; ſage ſans auſtérité, ferme ſans du-

(1) *Ep.* 41.

reté, brave ſans férocité, poli, agréable, orné des plus belles connoiſſances, dreſſa la République d'Athènes ſur ce nouveau plan. Il y admit tous les beaux arts que les Lacédémoniens avoient proſcrits, comme des occupations inutiles. Il porta même une loi qui donnoit action contre les citoyens oiſifs, pour les obliger tous à faire valoir leurs talens. Il y ajoûta la Gymnaſtique, pour donner aux corps de la force & de l'adreſſe; les combats d'eſprit, pour élever les ames par l'émulation; les exercices militaires, pour armer la juſtice contre la violence. Tout lui réuſſit: & tandis qu'Athènes obſerva les loix de Solon, elle paſſa pour être, & fut effectivement, la plus belle école d'eſprit & de bon goût; de politeſſe & de valeur qui fût dans l'Univers. C'étoit un Beau gracieux, dont il imprima les traits dans tout le corps de ſa nation.

Ne pourroit-on pas réunir ces deux caracteres dans un même peuple? Il faudra plus d'un Légiſlateur

pour en faire l'alliance. Romulus, né Capitaine & politique, en forma le premier projet à Rome, en y établissant trois ordres : le Roi, le Sénat, & le Peuple ; une police exacte au-dedans par un Conseil armé du glaive, & la sûreté au-dehors par cette admirable discipline militaire, qui contribua toujours plus que leurs armes à leurs conquêtes. Son successeur, Numa Pompilius, Roi Philosophe, y ajoûta le respect pour la Religion, comme le plus fort lien de la société par la vue d'un Maître par-tout présent ; lien nécessaire pour les unir par la conscience. Après l'expulsion des Rois, Brutus & Publicola inspirerent aux Romains un second principe d'union : l'amour de la Patrie, qui fut si long-tems la ressource de l'Etat contre tous les revers de la fortune. L'amour de la Patrie étoit la premiere leçon que les enfans recevoient de leurs peres ; on la fortifioit par mille exemples domestiques ; & enfin, pour les fixer dans cet amour, on dressa les fa-

meuſes loix des Douze Tables, qui acheverent de leur imprimer dans l'ame ces nobles ſentimens d'équité naturelle, de conſtance & de modération, qui en devoient faire un jour les maîtres du monde. C'étoit un Beau majeſtueux qui joignoit la force de Lacédémone, aux graces d'Athènes, mais en grand ; comme il convenoit à un peuple deſtiné par la Providence à la Monarchie univerſelle.

Que l'on paſſe ainſi en revue toutes les nations policées qui ont brillé autrefois, ou qui brillent encore dans le monde ; on y trouvera dans la forme de leur gouvernement, l'image de quelque eſpece de Beau, dont l'amour les a raſſemblés en un corps politique. Il faut pourtant convenir que l'intérêt de la ſûreté commune eſt auſſi entré pour beaucoup dans le deſſein de leur premiere aſſociation. Mais voici un autre genre de Beau, dont l'amour eſt plus pur : c'eſt celui qui anima les premiers inventeurs des ſciences & des arts ; je veux dire, l'amour de la vérité.

Combien d'obſtacles ne fallut-il pas ſurmonter pour la découvrir au travers des épaiſſes ténèbres qui l'enveloppoient dans ces premiers tems ! & quand on l'a eu découverte, combien de peines pour s'en aſſurer la poſſeſſion par le titre d'une ſcience inconteſtable ! Faiſons voir par les difficultés du projet, la force de l'amour du Beau, qui en a triomphé.

Pour établir une ſcience inconteſtable, dans un tems où il n'y en avoit encore aucune qui pût ſervir de modele, que falloit-il ? quelle regle ſuivre ? quel objet prendre ? & après en avoir choiſi un, le moyen d'y répandre aſſez de lumiere pour diſſiper tous nos doutes, par une évidence abſolument irréſiſtible ? Entrons dans le détail.

Nous avons des idées de deux ſortes; des idées pures & abſtraites, qui ſont les ſeules capables d'évidence; & des idées ſenſibles, qui n'en peuvent avoir que des lueurs aſſez ſouvent trompeuſes. Il falloit donc ſe réſoudre d'abord à récuſer

le témoignage des ſens : ce qui étoit déja un grand effort de raiſon.

Parmi nos idées pures, il y en a de ſi contraires aux paſſions des hommes, celles, par exemple, de la religion & de la morale, que l'on ne peut gueres eſpérer de les y rendre aſſez attentifs, pour en reconnoître pleinement toute l'évidence : on diſputera éternellement ſur les vérités qui mortifient notre amour propre. Il falloit donc, pour établir une ſcience abſolument inconteſtable, choiſir une matiere qui fût moins ſujette à la contradiction : il falloit préſenter aux hommes des idées pures, mais dont ils n'euſſent aucun intérêt de rejetter la lumiere quand elle viendroit à paroître, & auxquelles, au contraire, ils en euſſent un très-preſſant de s'appliquer. On prit celles des nombres & celles des figures géométriques : celles des nombres, dont on a un beſoin continuel dans le commerce de la vie ; & celles des figures géométriques, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire dans la pratique des arts.

Le choix ne pouvoit tomber ſur des objets plus proportionnés à notre intelligence ; mais à peine commença-t-on à les méditer, que l'on découvrit qu'à l'exception des premieres vérités de l'Arithmétique & de la Géométrie, qui ſont évidentes par elles-mêmes, toutes les autres paroiſſoient dans un lointain trop ſombre, pour les admettre ſans preuves. Je ne dis pas ſans probabilités, qui ne manquent jamais dans les matieres les plus douteuſes : je dis, ſans des preuves démonſtratives, capables non-ſeulement de convaincre l'eſprit, mais de forcer la conviction. Il falloit donc enfin trouver une méthode infaillible pour porter la lumiere juſques-là : il falloit ne prendre pour principes que les notions communes du bon-ſens, les idées primitives des nombres, des lignes, des figures : ſuivre l'ordre naturel des matieres, en commençant par les plus ſimples, avant que de paſſer aux plus composées : définir tous ſes termes pour éviter les ſurpriſes de l'équivoque, ſi fatale

aux ſciences : diſtinguer chaque choſe par ſa propriété différentielle : parler toujours proprement, laiſſant aux Orateurs les diſcours figurés, les images ſenſibles aux Poëtes, les expreſſions vagues aux Philoſophes, pour procéder ſans détour des premiers principes naturellement connus à leurs premieres conſéquences, de ces premieres conſéquences à leurs concluſions immédiates, & de celles-ci encore à d'autres à l'infini, par un enchaînement de vérités non-interrompu : c'eſt la méthode qu'on appelle géométrique.

La méthode étoit d'autant plus admirable, qu'elle eſt toute naturelle ; mais à meſure que l'on s'éloignoit des premiers principes, on s'apperçut qu'il falloit encore plus de courage pour la ſuivre conſtamment, que de génie pour la trouver. Sa marche eſt lente ; & dès l'entrée de la carriere, nous voudrions déja être au but : ſes regles ſont ſcrupuleuſes ; & dans les ſciences, comme dans les mœurs, nous ne haïſſons rien tant que le ſcrupule : elles ſont

abſtraites ; & nous aimons le ſenſible : ſur-tout, elles nous demandent une attention ſoutenue ; & notre cœur, naturellement volage, ne ſe plaît, ſi j'oſe ainſi dire, qu'à papillonner d'objet en objet ſans rien approfondir. Un Bel-eſprit du dernier ſiecle, diſoit qu'il faut aimer furieuſement la vérité, pour l'acheter à ce prix-là. Quelle a donc été la force de cet amour dans les premiers Géometres, pour les ſoutenir dans la recherche de la vérité par une voie ſi épineuſe ; & après en avoir fait la découverte, pour nous la tranſmettre par des ouvrages qui nous épargnent preſque toutes les peines qu'elle leur a coûtées ?

On dreſſa autrefois des autels à des héros moins utiles au monde. Faiſons du moins la juſtice à ces premiers amateurs du Beau Mathématique, de leur ériger dans notre mémoire un monument de reconnoiſſance pour tant de belles découvertes dont nous profitons : le dénombrement n'en ſera pas long, parce que

le nombre des eſprits ſupérieurs n'eſt jamais fort grand.

Thalès fut le premier qui eut le courage de ſuivre la méthode rigoureuſe des Géometres ſur les propriétés fondamentales des lignes, des angles & des figures. Pythagore l'appliqua aux nombres, inventa la doctrine des proportions, & démontra les plus beaux théorêmes de la meſure des ſurfaces. Ariſtée entama celle des ſolides; mais ce n'étoit encore là que des membres épars. Euclide en découvrit les jointures, & conçut le deſſein d'en former un corps bien lié, qui pût ſervir de clef univerſelle à toutes les parties des Mathématiques. Archimede porta ſes vues plus loin que tous ſes prédéceſſeurs : il tenta le problême de la quadrature du cercle, & trouva effectivement celle de la parabole. Il meſura le premier la ſurface de la ſphere, la plus belle découverte, ou, du moins, la plus utile qui ait été faite en Géométrie depuis ſa naiſſance. Il inventa la doctrine des

centres

centres de gravité, celle des corps qui nâgent ſur des fluides, la vis admirable qui porte encore ſon nom, & tant d'autres machines ſurprenantes qui le rendirent ſi formidable aux Romains pendant le ſiége de Syracuſe. Diophante d'Alexandrie jetta les premiers fondemens de l'Algebre. L'amour du Beau Mathématique fit prendre à Hipparque un vol encore plus élevé : il porta la Géométrie juſques dans le ciel : Eudoxe en dreſſa la première carte; & le fameux Eratoſthenes tira des aſtres la premiere meſure de la terre qui ait été priſe mathématiquement.

Après avoir fait juſtice aux Anciens, faiſons-la auſſi aux Modernes. Depuis quelques ſiecles, combien l'amour du Beau Mathématique n'a-t-il point produit de nouvelles découvertes? L'ingénieux Copernic a trouvé un nouveau ſyſtême pour diſſiper les ténèbres de l'ancienne Aſtronomie; Galilée, un nouveau ciel & de nouveaux aſtres pour en étendre la connoiſſance; Képler, de nouvelles regles pour en calculer les

mouvemens ; Descartes, une Géométrie & une Algebre nouvelles, pour faciliter la solution des problêmes ; Cavalerius & Wallis, la nouvelle science de l'Infini, que les Anciens n'avoient fait qu'entrevoir de loin. Les deux Cassini ont entrepris, avec succès, de surpasser tous les Astronomes de l'antiquité. Le pere l'emporte infiniment sur Hipparque, dans ses Tables Astronomiques ; & le fils sur Eratosthenes, dans sa mesure de la terre. Enfin, dans la Méchanique, le célebre Huygens a été, par ses nouvelles inventions, l'Archimede de son siecle. En un mot, il n'y a point d'Académie en Europe où l'amour du Beau Mathématique n'ait donné de nos jours quelques nouveaux conquérans au pays de la vérité.

Il est vrai, Messieurs, que ce ne sont point-là des modeles à proposer à tout le monde : l'amour du Beau moral nous en va fournir de plus généraux. Encore un moment d'attention.

Rien ne démontre plus sensible-

ment le pouvoir de l'amour du Beau moral ſur le cœur humain, que de l'y voir ſubſiſter malgré tous les ennemis qui l'attaquent au-dedans & au-dehors. Au-dedans, toutes les paſſions lui font la guerre : l'amour du plaiſir veut détruire juſqu'à l'idée de l'honnête ; & l'ambition lui ſubſtitue ſans ceſſe mille phantômes d'honneur pour la détruire encore plus radicalement. Au-dehors, nous n'entendons que maximes qui nous prêchent l'utile & l'agréable, comme les ſeuls objets dignes de nous plaire ; & nous ne voyons preſque par-tout que des mœurs conformes à cette baſſe morale. Autrefois l'idolâtrie alla même plus loin : elle conſacra les vices dans ſes Dieux, pour s'y abandonner ſans ſcrupule : efforts impuiſſans. La nature, plus forte que le vice même adoré, n'a jamais pu permettre, ni qu'on l'eſtimât dans ſoi-même, ni qu'on l'aimât dans les autres.

C'eſt la preuve générale du pouvoir naturel de l'amour du Beau moral ſur le cœur humain. Donnons-en

de particulieres. Je vous en ai promis des exemples fameux dans l'histoire. Il n'y a presque point de nation qui ne m'en fournisse : mais il y en a sur-tout une qui mérite d'avoir ici une place distinguée, parce que l'amour du Beau en tout genre de beauté morale me paroît y avoir subsisté plus long-tems, & avec plus d'éclat que par-tout ailleurs. Je parle des anciens Romains. On admire la grandeur de leur Empire : celle de leurs sentimens étoit encore au-dessus.

Je commence par l'amour du Beau moral essentiel, qui est l'honnête & le décent. Toute l'histoire nous atteste que, dans les premiers tems de la République, c'étoit-là, pour ainsi dire, l'ame du corps de la Nation. Car quel autre amour auroit pû leur inspirer des loix si sublimes ? La pensée, par exemple, d'établir dans le ministere des autels un ordre de vierges, comme les plus propres pour leur attirer les faveurs du Ciel par leur innocence : de mettre le travail & la pau-

vreté au nombre des vertus, comme les inſtrumens les plus efficaces de la pureté des mœurs : de garder leur parole inviolablement, même aux dépens de leur vie, même à des ennemis perfides, comme étant plus raiſonnable qu'une partie du genre-humain périſſe, que de rompre par des perfidies réciproques le lien de la ſociété générale, qui eſt la bonne-foi : de poſer pour fondement de leur politique, cet eſprit de modération & d'équité, qui attira tant de peuples, & même le peuple ſaint (1) dans leur alliance : d'impoſer à tous leurs Magiſtrats cette belle regle de juſtice qui ſauva la vie à Saint Paul (2), de ne jamais condamner perſonne ſans l'entendre. Enfin, pour abréger, de conſtruire un temple à l'honneur, mais où l'on ne pouvoit entrer que par le temple de la vertu.

C'étoient les grandes maximes que l'amour de l'honnête avoit inſ-

(1) 1. Machab. 8. 1.
(2) Act. 25, 16.

pirées aux anciens Romains. Maximes de vertu dont ils étoient si profondément persuadés, que, Fabricius ayant ouï dire à Cynéas, Ambassadeur de Pyrrhus, qu'il y avoit en Grece un Philosophe qui vouloit que le plaisir fût le motif général de toutes les actions des hommes, il regarda cette opinion comme un monstre dans la morale : *cùm Cyneam narrantem audisset Atheniensem quemdam* (1), *clarum sapientiâ, suadere, ne quid aliud homines, quàm voluptatis causâ, facere vellent, pro monstro eam vocem accepit.*

L'amour du Beau moral naturel, c'est-à-dire, l'humanité générale, & l'amitié, que prescrit la loi du sang, n'avoit pas moins de pouvoir sur le cœur des Romains. Cicéron remarque dans ses Offices, qu'ils appelloient les peuples avec qui ils étoient en guerre, non pas ennemis, mais seulement étrangers, pour tempérer, dit-il, l'horreur de la chose par la douceur de l'expression : *Lenitate*

(1) Val. *Max. l.* 4, *n.* 6.

verbi tristitiam rei mitigante (1). Les Loix des Douze Tables défendoient expressément de commencer aucune guerre, sans avoir auparavant demandé satisfaction de l'injure reçue : après même en avoir été refusé, défense encore de commettre aucune hostilité sans une déclaration solemnelle de guerre : après même la déclaration, défense à tout citoyen qui n'avoit point fait le serment militaire, de combattre les ennemis. Et après la victoire, comment les loix Romaines vouloient-elles que l'on traitât les vaincus ? Souvent en citoyens ; toujours en hommes. Les Généraux vainqueurs devenoient à Rome les patrons des peuples vaincus, dont ils prenoient même quelquefois le nom pour s'en déclarer publiquement les protecteurs.

Or, si la loi de l'humanité générale avoit tant de pouvoir sur les Romains, combien plus celle du sang, qui parle toujours bien plus haut !

(1) *Offic. l.* 1, *c.* 12.

Vous en jugerez par un exemple choiſi entre mille autres.

Le brave Coriolan, qui avoit ſauvé ſa patrie dans la guerre des Volſques, exilé par l'ingratitude de ſes citoyens, s'abandonne à ſon reſſentiment : il marche à Rome à la tête de ces mêmes peuples, bat les Romains, pourſuit ſa victoire, aſſiége la ville : il eſt tout prêt de la prendre & de l'abandonner au pillage. Les Romains, au déſeſpoir, lui envoient ſes amis pour calmer ſa colere : point d'audience. On lui envoie des Ambaſſadeurs : point de grace à eſpérer. On lui envoie les Prêtres & les Pontifes : « les Dieux de Rome ne ſont » plus les miens ». Qui pourra donc fléchir ce cœur indomptable ? On lui envoie ſa mere, l'illuſtre Vetturie. Après l'avoir écoutée : ma Mere, lui dit-il, vous me demandez ma mort : elle eſt inévitable, ſi j'offenſe mon armée en vous accordant la paix : mais vous m'avez donné la vie ; allez dire aux Romains qu'ils vous doivent leur ſalut. Sa prédiction fut accomplie : il mourut content de n'avoir pû être déſarmé

désarmé que par la loi de la nature.

Il ne faut pas oublier l'amour du Beau civil & politique : c'est ainsi que nous pouvons appeller l'amour de la patrie. On sçait qu'il étoit tout-puissant sur le cœur des Romains : de-là, dans tous les Ordres de la République, cette attention & ce concert admirable pour soutenir ce qu'ils appelloient la majesté de l'Empire, l'autorité du Sénat, & la liberté du Peuple. Mais sur-tout de-là, dans les périls de l'Etat, cette grandeur d'ame à se remettre incontinent toutes leurs injures personnelles, pour ne songer tous ensemble qu'au salut de la patrie. Nous en avons dans leur histoire une foule d'exemples : un seul me suffira.

Le généreux Camille exilé, comme Coriolan, par la faction des envieux de sa gloire, s'en ressentit d'abord comme lui, par foiblesse ou par honneur. Mais du fond de son exil, il voit sa patrie en danger : il ne s'en ressentit plus. Les Gaulois, profitant de sa disgrace, avoient battu les Romains, mis leur armée

en déroute, pris Rome d'assaut, égorgé le Sénat, brûlé la ville, assiégé le Capitole, qui étoit déja lui-même prêt de se rendre par un traité honteux. Où est Camille, disoit-on ? Vous l'allez voir. Il vole à Rome avec un petit nombre d'amis & d'alliés rassemblés à la hâte. Créé Dictateur, il casse le traité, tombe sur les Gaulois, les chasse de Rome & de toute l'Italie. Ce n'est pas tout : après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, il pardonne aux siens, rebâtit la ville, rétablit la République dans son premier lustre : en un mot, il ne se venge des injures qu'il en avoit reçues, que par des témoignages éclatans d'un amour à l'épreuve de l'ingratitude.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la force qu'avoit à Rome l'amour du Beau civil & politique : les Romains sont assez connus de ce côté-là : bons citoyens, grands hommes d'Etat. Je finis par le pouvoir qu'avoit sur eux l'amour du Beau moral personnel, qui fait l'honnête-homme, l'homme vertueux & décent. Il faut

encore ici nous borner à un ſeul exemple ; mais qui renfermera tout ce que le génie Romain a jamais produit de plus élevé.

Le grand Scipion, né avec tous les avantages de la naiſſance, de l'eſprit, du cœur & du corps, fut épris dès ſa jeuneſſe de l'amour du Beau dans les mœurs. Sa maxime fut d'abord que la premiere victoire de l'homme devoit être celle de lui-même (1) : *Vince animum* : c'étoit ſon mot ; & nous en allons voir les effets.

Vainqueur en Eſpagne des Carthaginois, on lui amene une jeune priſonniere qui étoit fiancée à un Seigneur du pays. Déja maître de lui-même à l'âge de 24 ans, il refuſe de la voir, de peur, dit Florus, de bleſſer ſa pudeur par un ſeul regard (2) : *Ne quid de virginitatis flore vel oculis delibaſſe videretur.* Il eſt vrai qu'il en reçut la rançon ; mais ce ne fut que pour augmenter ſa dot, & pour la

(1) Tit. Liv. *De bell. Pun. l.* 10.
(2) Fl. *l.* 2. *c.* 6.

rendre plus chere à son époux par ce nouvel agrément. Les peuples d'Espagne, charmés de sa vertu, lui donnent publiquement le titre de Roi. Il le rejette (1), content, leur dit-il, de le porter dans vos cœurs, si vous m'en jugez digne. Vainqueur d'Annibal en Afrique, il prend Carthage. Il en envoie tous les trésors à Rome, sans se rien réserver de sa conquête, que le nom d'Africain (2) : *Nihil ex eâ, nisi cognomen referens.* Vainqueur d'Antiochus en Asie, où, après deux consulats & un triomphe, il avoit bien voulu servir sous son jeune frere, en qualité de Lieutenant-Général, même intégrité, même désintéressement. Il se contenta de lui avoir conquis le nom d'Asiatique, avec l'honneur du triomphe. Tant de gloire ne pouvoit manquer de lui susciter des ennemis, & par conséquent, des accusateurs (3). Il étoit inattaquable

(1) Tit. Liv. *De bell. Pun.* 2. *l.* 7.
(2) Val. *Max. l.* 3, *c.* 7.
(3) Tit. Liv. *l.* 38.

du côté de l'intérêt. On l'accusa d'ambition : que dans la guerre d'Antiochus il s'étoit comporté en Dictateur, plutôt qu'en Lieutenant du Consul : que lui seul avoit réglé avec le Roi vaincu, les conditions de la paix : qu'il sembloit n'avoir entrepris cette expédition, que pour montrer à la troisieme partie du monde, ce qu'il avoit déja persuadé aux deux autres, qu'il étoit l'unique Chef de l'Empire Romain : qu'il avoit même disposé en maître, des trésors de l'Asie, ou du moins connivé à la dissipation que son frere en avoit faite. Deux Tribuns factieux le citent à comparoître devant le peuple, pour répondre en forme sur tous ces articles. Scipion sçavoit gagner des batailles ; mais il ne sçavoit pas faire le personnage d'accusé : *Major animus erat, quàm ut reus esse sciret* (1). Il comparut néanmoins au jour marqué. Il monte sur la Tribune aux Harangues. Tribuns, dit-il, vous m'accusez : Romains, écoutez

(1) Tit. Liv. *ibid.*

ma défenſe. A tel jour qu'aujourd'hui, je vainquis Annibal, & je vous rendis maîtres de Carthage. Les Dieux vous ont accordé, ſous mes auſpices, pluſieurs autres belles journées. Allons tous au Capitole pour en rendre de ſolemnelles actions de graces; & priez-les avec moi, de vous donner beaucoup de Princes qui vous ſervent avec autant de fidélité que moi. Sa défenſe, qui étoit toute Romaine, plut aux Romains : tous les Ordres de l'Etat le ſuivirent au Capitole; amis, ennemis, les Tribuns mêmes ſe voyant abandonnés, furent obligés d'accompagner ſon triomphe. Mais ce ne fut point encore-là le plus beau triomphe de ſa vie. Maître du Sénat & du Peuple, maître des armées, il pouvoit aiſément opprimer par la force les ennemis de ſa gloire. Non : « je leur ai » montré ce que je puis; faiſons ce » que je dois.» La guerre civile étoit inévitable ſi, après un tel éclat, il fût demeuré à Rome. Il ſe retire dès le jour même à ſa maiſon de campagne, pour ſauver ſa patrie une ſeconde

fois, par une retraite plus belle que toutes ses victoires.

En est-ce assez, Messieurs, pour démontrer le pouvoir que l'amour de l'ordre, ou du Beau moral, a toujours conservé dans le monde malgré la corruption générale. Je n'ai tiré mes exemples que des nations les plus fameuses par leur politesse. Je vous en aurois pu montrer jusques dans le sein de la barbarie, & vous sçavez qu'Alexandre (1) en trouva parmi les Scythes mêmes : l'amour de l'ordre est un feu allumé dans nos cœurs par un souffle divin ; nulle autre force ne le pourra jamais éteindre. En vain les hommes soulevent contre lui les passions les plus violentes : il en restera toujours quelques étincelles au fond de leur ame ; & souvent il ne faudra qu'une étincelle pour le rallumer tout-à-coup avec éclat ; du moins par des actes passagers de vertus héroïques, semblables à ces flammes subites qui sortent par intervalle des cendres d'un

(1) Quint. Curt. *l.* 7.

embrasement mal éteint. C'est une barriere que la Providence a opposée dans tous les siecles au progrès de la corruption. Dieu a laissé les peuples s'égarer dans leurs voies, par un effet de sa justice. Mais, par un effet de sa bonté, il a sçu mettre des bornes à leurs égaremens : c'est lui-même qui nous en assure. Il a inspiré des Législateurs pour leur donner des loix qui les retinssent dans l'ordre par l'amour naturel de la justice & de la société : *Per me Reges regnant & legum conditores justa decernunt* (1). Il a éclairé des Sages pour les instruire, en réveillant dans leurs cœurs l'amour de la sagesse, de la science, & de la vertu : *Ego habito in consilio, & eruditis intersum cogitationibus*. Et parce que les loix sans les mœurs, parce que les instructions sans les exemples, sont des digues trop foibles contre le torrent des vices, il a suscité parmi eux des ames généreuses pour en arrêter le cours par des traits de modération,

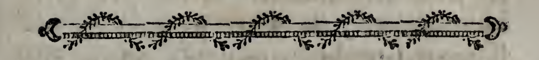
(1) Prov. c. 8.

d'équité, de prudence, de force & de courage si frappans, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'y reconnoître quelque chose de divin : *Meum est consilium, & æquitas, mea est prudentia, mea est fortitudo.* Socrate attribuoit à une impression intime de la Divinité sur son cœur, l'amour qui le portoit à la sagesse. Les Romains attribuoient au même principe les vertus du grand Scipion. Sénèque le Philosophe en a même fait une maxime générale dans ce fameux passage : *Miraris homines ad Deos ire ? Deus ad homines venit. Imò, quod propius est, in homines venit. Nulla sine Deo bona mens est.* (1) Et à quelle autre cause pourrions-nous attribuer les victoires que les Payens mêmes ont quelquefois remportées sur la nature, quand ils ont voulu écouter la raison ? Malgré la distance des lieux & des tems, nous sommes encore frappés de ces grands exemples de vertu, quand nous les lisons dans l'Histoire : nous en sommes touchés,

(1) *Ep.* 73.

ſouvent juſqu'aux larmes : les grandes ames, par ſympathie ; les ames les plus communes, par émulation ; que dis-je ? les plus vicieuſes même, par un reſte de raiſon qui leur fait toujours eſtimer la vertu, qu'elles abandonnent, plus que le vice qu'elles ſuivent : c'eſt ma derniere preuve du pouvoir naturel de l'amour du Beau moral ſur le cœur humain, qui étoit ma principale propoſition.





PREMIER DISCOURS

Sur l'Amour désintéressé.

MESSIEURS,

L'AMOUR de la béatitude est-il le principe de tous les amours du cœur humain ? ou, le desir d'être heureux est-il le motif général de toutes nos actions ? ou encore, dans les différentes sociétés publiques ou particulieres que nous formons dans le monde, l'amour de nous-mêmes est-il la source unique de celui que nous avons pour les autres ? C'est un problême de Morale qui a été fameux dans tous les tems. Mais, a-t-il jamais dû en être un pour des hommes raisonnables, ou du moins pour des Philosophes ? Ne suffisoit-il

pas, pour lui ôter tout ſon air problématique, de faire un peu de réflexion ſur la nature de notre volonté, ſur les divers motifs qui la peuvent mettre en mouvement, ſur les différens objets qui la veulent gagner tour-à tour en lui étalant, les uns leur beauté, les autres leur bonté ? Un petit éclairciſſement auroit peut-être prévenu toutes les conteſtations.

Cependant, Meſſieurs, grace à notre négligence à rentrer dans nous-mêmes, & plus encore à l'humeur diſputeuſe des Philoſophes, c'eſt une queſtion qui dure depuis la naiſſance de la Philoſophie juſqu'à nos jours. Avant que d'y répondre, permettez-moi de vous en rappeller l'hiſtoire. Elle nous mettra peut-être mieux au fait, que des explications plus méthodiques : elle nous y mettra du moins plus agréablement.

La plus légere connoiſſance de l'Antiquité, nous apprend que cette queſtion partagea autrefois la Phi-

losophie en deux grandes Sectes, qui subsistent encore aujourd'hui, quoique sous d'autres étendards.

Zénon, avec tout le Portique, soutenoit que l'amour de l'honnête ou de la vertu, est, de sa nature, indépendant de l'amour du plaisir ou de notre propre utilité; d'où il inféroit que nous pouvons aimer les autres hommes sans intérêt, par pure estime, par justice, par devoir & sans aucun retour sur nous-mêmes.

Epicure, au contraire, avec tout son cortége de Philosophes délicats, soutenoit que l'amour du plaisir est le seul amour dominant de notre cœur; que c'est le principe naturel de tous nos autres amours, le premier mobile de notre volonté, le motif unique & nécessaire de toutes nos élections: d'où il concluoit sans détour, que nous ne pouvons rien aimer, rien desirer, rien faire que par amour-propre; ou, comme il s'exprimoit lui-même, par le motif de quelque espece de volupté sensible.

Cicéron, génie universel, qui

voulut, sur la fin de ses jours, transférer d'Athènes à Rome l'Empire de la Philosophie, comme il avoit fait autrefois celui de l'Eloquence, soutient en bon Académicien le pour & le contre dans ses Dialogues du Bonheur suprême : Epicurien, sous le nom de Torquatus, & Stoïcien, sous celui de Caton. Mais quand il parle en sa propre personne, comme dans le second Livre, comme encore dans son Traité des Loix, dans ses Questions Tusculanes, dans ses Offices, on le voit par-tout intimement convaincu que notre amitié pour les autres hommes doit être gratuite ; que l'amour de la vertu ne peut être vertueux, si la vertu elle-même n'en est pas le principal motif; surtout que l'intérêt, sous quelque nom qu'il se déguise, la dégrade : en un mot, que l'amour intéressé d'Epicure déshonore la raison.

Malgré toute l'éloquence d'un si grand Orateur, son fidele Atticus, qu'il avoit tâché de convertir dans ses livres des Loix, demeura toujours Epicurien. César, qui étoit

aussi Philosophe à sa mode, se déclaroit ouvertement pour la même secte : & il paroît que tous ses premiers successeurs dans l'Empire, depuis Auguste jusqu'à Néron, n'eurent point d'autre Philosophie. Jugez du progrès d'une doctrine qui avoit des légions pour la défendre.

Séneque, dans un siecle tout Epicurien, eut le courage de s'opposer au torrent : on peut même dire qu'il eut la gloire de relever un peu à Rome le parti de Zénon, qui étoit tombé avec la liberté Romaine.

Il n'y eut pas jusqu'aux Poëtes, qui ne se mêlassent quelquefois de philosopher sur cette matiere : il est vrai que, ces Messieurs disant tout ce qu'il leur plaît, selon que leur imagination est montée sur le ton de la raison ou sur celui des sens, on ne peut gueres sçavoir le parti qu'ils embrassoient. Le même Poëte se déclaroit tour-à-tour, tantôt pour la sévérité du Portique, & tantôt pour la mollesse d'Epicure. Témoin Horace dans ses Odes : il y passe continuellement, ou plutôt, il y voltige

ſans ceſſe de l'une à l'autre, comme un papillon du Parnaſſe.

Mais, pour nous rapprocher de notre ſiecle, nous avons un illuſtre Poëte François, qui me paroît plus propre que les anciens à mon deſſein d'expliquer par des faits l'état de la queſtion : c'eſt le grand Corneille. Voici comme il explique l'amour pur de Zénon, par la bouche d'un de ſes Acteurs; je ne me ſouviens plus dans quelle pièce :

Le véritable amour n'eſt jamais mercénaire:
Jamais il n'eſt ſouillé de l'eſpoir du ſalaire :
Il ne veut que ſervir, & n'a nul intérêt
Qui ne cede à celui de l'objet qui lui plaît.

Il ne réuſſit pas moins bien à exprimer l'amour intéreſſé d'Epicure dans une autre pièce dont le titre m'eſt auſſi échappé; car, après avoir fait dire à un de ſes héros ou de ſes héroïnes :

Je trouve peu de jour à croire que l'on m'aime,
Quand je vois qu'en m'aimant on ſe cherche ſoi-même.

il lui fait rendre cette réponse par son confident, ou par sa confidente :

Hélas ! s'il est permis de parler librement,
Dans toute la nature, aime-t-on autrement ?
L'amour-propre est en nous l'auteur de tous les autres :
Il forme ceux des Grands comme il forme les nôtres.
Lui seul allume, éteint, ou change nos desirs :
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.

On ne peut gueres douter que ces deux sentimens, quoique si contraires, ne soient tous deux, par quelque endroit, fondés sur la nature, puisqu'on les met sur le théâtre avec succès : si ce n'est pourtant qu'on veuille dire que la diversité de nos préjugés naturels, ou acquis, suffit à un Poëte pour les y faire monter. Revenons donc aux Philosophes, qui doivent être plus scrupuleux : & sans nous embarrasser dans un étalage d'érudition inutile, arrêtons-nous aux faits contemporains qui regardent notre question.

Il y a ſoixante ans (1) ou environ, que le célebre Abadie publia ſon *Art de ſe connoître ſoi-même* : ouvrage très-ingénieux, & ſeul capable d'aſſurer à ſon Auteur la qualité de Bel-eſprit. Son principe fondamental eſt, que l'amour de nous-mêmes eſt la ſource unique de tous nos autres amours. Mais parce que cette propoſition eſt toujours malſonante à l'oreille du cœur, il prend, pour la faire paſſer, une précaution aſſez fine : il avertit ſes lecteurs de bien diſtinguer l'amour de nous-mêmes d'avec l'amour-propre ; ce qui n'eſt pas peut-être auſſi aiſé à faire dans ſon cœur que dans un livre.

Quelques années après, le Pere Lami, Bénédictin, grand Cartéſien, mais à la maniere libre du P. Malebranche de l'Oratoire, ſon maître ou ſon modele, donna au Public ſon *Traité de la connoiſſance de ſoi-même.* Il y ſoutient, contre le ſentiment d'Abadie, qu'il y a dans notre cœur un amour de pure raiſon, un amour

(1) Vers l'an 1684.

qui, pour se porter vers son objet, n'a besoin d'être excité par aucun autre intérêt propre, d'utilité ou de plaisir; l'amour, par exemple, de la vérité, de l'ordre, du devoir, ou de la vertu.

Presqu'en même tems, c'est-à-dire, environ 1694, parut l'ouvrage de l'illustre M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai, sur la *Vie mystique*. Ce Prélat, qui avoit le cœur aussi beau que l'esprit, y admet en quelques endroits un amour de Dieu si pur & si désintéressé, qu'on en inféra, bien ou mal, que nous pouvons lui sacrifier jusqu'à notre salut éternel. C'étoit un des dogmes favoris du Quiétisme, que l'on venoit de condamner à Rome.

Le grand Evêque de Meaux, M. Bossuet, si fameux par ses victoires & par ses conquêtes, sur le parti Protestant, se crut obligé d'attaquer un Livre, d'où l'on tiroit dans le public une si affreuse conséquence. M. de Cambrai se défendit: il abandonna d'abord la conséquence à son aggresseur, pour la combattre autant qu'il

lui plairoit. Mais il se retrancha dans le principe de l'amour pur & désintéressé, qui lui paroissoit incontestable. M. de Meaux, accoutumé depuis long-tems à remporter sur ses adversaires des victoires plus complettes, le poursuivit dans ce retranchement : il entreprit même de prouver par la raison, que le desir naturel de la béatitude est le motif nécessaire de toutes nos actions : & par conséquent, que l'amour pur de M. de Cambrai n'étoit qu'une belle chimere, plus digne d'un faiseur de Romans, que d'un Philosophe. Ainsi, un procès théologique dégénéra peu-à-peu en querelle philosophique.

On vient de voir que le P. Lami, qui commençoit à faire figure dans la république des Lettres, devoit être pour M. de Cambrai. Il se déclara pour lui effectivement ; mais afin de lui procurer un plus grand défenseur, il voulut engager dans sa cause le P. Malebranche, qui étoit en ce tems-là l'oracle de la Philosophie moderne : il le cita, dans un

ouvrage public, en faveur de l'amour pur. C'étoit, dans les circonstances, une sommation en forme de prendre parti.

Le P. Malebranche haïssoit mortellement la dispute. Il aimoit M. de Cambrai, qui s'étoit montré favorable à son systême sur les idées. Il craignoit M. de Meaux, qui menaçoit son Traité de la Nature & de la Grace. Il craignoit encore plus le moindre soupçon du Quiétisme, qui étoit alors l'accusation à la mode : il fallut donc rompre le silence. Il composa son *Traité de l'Amour de Dieu*, où, sans nommer personne, il tâche d'éclaircir la matiere à la satisfaction des deux partis. Mais, après tout, il y soutient que la volonté n'étant autre chose que l'amour naturel de la béatitude, nous ne pouvons rien aimer ni rien faire que par le motif de cet amour.

La dispute en étoit là, lorsqu'en 1699, Rome, consultée par quelques Prélats de France, condamna le Livre de M. de Cambrai, qui avoit occasionné la querelle Théolo-

gique ; mais ſans toucher en aucune ſorte à la queſtion de Philoſophie, qu'elle abandonna, comme n'étant point du reſſort de la Foi, aux raiſonnemens des Philoſophes.

Cette queſtion avoit trop fait de bruit dans le monde, pour n'en point faire dans les Ecoles. Elle y devint en très-peu de tems auſſi à la mode qu'elle le fût jamais dans Athènes ; & je voyois, dans ma jeuneſſe, la plûpart de nos Profeſſeurs de Philoſophie commencer par-là leur Morale : Sçavoir, *ſi tous nos amours ont leur ſource primitive dans l'amour de nous-mêmes ?* Ou, pour m'exprimer dans leur langue : *Utrùm omnis amor noſter oriatur ex amore noſtrî ?*

Je vous avoue, Meſſieurs, que l'affirmative, qui, par la victoire théologique de M. de Meaux ſur M. de Cambrai, devint en Philoſophie l'opinion preſque générale, me paroît une dégradation du cœur humain : & malgré les grands noms qui la ſoutiennent, un Abadie, un Boſſuet, un Malebranche, tant d'au-

tres Philoſophes du premier ordre, j'ai toujours ſoupçonné du paralogiſme dans toutes les preuves qu'ils en apportent : on me permettra du moins de ne m'y rendre, qu'après les avoir bien examinées. Je les réduis toutes à deux principales.

1°. Notre volonté, diſent-ils, n'eſt autre choſe que l'amour du bien en général, ou le deſir d'être heureux. Or il eſt évident que nous ne pouvons rien aimer, que par notre volonté. Donc nous n'aimons rien en effet que par l'amour du bien, ou par le deſir d'être heureux. C'eſt-à-dire, que l'amour de la béatitude entre eſſentiellement dans tous nos amours particuliers, non-ſeulement comme un appui naturel pour les ſoutenir, ou comme un attrait utile pour les rendre plus actifs, mais comme un principe abſolument néceſſaire pour les produire dans notre cœur. C'eſt la premiere de leurs preuves.

2°. Nous n'aimons très-certainement, que les objets qui nous plaiſent, & parce qu'ils nous plaiſent,

& autant qu'ils nous plaisent. La proposition, disent-ils encore, est de la derniere évidence. Ils en attestent le sentiment intérieur, & même le sens-commun. Or, qu'est-ce que nous entendons par plaire, sinon faire plaisir ; produire dans notre ame une sensation agréable, & dans notre cœur une délectation prévenante, qui nous entraîne vers l'objet qui la cause, ou qui paroit la causer? D'où ils concluent en général, que nul amour, ni pour le Créateur, ni pour la Créature, ne peut être excité dans notre cœur que par un plaisir prévenant, qui nous détermine vers sa cause, vraie ou apparente : sa cause vraie, si c'est le Créateur qui en est l'objet ; & sa cause apparente, si c'est la Créature.

Assurément, Messieurs, vous ne m'accuserez pas d'avoir affoibli les preuves du sentiment que je me propose de combattre. On pourra bien plutôt m'accuser d'imprudence de vous avoir prévenus contre ma cause par des autorités si redoutables, par des raisonnemens qui ont

un air ſi naturel ; en un mot, par des préjugés ſi forts, que j'aurai peut-être bien de la peine à les diſſiper. Mais quoi qu'il en arrive, j'ai mieux aimé paſſer pour imprudent, que pour peu ſincere. N'ayant ici en vue que le ſeul intérêt de la vérité, je n'ai point cru devoir commencer par la trahir, ou par la déguiſer, pour la mieux défendre. D'ailleurs, Meſſieurs, qu'ai-je donc ici à craindre? Je parle dans une Académie ſçavante, où l'on ne peut ignorer que, dans les matieres philoſophiques, l'autorité ne prouve rien; que les raiſonnemens qui ont l'air le plus naturel, ne ſont pas toujours les plus conformes à la nature; & que les préjugés les plus forts, ſont aſſez ſouvent les plus mal fondés : c'eſt toute la préparation d'eſprit que je vous demande, pour entrer dans la défenſe d'une cauſe qui me paroît être celle de Dieu & des hommes.

Il s'agit de ſçavoir, s'il eſt vrai que nous ne puiſſions rien aimer que par le motif de notre bonheur, de notre plaiſir, en un mot de notre in-

rérêt propre & perſonnel. C'eſt le ſentiment de la plûpart des Philoſophes modernes. J'ai tâché de mettre les deux preuves qu'ils en donnent dans toute la force qu'elles peuvent avoir. Mais, malgré mes efforts, elles ont une foibleſſe qui ne peut longtems ſe dérober à des yeux attentifs. La premiere n'eſt appuyée que ſur une définition de la volonté tout-à-fait défectueuſe ; & la ſeconde, ſur une équivoque de langage, ſur une eſpece de jeu de mots ; maniere de raiſonner encore plus indigne de la Philoſophie : c'eſt ce que nous avons d'abord à prouver.

Que l'on définiſſe la volonté, l'amour du bien, ou le mouvement naturel de l'ame vers le bien en général ; il n'y a rien là qui ne puiſſe avoir un bon ſens. Mais que l'on reſtreigne l'amour du bien en général au deſir d'être heureux, à l'amour du plaiſir ou du bien délectable, comme ſi c'étoit le ſeul bien qui eût la force de mettre notre cœur en mouvement : voilà où commençoit le paralogiſme de la Philoſophie Epicurienne ; voilà

où commence encore celui du systême que nous entreprenons de combattre. Et, pour en dissiper l'illusion, nous n'avons qu'à rendre à la volonté toute son étendue naturelle : c'est la faculté de notre ame qu'il nous importe le plus de bien connoître. Ne perdez rien, s'il vous plaît, des réflexions que nous y allons faire.

Je dis donc, en premier lieu, que notre volonté renferme de sa nature, non-seulement l'amour de la béatitude ou du bien délectable, mais encore l'amour du bien qu'on appelle honnête, ordre, vertu ou beau dans les mœurs.

En effet, Messieurs, pouvons-nous rentrer dans notre cœur sans le voir, pour ainsi dire, partagé entre ces deux amours, sans distinguer les différens traits qui les caractérisent, les divers principes qui les remuent, les diverses fins qu'ils se proposent, les divers motifs par lesquels ils s'efforcent de nous attirer chacun dans son parti. ? L'amour de l'honnête, par lumiere, comme un amour de raison ; & l'amour du bien dé-

lectable, par sentiment, comme un amour d'instinct : l'amour de l'honnête, en nous représentant la vérité, l'ordre, la sagesse, la justice, la décence, comme les objets les plus dignes par eux-mêmes de fixer nos affections ; & l'amour du bien délectable, en nous proposant les plaisirs, les divertissemens, les délices du monde, comme les objets les plus capables de nous amuser agréablement : l'amour de l'honnête, en nous disant, comme à des braves : Suivez-moi ; c'est le devoir qui vous appelle : & l'amour du bien délectable, en nous criant comme à des troupes mercénaires : Servez-moi ; je vous paierai comptant : l'amour de l'honnête enfin, en nous piquant d'honneur par la noblesse des idées dont il nous éleve l'ame ; & l'amour du bien délectable, en nous intéressant par la douceur des sensations, dont il nous remplit, ou dont il nous amuse. Peut-on, dis-je, rentrer de bonne-foi dans son cœur sans reconnoître d'abord cette premiere vérité ? Faut-il même y entrer bien

avant, pour en découvrir la preuve dans les combats cruels que nous éprouvons ſans ceſſe entre la raiſon & le ſentiment ? Quelques anciens Philoſophes avoient conclu de cette guerre inteſtine, qu'il y a dans l'homme deux ames ennemies ; l'une divine, & l'autre animale. Mais il falloit donc auſſi en admettre une troiſieme entre deux, pour en ſentir le choc. La ſeule concluſion légitime eſt, que véritablement nous avons dans le cœur deux amours eſſentiels qui ont chacun leurs motifs, comme leurs actes à part.

Or, de-là, Meſſieurs, que s'enſuit-il ? N'eſt-il pas évident que l'amour du bien, qu'on appelle honnête, eſt auſſi naturel à notre ame, que l'amour du bien délectable : qu'il eſt auſſi néceſſaire dans ſes premiers mouvemens ; je veux dire, qu'il nous eſt auſſi impoſſible de nous empêcher d'aimer le bien honnête, quand il ſe fait appercevoir, que de nous empêcher d'aimer le bien délectable, quand il ſe fait ſentir ; &, par conſéquent, que la définition, qui reſ-

treint la volonté à l'amour de la béatitude, comme à la ſource unique de tous nos autres amours, eſt tout-à-fait défectueuſe.

Fortifions ce raiſonnement par une autre conſidération, qui répandra un nouveau jour ſur la matiere que nous traitons. C'eſt un axiome dans la Morale, que l'amour de l'honnête eſt plus noble que l'amour du bien délectable, par ſon objet, par ſa fin, par ſes motifs, par ſes maximes; en un mot, par ſon déſintéreſſement. Il n'y a point d'eſprit attentif à l'ordre naturel de nos idées, qui en puiſſe diſconvenir.

Je dis donc, en ſecond lieu, que l'amour de l'honnête, bien loin d'être, dans ſes opérations, ſubordonné à l'amour du bien délectable, en doit être naturellement le directeur & le guide, le gouverneur, ſi j'oſe ainſi parler, la regle & le flambeau pour le conduire à ſa véritable fin. Quoi de plus manifeſte aux premiers regards du bon-ſens? Un amour de raiſon ne doit-il pas diriger un amour d'inſtinct? Un amour éclairé ne doit-

il pas ſervir de guide à un amour aveugle ? Un amour généreux, qui ne connoît point d'autre intérêt que ſon devoir, ne doit-il pas gouverner un amour mercénaire, qui ne connoît point d'autre devoir que ſon intérêt ? Le ſeul de nos amours, qui nous puiſſe rendre dignes d'eſtime, de louange, de récompenſe, ne doit-il pas régler un amour qui, par lui-même, ne peut être d'aucun mérite ni devant Dieu, ni devant les hommes ; qui peut, au contraire, à tous les inſtans, nous rendre dignes de mépris, de blâme & de punition ; ou plutôt, qui ne manque jamais de nous rendre tels, quand on l'abandonne ſans frein & ſans regle à ſon penchant naturel ? Tirons la conſéquence.

Je conclus que c'eſt à l'amour de l'honnête à déterminer l'amour du bien délectable dans ſes opérations, & non pas à l'amour du bien délectable à déterminer dans les ſiennes l'amour de l'honnête. Or, Meſſieurs, dites-moi : comment l'amour de l'honnête pourra-t-il déterminer

l'amour du bien déléctable, sans avoir quelque actiou qui en soit indépendante? Comment pourra-t-il le diriger, sans avoir la force de l'adresser au but où il doit tendre? comment pourra-t-il le guider, sans marcher devant lui pour l'éclairer dans sa route? comment pourra-t-il le gouverner, sans lui donner la loi pour le soumettre à l'ordre? comment pourra-t-il le régler dans sa marche, sans prendre sur lui un empire qui le tienne dans le devoir & dans la subordination que prescrit la nature? Encore une fois, je le demande à tous les esprits capables de réflexion: comment l'amour de l'honnête pourra-t-il détermier l'amour du bien déléctable, s'il en reçoit lui-même nécessairement toutes ses déterminations, comme le prétendent les Philosophes, qui bornent l'essence de notre volonté au desir de la béatitude?

C'étoit la contradiction que l'on reprochoit aux Epicuriens. Forcés de reconnoître que la volupté dans laquelle ils établissoient le souverain

bien de l'homme eſt, au contraire, dans la vie une ſource de maux innombrables, ils conſentirent enfin à lui donner la vertu pour guide, pour la régler dans ſes démarches, pour la déterminer dans le choix des plaiſirs, pour la modérer dans leur uſage, pour l'arrêter à propos; de peur, diſoient-ils, qu'en paſſant les bornes de la nature, elle ne produiſe la douleur qu'elle fuit, au lieu du bonheur qu'elle cherche; c'eſt-à-dire, dans leur ſyſtême, de peur que le ſouverain bien n'enfantât le ſouverain mal. Mais, pour ne ſe pas contredire trop viſiblement, ils perſiſterent toujours à ſoutenir que la vertu même ne peut être ni aimée, ni pratiquée que par le motif de la volupté, qu'elle donne ou qu'elle aſſaiſonne.

Séneque (1), dans ſon Traité *de la Vie heureuſe*, releve ces abſurdités avec le ton qui leur convient. Vraiment! leur dit-il, voilà un beau ſouverain bien que vous nous pré-

(1) Sen. *De vitâ beatâ*, c. 12.

ſentez-là, qui, pour ne pas devenir un mal, a beſoin d'un garde pour le veiller! *Quale ſummum bonum, cui cuſtode opus eſt, ut bonum ſit!* Et d'un autre côté, voilà un bel emploi que vous donnez à la vertu, d'être, pour ainſi dire, la maîtreſſe-d'hôtel de la volupté, pour goûter avant elle tous les mêts qu'on lui ſert, de peur qu'elle ne s'empoiſonne! *Egregium ſanè virtutis officium voluptates prægustare!* Que vous êtes ſur-tout admirables dans l'ordonnance de votre ſyſtême! Vous placez la volupté à la tête, pour obéir; & la vertu à la queue, pour commander: *vos à tergo ponitis quod imperat.* C'eſt bien entendre l'ordre militaire! mais il y a toujours une petite difficulté qui m'embarraſſe. Comment la vertu pourra-t-elle régir la volupté, la guider, la conduire, ſi elle n'en eſt que la ſuivante? *Quomodò virtus voluptatem reget, quam ſequetur?* Ne pourroit-on pas, Meſſieurs, faire à-peu-près le même reproche de contradiction à ces Philoſophes de nos jours, qui, en nous accordant que

la vertu eſt plus noble que le plaiſir, ne laiſſent pas de ſoutenir en même tems, qu'elle ne ſçauroit produire aucun acte vertueux ſans y être déterminée par le plaiſir qu'elle donne ou qu'elle promet ?

A ces deux premieres conſidérations, j'en ajoûte une troiſieme. Il n'eſt que trop ordinaire, dans la vie, que les deux amours généraux qui composent notre volonté, l'amour de l'honnête & l'amour du bien délectable, ſe trouvent dans des circonſtances où ils ont des intérêts tout oppoſés, des vues inalliables, des inclinations, des mouvemens contraires. On voit paroître le plaiſir avec tous ſes attraits, la fortune avec tous ſes brillans, la gloire du monde avec tout ce qu'elle a de plus flatteur pour notre amour-propre : mais il en faut acheter la poſſeſſion aux dépens de ſa vertu. Que doit-on faire alors ?

La maxime univerſellement reçue eſt que, dans ces circonſtances critiques, & pourtant ſi ordinaires, on doit ſacrifier le bien délectable

au bien honnête, le plaisir au devoir, la fortune à l'honneur, toute la gloire du monde à la pureté de sa conscience; qu'il n'y a pas même à délibérer là-dessus, & que, d'y balancer un seul moment, c'est avoir déjà prévariqué. Je ne crois pas, Messieurs, qu'il y ait dans l'Univers un esprit assez corrompu pour me contester ce principe de Morale. Mais s'il est vrai, (prenons-y garde), que nous ne pouvons rien aimer, ni rien faire que par le seul motif de quelque délectation prévenante, que deviendra cette belle maxime? en quel sens raisonnable pourra-t-on dire véritablement que l'on sacrifie le bien délectable au bien honnête, si l'amour qu'on a pour l'honnête ne peut être déterminé que par le délectable? J'avoue que dans cette hypothèse, on pourra immoler un plaisir à un autre plaisir; le plaisir des sens au plaisir de l'esprit; le brillant de la fortune, à la réputation d'homme d'honneur; la gloire des emplois du monde, au repos de la solitude. On pourra même,

si l'on veut, sacrifier les douceurs d'une passion agréable, à celles d'un devoir où, par les circonstances, on trouvera plus d'agrément : c'est-à-dire, en un mot, qu'on pourra sacrifier un bien sensible qui délecte moins, à un bien raisonnable qui délecte plus. Mais je demande, si c'est-là véritablement sacrifier le bien délectable au bien honnête, comme l'ordonne la maxime ? Et si, contre la signification naturelle des termes, on veut appeller sacrifice une action où l'amour propre trouve plus agréablement son compte que dans l'action contraire, je demande où est le grand mérite d'un tel sacrifice ? Et si l'on y suppose quelque mérite, parce qu'en effet il y en a toujours un peu à préférer les plaisirs de la raison à ceux des sens, je demande en quoi l'on fait consister le mérite de cette préférence ? Est-ce à préférer les plaisirs de la raison, en tant qu'ils sont raisonnables ; ou à les préférer en tant qu'ils sont actuellement les plus vifs & les plus forts ? Si on les préfere en tant qu'ils sont raisonnables,

honnêtes, féants, vertueux; en un mot, par la vue de l'ordre, qui le veut ainsi : voilà donc un amour qui a pour son principal motif la beauté de l'ordre, l'honnête, le décent, la vertu : c'est tout ce que nous prétendons. Mais si l'on ne préfere les plaisirs raisonnables aux plaisirs sensibles, que parce qu'ils sont actuellement les plus vifs & les plus forts, comme on le soutient dans le systême contraire, ne faut-il pas conclure que l'amour de l'honnête n'entre qu'indirectement, &, pour ainsi dire, en second, dans la préférence qu'on lui donne sur le bien délectable ? Ce qui renferme encore une contradiction manifeste.

Enfin, Messieurs, pour pousser ce dernier raisonnement aussi loin qu'il peut aller, supposé que l'amour du bien délectable soit le motif nécessaire de toutes nos élections, je demande : Que deviendra notre vertu, si la délectation du devoir nous abandonne tout-à-coup ? On ne peut me répondre, que de trois choses l'une : ou que le cas est impossi-

ble ; ou que notre vertu, ainſi abandonnée, ſuccombera néceſſairement : ou qu'il y a d'autres motifs que la délectation, qui nous peuvent ſoutenir, du moins quelques momens, dans l'amour & dans la pratique de nos devoirs. Examinons ces trois réponſes.

Dira-t-on qu'il eſt impoſſible que la délectation abandonne jamais la vertu ? j'en appelle à toutes les perſonnes vertueuſes. Elles ne ſçavent que trop bien par leur expérience, qu'il y a des états où les agrémens de la vertu s'éclipſent tout-à-coup pour ne laiſſer paroître que l'auſtérité des devoirs qu'elle nous impoſe. On voit encore la beauté de l'ordre qui les preſcrit : mais on ne la ſent plus : on reconnoît encore la juſtice de la loi éternelle ; mais on ne goûte plus ſa douceur : on eſt encore bien réſolu de lui demeurer ſoumis, mais par des raiſons abſtraites, qui ſe trouvent combattues par mille raiſons ſenſibles, dégoûts, ennuis, répugnances, perſécutions extérieures, déſolations intérieures. On ſent, pour ainſi dire,

crouler au-dedans & au-dehors tous les appuis ordinaires de la vertu. Il faut quelquefois, disoit un ancien Philosophe (1), suivre l'honnête au travers de l'infamie ; perdre la réputation d'homme de bien, pour l'être effectivement ; souffrir les prisons, les exils, tous les supplices des criminels pour conserver son innocence ; en un mot, faire son devoir sans plaisir, souvent même sans joie & sans goût. J'oserois presque dire qu'il n'y a jamais eu de vertus solides, qui n'aient passé quelquefois par ces états d'épreuve (2). Platon y met son homme juste, pour nous faire voir jusqu'où doit aller dans notre cœur l'amour de la justice éternelle (3) : Séneque y met son sage, pour lui donner un théâtre digne de sa constance. Tous nous Auteurs y mettent les Saints, comme dans une espece de fournaise Babylonique,

(1) Sen. *Ep. 66.*
(2) Platon, *De Republ. l. 2.*
(3) Sen. *De constant. sapient.*

pour

pour achever de les purifier par le ſacrifice total de leur amour-propre.

Dira-t-on que la vertu, ainſi abandonnée par la délectation du devoir, ſuccombera néceſſairement? J'en appelle encore à l'expérience des perſonnes vertueuſes. Car, ſi nous voyons des ames foibles qui ſe laiſſent vaincre dans ces épreuves de la vertu, nous en voyons de fortes qui en triomphent : & s'il y a des lâches qui ne peuvent tenir ferme dans un poſte attaqué, ſans y être, pour ainſi dire, enchaînés par l'intérêt ou par la vaine gloire, nous ſçavons qu'il y a de vrais braves qui s'y maintiennent par des motifs plus purs & plus ſaints; par la force de leur attention à la beauté de l'ordre qui les y appelle; par la force de l'amour du devoir, qui les y attache; par la force d'une réſolution déterminée à ne jamais dépendre, dans leur conduite, que de la raiſon, qui eſt immuable, & non pas d'un attrait de plaiſir, qui peut à toute heure nous manquer; enfin, par la force de leur habitude au bien, qui les rend, ſinon invincibles, du moins aſſez difficiles

à vaincre, pour les ſoutenir quelques momens contre les attaques de l'inconſtance ou de la foibleſſe humaine.

Or, Meſſieurs, peut-on nous refuſer, du moins quelques momens, quelques actes paſſagers de pure vertu, ſans démentir toutes les hiſtoires ſaintes & profanes, ſans démentir même tant d'hiſtoires vivantes, que nous avons devant les yeux ? Nous n'ignorons pas, diſoit le Prince des Philoſophes Romains (1) en traitant le même ſujet, contre les Epicuriens, que la plûpart des hommes ne ſont fideles à la vertu, qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt ou leur plaiſir : mais, malgré le déſordre général, nous voyons encore parmi nous des gens de bien qui la ſuivent conſtamment, par la ſeule raiſon que cela convient, que cela eſt juſte, que cela eſt honnête : *Qui permulta ob eam unam cauſam faciunt, quia decet, quia rectum eſt, quia honeſtum eſt.* Motifs de raiſon pure auſſi puiſſans

(1) Cic. *De Finibus*, *l.* 2.

ſur les grandes ames, que le plaiſir ou l'intérêt ſur les ames vulgaires.

C'en eſt aſſez ſans doute, Meſſieurs, pour vous convaincre pleinement que la premiere preuve du ſyſtême qui ſoumet tous nos amours à celui de la béatitude, n'eſt qu'un pur paralogiſme qui ſuppoſe manifeſtement ce qu'on avoit à prouver : ſçavoir, que la volonté n'eſt autre choſe que le deſir d'être heureux. Il n'en faudroit pas davantage pour détruire la ſeconde, ſi elle ne renfermoit une équivoque aſſez difficile à démêler. Je la répete, pour y répondre en peu de mots par ſurabondance de droit, & auſſi pour me donner lieu d'éclaircir la matiere de plus en plus.

Il eſt certain, diſent les partiſans de l'amour intéreſſé, que nous n'aimons, ni ne pouvons aimer que les objets qui nous plaiſent, & uniquement parce qu'ils nous plaiſent : voilà le principe. Or, continuent ces Meſſieurs, qu'eſt-ce que *plaire*, ſinon faire plaiſir? D'où ils concluent, ſans autre façon, que nous n'aimons

effectivement que les objets qui nous font plaisir, & uniquement parce qu'ils nous font plaisir.

J'ai vu des Philosophes qui regardoient ce raisonnement comme une démonstration. Je le pardonnerois à des Rhéteurs, à des Poëtes, ou à des Grammairiens, qui ont le privilege de raisonner par jeux de mots, & de conclure de la ressemblance des sons à celle des idées. Mais dans l'exactitude Philosophique, j'ose avancer que c'est un vrai sophisme qui suppose encore ce qui est en question ; c'est-à-dire, que plaire & faire plaisir, sont en toute occasion la même chose. Nous n'avons qu'à définir les termes, pour découvrir en un moment toute la fausseté de la supposition.

A proprement parler, qu'est-ce que nous entendons par *plaire* ? Nous disons qu'un objet nous plaît, quand il attire notre approbation ou notre estime, notre affection ou notre préférence, notre admiration ou ot re attachement par la vue de uelque mérite ou de quelque agré-

ment que nous y appercevons. Il peut nous plaire par ſa beauté : il peut nous plaire par ſa bonté : il peut nous plaire par l'union de l'une & de l'autre. Voilà bien des ſignifications dans un ſeul mot, où l'on n'en ſuppoſoit qu'une ſeule.

Qu'eſt-ce que nous entendons par *faire plaiſir ?* C'eſt produire dans notre ame une modification délectable, touchante, ſatisfaiſante. Mais ſi nous y prenons bien garde, notre expérience nous apprend que cette modification délectable peut, ou précéder la vue claire & diſtincte des perfections de l'objet qui nous fait plaiſir, ou accompagner cette vue, ou la ſuivre. Voilà bien des manieres de nous faire plaiſir, que l'on ne diſtinguoit pas. On avoit ſes raiſons : mais nous en avons d'autres pour ne les pas confondre. La vérité ne craint pas la lumiere. Entrons dans le détail.

Quand le plaiſir précede la vue claire & diſtincte des perfections de l'objet qui nous frappe, je conviens qu'alors cet objet nous plaît, parce

qu'il nous fait plaiſir, ou en conſéquence du plaiſir dont il nous a prévenus. C'eſt la maniere dont les objets ſenſibles nous ſollicitent à les aimer : ils commencent par ſe faire ſentir, avant que de ſe faire connoître. Comme il y auroit trop à perdre pour eux à ſubir l'examen de la raiſon, ils la préviennent, ils en offuſquent la lumiere par mille fantômes ſéduiſans, qui nous en cachent les défauts. Ils entrent ainſi dans le cœur à la faveur des ténèbres. Et de-là vient ſans doute le bandeau fatal que les Poëtes ont donné à l'Amour ; c'eſt ce que nous accordons ſans peine au ſyſtême Epicurien.

Quand il arrive que le plaiſir ne précede pas, mais qu'il accompagne ſeulement la vue claire & diſtincte des perfections de l'objet qui nous attire, comme dans nos amitiés raiſonnables ; nous diſons alors, que notre ami nous plaît en même tems par deux conſidérations différentes ; & parce que ſon amitié nous fait plaiſir, & parce qu'il a des qualités ou

des vertus qui nous y affectionnent par la justice que nous devons à son mérite personnel : souvent même nous sentons bien que nous l'aimerions encore par cette seule raison. Ainsi l'amour de la justice & l'amour de notre bonheur conspirent alors ensemble pour serrer les nœuds de notre amitié. Comment peut-on confondre deux motifs que la nature a si nettement distingués dans notre cœur ?

Enfin, quand le plaisir ne fait que suivre la vue claire & distincte des perfections de l'objet ; il est évident qu'alors cet objet nous a plû avant que de nous faire plaisir ; notre esprit en a d'abord examiné les qualités avantageuses ; notre cœur, éclairé par cet examen, les a jugé dignes de son amour. Notre amour, en conséquence de ce jugement, s'est déterminé à suivre sa lumiere ; & en la suivant, il est lui-même suivi d'un sentiment de joie, de satisfaction, de contentement : plaisir de réflexion, qui est la récompense naturelle d'un amour de raison. C'est ainsi que les objets purement spiri-

tuels, Dieu, la vérité, l'ordre, la justice, la décence, la loi, & le devoir, ont coutume d'agir sur notre ame : tout au contraire des objets sensibles ; ils commencent presque toujours par se faire connoître avant que de se faire sentir. Comme un amour aveugle est indigne d'eux, ils attendent ordinairement que nous les aimions par lumiere, avant que de payer notre amour par le plaisir d'avoir fait un choix raisonnable. Je veux dire, qu'ils nous plaisent par le charme de leur mérite avant que de nous plaire par le sentiment du plaisir que nous en recevons. Ainsi la vérité plaît à un Géometre par l'éclat dont elle brille, avant que de lui plaire par la satisfaction délicieuse, qui en suit toujours la pleine démonstration. Ainsi la justice plaît à un bon Magistrat par l'équité de ses regles, avant que de lui plaire par la satisfaction de la rendre malgré tous les obstacles qui s'y opposent. Ainsi le devoir plaît à un homme de bien par la beauté de l'ordre qui le prescrit, avant que de lui plaire par la

satisfaction

satisfaction qu'il y goûte après l'avoir ſuivi. Combien d'objets par conſéquent, qui, dans un ſens très-propre nous plaiſent avant que de nous avoir fait plaiſir !

Après cet éclairciſſement, Meſſieurs, que devons-nous penſer de la ſeconde preuve des partiſans de l'amour intéreſſé. Je crains même, que vous ne m'accuſiez de l'avoir combattue trop ſérieuſement ; car dans le fond, qu'eſt-ce qu'une preuve qui ne peut en être une qu'en François, parce qu'il a plu à nos ancêtres de former le mot de *plaiſir* du mot de *plaire* ? Dans toutes les autres langues, où les termes, qui expriment ces deux choſes, n'ont pas la même affinité ; la différence de leurs idées ſe manifeſte ſans peine à une attention médiocre. Séneque, en deux beaux endroits de ſes ouvrages, les diſtingue en latin parfaitement bien. Il dit dans le premier, en parlant du vice, que le plus grand des malheurs eſt, quand le déſordre non-ſeulement nous fait plaiſir, mais

qu'il nous plaît : (1) *Consummata infelicitas est, ubi turpia non solùm delectant, sed etiam placent.* Il dit dans le second, en parlant de la vertu, qu'en une infinité de rencontres, ce n'est pas parce qu'elle nous fait plaisir qu'elle nous plaît ; mais que c'est parce qu'elle nous plaît, qu'elle nous fait plaisir (2). *Non quia delectat, placet ; sed quia placet, delectat.* La distinction est peut-être un peu subtile. Il faut bien en convenir pour l'honneur des grands Philosophes, qui ne l'ont point apperçue. Mais il me suffit d'avoir prouvé qu'elle est réelle, pour conclure encore une fois que le plaisir, ou la délectation, n'est pas le motif nécessaire de tous nos amours.

C'est, Messieurs, ce que je m'étois proposé d'établir : c'est ce que je crois avoir exécuté, en faisant voir que nous portons tous dans le cœur, outre l'amour du bien dé-

(1) Sen. *Ep.* 39.
(2) *De Vitâ beatâ.* c. 9.

lectable, un amour naturel du bien honnête; je veux dire un amour naturel du beau, très-distingué de l'amour du bon ; que cet amour du beau, qui nous enleve au-dessus de nous-mêmes par la considération d'une loi éternelle, supérieure à nos esprits, est plus noble que l'amour du bon, qui nous rabaisse toujours dans nous-mêmes, & souvent au-dessous par sa trop grande sensibilité aux biens du corps ; que, dans l'ordre de la nature, l'amour du beau doit être notre amour dominant; d'où il s'ensuit enfin, que l'amour du bon lui doit être subordonné comme à son directeur essentiel.

Pour achever de rendre inébranlable cette vérité fondamentale de la doctrine des mœurs, il me resteroit encore d'attaquer l'opinion contraire par les conséquences odieuses qui en suivent en foule : c'étoit la maniere la plus efficace dont on combattoit autrefois le systême d'Epicure, qui, aux termes près, me paroît avoir été le même que celui de nos modernes

défenſeurs de l'amour intéreſſé. Mais dans la juſte appréhenſion d'épuiſer en un jour toute votre patience, je réſerve cette batterie pour un autre Diſcours.





DEUXIEME DISCOURS.

Sur l'Amour désintéressé.

MESSIEURS,

On a remarqué dans tous les tems, que les vérités de Mathématique sont plus faciles à persuader aux hommes, que celles de Morale; non pas précisément, comme la plûpart se l'imaginent, parce qu'elles sont plus évidentes de leur nature, mais par une raison qui ne fait pas trop d'honneur au genre-humain. Que la ligne droite soit la plus courte longueur entre deux points; qu'en tombant sur une autre ligne droite, elle fasse avec elle au point de rencontre ou deux angles droits, ou deux angles égaux à deux droits; que la mesure naturelle de ces deux angles soit la demi-circon-

férence d'un cercle décrit du point où ils se forment, nous n'avons aucun intérêt qui nous empêche d'en voir la démonstration, ni de la reconnoître; notre orgueil n'en est point humilié; notre inclination pour le plaisir n'en est point traversée; notre amour-propre n'en a rien à craindre. Ces sortes de vérités n'offrent à notre esprit qu'une lumiere douce & tranquille, qui ne trouve dans notre cœur aucune répugnance à les admettre. Il n'en est pas de même des vérités de Morale; qu'il y ait une loi éternelle qui nous impose des devoirs, un souverain Maître qui les exige de nous avec empire, un ordre établi dans le monde auquel il faut nous assujettir: cela est aussi démontré que les Elémens d'Euclide. Mais que l'on entreprenne de prouver aux hommes qu'ils en doivent être aussi persuadés, combien de nuages s'élevent aussi-tôt de leur cœur pour obscurcir cette loi, pour leur cacher ce Maître, pour embrouiller cet ordre impérieux qui les incommode! Notre orgueil en est

abattu ; notre inclination pour le plaiſir en eſt allarmée ; notre amour-propre, naturellement libertin, ſe révolte contre des vérités qui ſont en même tems des regles de conduite indiſpenſables : & pour nous les faire pleinement reconnoître, il ne ſuffit pas de nous les démontrer, il faut en quelque ſorte forcer notre perſuaſion à les recevoir.

C'eſt ce qui m'oblige, Meſſieurs, à faire aujourd'hui un dernier effort pour défendre la cauſe de l'amour déſintéreſſé : il faut, s'il eſt poſſible, forcer le cœur humain à le reconnoître pour ſon premier Roi. Nous avons expoſé dans le Diſcours précédent les preuves directes qui lui en aſſurent le titre : elles me paroiſſent démonſtratives pour tous les eſprits capables d'une attention ſérieuſe & un peu ſuivie ; mais comme nous n'avons pas toujours affaire à ces ſortes d'eſprits, qui ſont aſſez rares, nous avons cru devoir, pour établir la vérité en toute maniere, chercher des raiſons qui fuſſent à la portée la plus commune. Les An-

ciens Philoſophes, qui ont combattu l'amour intéreſſé d'Epicure, en ont trouvé de péremptoires dans les conſéquences abſurdes qui ſuivoient manifeſtement de ſon opinion. Nous allons employer les mêmes armes contre un ſentiment qui, malgré tous les ſoins qu'on a pris dans notre ſiecle pour le déguiſer, n'eſt toujours, dans le fond, que le ſyſtême Epicurien habillé à la moderne.

Il faut prouver que l'opinion qui ſoutient que l'amour de nous-mêmes, notre plaiſir ou notre intérêt propre, eſt le motif néceſſaire de tous nos autres amours, dégrade la vertu, l'amitié, les plus beaux ſentimens du cœur, les plus dignes de l'homme, & les plus néceſſaires au maintien des ſociétés; en un mot, que le ſyſtême de l'amour intéreſſé entraîne dans les mœurs des conſéquences inſoutenables.

Car premierement, ſi l'amour de nous-mêmes, ou l'amour du plaiſir, eſt le motif unique de tous nos amours particuliers, que s'enſuit-il

de là ? & à quoi ſe réduira parmi nous le beau nom de vertu ? N'eſt-il pas viſible qu'elle ne conſiſtera plus que dans la préférence raiſonnée que nous donnerons à un plaiſir ſur un autre ; au plaiſir, par exemple, que nous cauſera un objet ſpirituel ſur celui que nous préſente un objet ſenſible ? Il n'y aura donc que le plaiſir que nous aimerons pour lui-même : tout le reſte, ſans lui, nous ſera indifférent. Le vrai, le décent, l'ordre, ce qu'on appelle honnête ou beau dans les mœurs, n'aura point de privilége ; & il faudra, pour ſe rendre aimable, qu'il nous donne du plaiſir, ou qu'il nous en promette : c'eſt-à-dire, comme parle un Auteur moderne, que *le goût du bien*, ou du moins *ſon avant-goût ſenſible*, ſera, par néceſſité, le ſeul motif déterminant de nos amours les plus raiſonnables. C'étoit préciſément l'idée qu'Epicure avoit de la vertu ; & il avouoit de bonne-foi qu'elle ne lui paroiſſoit qu'un nom vuide de ſens, ſi on la ſéparoit de la volupté. Il ne faut pas, au reſte, s'allarmer de ce

terme : il ne ſignifie, dans le langage d'Epicure, que ce que nos Auteurs entendent par plaiſir, ou par déle&ta;tion. Cependant l'odieux de cette idée frappa dès-lors, quoique dans un ſiecle encore payen, toutes les perſonnes qui avoient des mœurs. On en perça bientôt toutes les conſéquences pratiques.

Le Philoſophe Cléanthe l'attaqua par un autre endroit. Il en fit voir le ridicule dans une peinture ingénieuſe dont l'Orateur Romain (1) nous a conſervé les principaux traits. Il y repréſentoit la Volupté avec ſes plus beaux atours, aſſiſe nonchalamment comme une Reine ſur ſon trône, le diadême en tête, le ſceptre à la main, & autour d'elle toutes les Vertus rangées, pour la ſervir au premier ordre. La Prudence étoit prépoſée au choix des plaiſirs ; la Force faiſoit la garde, pour empêcher la douleur de les venir troubler ; la Tempérance les aſſaiſonnoit par une modération délicieuſe ; la Juſtice en régloit l'ordonnance,

(1) Cic. *De finib. l. 2, n. 69.*

en aſſignant à chaque plaiſir ſon tems & ſon lieu : elles ſembloient toutes lui déclarer, autant qu'une déclaration ſe peut faire en peinture, qu'elles étoient ravies de n'avoir d'autre emploi au monde que de la ſervir. Je croirois pourtant, s'il étoit permis de contredire les Peintres, que nos quatre Vertus Cardinales devoient plutôt paroître dans ce tableau un peu déconcertées de s'y voir réduites à n'être, pour ainſi dire, que les Dames d'honneur de la Volupté. Mais enfin, c'étoit le ſyſtême d'Epicure ; & ſi l'on veut raiſonner conſéquemment, c'eſt encore celui des Philoſophes qui mettent le plaiſir où l'intérêt à la tête de tous nos amours. Car, de quelque maniere qu'on s'exprime, il ſera toujours vrai de dire que la vertu n'eſt point aimable par-elle même : c'eſt ce que j'appelle ſa dégradation. Allons plus loin.

A quoi ſe réduit encore l'amitié dans ce beau ſyſtême ? Car, s'il eſt vrai, il eſt évident que nous ne pouvons aimer perſonne qu'autant que nous y trouverons notre intérêt, ou

notre plaiſir. C'eſt le principe du ſyſtême : d'où il s'enſuit que nous compterons ſans ceſſe avec nos amis, du moins au fond de notre cœur. Nous ſupputerons avec ſoin les émolumens, les plaiſirs, les ſervices que nous en pourrons tirer : nous aurons toujours la plume à la main pour calculer nos gains & nos pertes. C'eſt ainſi, diſoit autrefois Cicéron (1) à un illuſtre Epicurien, que nous aimons nos champs, nos vignes, nos herbages, nos troupeaux, les bêtes qui nous ſervent ou qui nous divertiſſent. Mais ſi nous n'avons pas pour nos amis un amour d'une autre nature, que deviendront nos amitiés? Nos liaiſons les plus ſolides, appréciées à leur juſte valeur, ne ſeront plus qu'un petit trafic de ſentimens, ou un vil commerce d'intérêt. Sous le nom d'amis déſintéreſſés, nous ne cacherons tous, quoi que nous en diſions, que des ames vénales & mercénaires, ou, ſi vous me permettez ce terme, des cœurs à vendre au plus

(1) Cic. *De natur. Deor. l.* 1.

offrant ; ou, si cette expression vous paroît encore trop odieuse, des amis de table, dont l'ardeur ne dure qu'autant que le festin. L'intérêt nous avoit unis ; l'intérêt nous désunira : le plaisir nous avoit assemblés ; le plaisir nous dispersera chacun du côté où il en trouvera davantage. Les Poëtes ont donné des aîles à l'Amour : il faudra désormais en donner aussi à l'Amitié, puisqu'elle n'aura, comme lui, d'autre lien qu'un plaisir volage, ou un intérêt sujet à tous les caprices de la fortune. L'Histoire aura beau nous vanter ces illustres couples d'amis dont elle nous a conservé les noms : un Jonathas, qui aima David jusqu'à la mort, quoique son rival dans l'Empire ; un Pylade, qui se dit Oreste pour sauver son ami par sa propre perte ; un Damon qui se constitue prisonnier pour le sien, au hasard de périr à sa place. Mais que l'Histoire nous les vante autant qu'il lui plaira ; nous en saurons bien rabattre pour la concilier avec notre Philosophie. Elle croyoit nous offrir dans ces héros d'amitié, des exemples d'une constance

à l'épreuve de tout intérêt. Non : c'étoient des exemples de folie, ou plutôt des chimeres qu'elle nous proposoit pour modeles.

Il y a pis encore. Le ſyſtême de l'amour intéreſſé détruit juſqu'à l'idée des plus beaux ſentimens de l'ame, des inclinations du cœur les plus néceſſaires au maintien des ſociétés. Car ſi une fois nous l'admettons comme un principe indubitable dans la Morale, que reſtera-t-il dans nos mœurs, de grand, de généreux, d'humain même, ou de véritablement ſociable? Que deviendra la ſincérité dans le commerce ordinaire de la vie, ſi l'on ne dit la vérité, qu'autant qu'on y trouvera ſon compte? Que deviendra la bonne-foi dans les affaires, ſi l'on ne garde ſa parole, qu'autant que ſon intérêt le voudra permettre? Je ne demande pas, que deviendra la Religion, ſi le plaiſir en eſt la meſure? Cela eſt trop ſérieux pour le deſſein que je me propoſe. Je me borne à prouver la dégradation, où le ſyſtême de l'amour intéreſſé fait tomber par ſon principe les

trois inclinations de l'ame les plus néceſſaires dans la ſociété pour cimenter notre union ; la libéralité, la reconnoiſſance & l'amour du public. Vous allez voir, dans la Morale, des métamorphoſes auſſi étranges que celles d'Ovide.

La ſeule idée des trois Vertus que je viens de nommer, nous découvre clairement qu'elles doivent être toutes gratuites. On les avoit cru telles juſqu'à Epicure. C'étoit une erreur dont ce grand Philoſophe eſt venu délivrer le monde. La libéralité même, qui paroît ſi déſintéreſſée dans ſon nom, ne l'eſt point dans ſon principe. Elle a un intérêt, comme toutes nos autres affections ; un intérêt peut-être un peu plus fin : mais elle en a un. Elle donne, mais par le ſeul motif de ſa propre ſatisfaction : elle ouvre ſes tréſors ; mais pour acheter des amis, ou des courtiſans : elle fait du bien ; mais plutôt pour ſe faire plaiſir à elle-même, que pour en faire aux autres. Peut-on raiſonnablement lui rien demander au delà ? Il n'y a que le plaiſir qui la puiſſe déterminer à répandre ſes bienfaits,

L'amour de l'honnête, la considération de l'humanité, le desir de réparer par ses largesses la distribution inégale des biens de la fortune, la loi de l'équité naturelle sont par eux-mêmes des motifs trop foibles pour obtenir ses faveurs. C'est toujours la maxime fondamentale du systême. Or de-là, Messieurs, quelles conséquences par rapport à la société ? Que par une révolution d'humeurs, qui n'est que trop ordinaire dans tous les hommes, le plaisir que nous trouvions à faire du bien, vienne à cesser tout-à-coup : que l'objet le plus digne de nos dons par son mérite, ou par ses besoins, ait le malheur de nous déplaire ; adieu notre libéralité. Plus de bienfaits, plus de graces, plus de secours à espérer d'elle. La source en est tarie avec le plaisir qui la faisoit naître ; & il faudra que, par un second caprice de l'humeur, le plaisir renaisse pour lui rendre son premier cours. Il n'y a point d'avare qui ne puisse devenir libéral en cette maniere. On en a même fait une espece de proverbe : il n'y a, dit-on, qu'à le savoir prendre

dans

dans ſes belles humeurs, il donnera auſſi volontiers ; il donnera d'auſſi bonne grace qu'un Titus, pendant qu'il aura plus de plaiſir à donner qu'à retenir ſon argent. Alors ce n'eſt pas un fleuve qui coule : c'eſt un torrent qui déborde ; mais auſſi à la maniere des torrens, qui n'ont qu'une ſource paſſagere, ſa libéralité, qui n'a point d'autre principe que le plaiſir, ſe trouvera bientôt à ſec. Ainſi le ſyſtême de l'amour intéreſſé peut bien faire des avares, ou des prodigues ; mais jamais ce qu'on appelle un homme libéral, qui doit avoir des principes ſtables, fermes & indépendans d'un motif auſſi variable que le ſentiment. Pourſuivons.

La ruine de la libéralité entraîne celle de la reconnoiſſance. On propoſa autrefois, dit-on, dans une République de porter une loi contre les ingrats. Séneque nous aſſure même que les Macédoniens en avoient une, qui donnoit action contr'eux à leurs bienfaiteurs. La loi feroit peut-être aſſez néceſſaire en France. Nous n'entendons que des plaintes

contre les ingrats. Je ſuppoſe qu'elle y ſoit portée ; qu'il y ait dans toutes les Provinces un Tribunal établi pour connoître du crime d'ingratitude ; qu'il y ait une cauſe de bienfaits ſur le bureau ; les parties aſſignées pour être entendues. Voici un ſyſtême qui doit bien modérer les prétentions du bienfaiteur, & qui fournit à l'accuſé un bon moyen de défenſe. Vous m'avez fait du bien ; je l'avoue : mais, après tout, & en bonne philoſophie, vous n'avez rien fait pour moi dont vous n'ayez été vous-même le premier objet. C'eſt votre plaiſir ſeul, qui vous y a déterminé, comme le motif néceſſaire de toutes nos actions. J'en appelle à votre propre cœur. Ce plaiſir, dont je vous ai fourni la matiere, vous a donc déja payé par avance une partie de vos bienfaits. Il eſt donc juſte que vous me faſſiez d'abord une remiſe de cette partie d'obligations, dont vous avez reçu le paiement de vos propres mains. Mais encore, pourquoi m'intenter ſur l'autre un procès d'ingratitude ? Vous m'en dé-

chargez actuellement par une accusation qui me déshonore ; & si, comme vous me l'avez tant de fois protesté, vous aviez plus de plaisir à me faire des graces, que je n'en avois à les recevoir, vous me devez même du reste. Que répondra un bienfaiteur Epicurien à ce raisonnement, tiré du fond de son systême ? Dira-t-il, comme nous le pourrions faire dans le nôtre : Malheureux ! ce plaisir même que je me faisois de vous obliger, n'est-ce pas un nouveau bienfait dont vous me devez tenir compte...? Oui, Monsieur; aussi l'ai-je fait en son tems. J'en ai porté au fond du cœur une reconnoissance très-sensible pendant que le plaisir m'en a donné : il ne m'en donne plus. Qu'avez-vous à me demander ? J'ai toujours suivi, comme vous, la loi de la nature. Si vous m'avez fait du bien avec plaisir, je l'ai reçu avec plaisir ; & si le plaisir que vous aviez à m'en faire est un bienfait, le plaisir que j'avois à le recevoir, est aussi une reconnoissance. Me voilà donc encore de ce côté-là,

parfaitement quitte à votre égard. Enfin la cause ainsi plaidée, quelle sera la sentence des Juges? & s'ils sont comme les Plaideurs, dans le système de l'amour intéressé, ne doivent-ils pas, suivant leurs principes, mettre les parties hors de cour & de procès? Mais quoi qu'il leur plaise d'en ordonner, on vient de voir que, dans ce système, la reconnoissance perdra toujours sa cause, ou du moins se verra réduite à n'être plus qu'une obligation de pure police.

Que dirons-nous de l'amour du public? Il n'y a point de vertu qui soit plus nécessaire dans un Etat à sa conservation, à son bonheur au-dedans, & à sa gloire au-dehors. On en convient dans tous les systêmes. Il faut donc ou renoncer à vivre dans un Etat, ou que chacun des membres qui le composent, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, soit dans la constante résolution de sacrifier tous ses intérêts à l'utilité publique. La loi de l'ordre y est expresse. Un membre se doit tout entier au service du corps. La partie ne se doit

compter pour rien quand il est question du tout. Un vrai citoyen doit même vouloir le bien de l'Etat, non-seulement pour le tems de sa vie lorsqu'il y participe, mais pour tous les siecles qui suivront sa mort, quand il ne pourra plus y avoir aucune part. C'est la maxime qui, pendant les six premiers siecles de la République Romaine, forma dans Rome un peuple de héros plus redoutable par cette conspiration des cœurs au bien commun, que par la politique de son Sénat, ou par la valeur de ses soldats. L'amour du public étoit comme l'ame universelle de tout l'Empire.

Il n'y a rien de si grand que cette vertu, quand on la considere ainsi dans son véritable principe, qui est la loi de l'ordre naturel. Il n'y a rien de si mince ni de si bas, quand on la considere dans le systême de l'amour intéressé. A quoi s'y termine-t-elle ? Raisonnons conséquemment. Supposé que l'amour de nous-mêmes soit le pere de tous nos amours, quel sera d'abord le premier objet de l'amour

du public ? un ſimple particulier qui ſe regardera néceſſairement comme le centre de tout. Quelle ſera dans chaque particulier la meſure eſſentielle de ſon amour pour le public ? ſon propre bonheur, ou, ſi vous l'aimez mieux, celui des autres pour le ſien. Voilà pour le préſent. Pour l'avenir, quel ſera le terme ; juſqu'où portera-t il ſes vues publiques ? le tems de ſa vie, & rien au-delà. Car après la mort, qu'importe à l'amour-propre que l'Etat périſſe ou qu'il ſe conſerve ? pendant ma vie ſon malheur entraîneroit le mien : il faut donc empêcher ſa ruine. Après ma mort, ſon bonheur n'eſt plus rien pour moi. Il faut donc en laiſſer le ſoin à mes ſurvivans : c'eſt leur affaire.

On ne peut diſconvenir que toutes ces conſéquences ne ſoient parfaitement bien tirées de la Logique de l'amour intéreſſé. Mais ſi de cette Logique on ſe fait auſſi une Morale, comme il eſt fort naturel, où réſidera déſormais l'amour du public, tel que la raiſon, l'honneur, la conſ-

cience nous le demandent ? où trouvera-t-on des ames généreuses qui soient prêtes à lui sacrifier leur repos, leurs biens, leurs personnes ? où trouvera-t-on des Codrus, ou des Léonidas, qui se dévouent à la mort pour le salut de leurs peuples ? des Aristides qui, après une longue administration des affaires publiques, demeurent pauvres en laissant l'Etat dans l'opulence ? des Régulus, qui donnent à leur patrie des conseils contre leurs propres têtes, plutôt que de souffrir qu'elle se déshonore en les sauvant ? & puisque nous ne manquons pas d'exemples domestiques, si le systême de l'amour intéressé vient parmi nous à gagner tous les cœurs, où trouvera-t-on dans nos armées des Catinats, qui s'exposent à toutes les disgraces de la Cour, plutôt que de lui taire des vérités importantes, qu'elle ne veut point sçavoir ? où trouvera-t-on dans la robe des Molé qui, dans les fureurs d'une guerre civile, aient le courage de porter tour-à-tour leurs têtes & aux Rois & aux Peuples, pour les sauver tous

deux en leur faisant entendre leurs véritables intérêts ?

Non, Messieurs ; dans le système de l'amour intéressé, il est évident que l'Etat ne trouvera jamais d'amateurs à ce prix-là. Je ne prétends point que de-là il s'ensuive qu'il en manquera tout-à-fait. Il en trouvera, & même en foule ; mais d'un caractere bien différent : des amateurs du public, tous formés par les mains de l'amour-propre, & qui s'empresseront à le servir avec tout le zele que peut inspirer le propre intérêt. On ambitionnera les grandes places pour s'attirer dans le monde une considération agréable & profitable ; on briguera les Offices publics pour le bénéfice qui en revient ; on les achetera même, s'il le faut, comme des fonds de terre, pour les faire valoir ; on s'engagera volontiers dans les affaires du Roi pour mieux faire les siennes, sous un nom qui consacre tout ; on se chargera de bon cœur des recettes publiques, pour bien payer le Receveur ; on mettra même l'honneur à profit ; on regardera le commandement

commandement d'une armée, comme la direction d'une banque militaire; une province à gouverner, comme un pays de contribution; un emploi de justice, comme un emploi de finance. L'intérêt donnera des aîles aux conditions les plus obscures, pour s'élever aux plus éclatantes. On passera même quelquefois, comme les anciens Romains, de la charrue au timon de l'Etat; mais on se gardera bien d'y retourner comme eux, après son administration, pour vivre encore du labourage. L'amour-propre aura trop bien fait les fonctions de l'amour du public, pour avoir jamais besoin d'une telle ressource.

Or, Messieurs, reprenons: je vous demande; je le demande à tout l'univers, que doit-on penser d'un systême de Philosophie où l'amour du public ne peut subsister que par l'amour-propre? où la vertu, l'amitié, où la libéralité, la reconnoissance, où la société des cœurs ne peut avoir d'autre principe réel, que l'utilité que l'on en retire, ou que l'on s'en promet? C'est le sentiment que Torqua-

tus, grand admirateur d'Epicure, soutient avec beaucoup d'esprit dans le second Dialogue de Cicéron, sur le souverain bien de l'homme. Cicéron, après en avoir tiré les mêmes conséquences que nous venons d'en inférer, y découvre un dernier foible, qui mérite encore notre attention. Voici son raisonnement.

Si vous êtes, lui dit-il, bien persuadé du système (1) d'Epicure sur le motif de nos amours, allez donc dans quelqu'une de nos assemblées publiques prêcher cette belle Morale. Vous venez d'être élu Préteur pour la prochaine année par les suffrages unanimes des trois Ordres de l'Etat. Vous devez, selon la coutume, avant que d'entrer en charge, haranguer tous les Corps de la République; leur exposer les regles que vous suivrez dans l'administration de la justice; leur déclarer solemnellement les dispositions que vous y portez à l'exemple de vos ancêtres. Allez donc d'abord dire au Peuple Romain, que,

(1) Cic. *De Finibus*, *l.* 2, *n.* 73.

dans l'exercice de la charge dont il vient de vous honorer, vous ſuivrez fidelement les maximes de votre Maître Epicure; que, dans votre vie privée, le plaiſir a toujours été le ſeul motif de vos actions; que vous en uſerez de même dans votre vie publique; ou, ſi vous craignez de parler ainſi devant un peuple ignorant, qui en tireroit un mauvais augure contre l'équité de vos futurs arrêts, allez tenir ce langage à votre Cour Prétorienne; ou, ſi vous redoutez encore plus la gravité de vos Aſſeſſeurs, qui, accoutumés à d'autres loix, n'entendroient rien à cette nouvelle Juriſprudence, allez dire au Sénat, où il y a toujours plus de lumiere que tous vos arrêts ſeront dictés par l'amour du plaiſir; ou, parce que des arrêts motivés par l'amour du plaiſir, pourroient bien choquer l'auſtere honneur des Peres conſcripts, dites-leur ſeulement que, dans toute votre Magiſtrature, vous n'oublierez rien pour vous procurer tous les charmes d'une indolence raiſonnée; ou, ſi l'accuſation de molleſſe vous fait peur,

comme elle en doit faire à un Torquatus, dites-leur que votre utilité ſera toujours la regle inviolable de vos jugemens; ou, ſi l'accuſation d'intérêt vous paroît encore plus à craindre pour un Magiſtrat, dites-leur que, dans toutes vos déciſions, vous ne chercherez que la gloire d'être applaudi par les perſonnes dont la faveur pourra vous conduire à l'honneur du Conſulat; ou, ſi vous craignez encore que les Cenſeurs ne vous accuſent de vouloir déja briguer les ſuffrages par cette ambitieuſe déclaration, dites-leur ſimplement que l'amour de vous-même ſera toujours le motif & la meſure de votre amour pour la République. Non; je ſuis sûr, Torquatus, que ces ſentimens Epicuriens n'oſeront jamais paroître dans aucune de vos harangues: vous nous y étalez tous les jours des maximes toutes contraires. A l'exemple des Héros de votre nom, vous avez ſans ceſſe à la bouche la loi & le devoir, la juſtice, l'équité, la bonne-foi, la dignité de l'Empire, la majeſté du peuple Ro-

main, l'amour de la Patrie, la gloire de mourir pour elle, tout ce que l'honneur le plus pur & le plus désintéressé peut dicter à une grande ame. Quand nous vous entendons parler d'une maniere si digne de vos ancêtres, nous admirons votre vertu; mais, si vous êtes bon Epicurien, vous devez rire au fond du cœur de notre simplicité. Où est donc la bonne-foi que vous venez de nous promettre? Vous nous parlez en Caton, & vous pensez en Catilina; & comme nous avons deux sortes d'habillemens, l'un pour le barreau, & l'autre pour la maison; vous avez aussi deux sortes de sentimens, ou plutôt deux sortes de langages, l'un pour le public, & l'autre pour le particulier; l'un pour la salle d'audience, & l'autre pour le cabinet. Cela est-il bien conforme à la droite raison? Comment pouvez-vous souffrir dans votre cœur des sentimens qui n'oseroient sortir de votre bouche dans un discours sérieux? La vérité peut-elle se trouver où la sincérité ne se trouve pas? Pour moi, je vous le dé-

clare, conclut l'Orateur Philoſophe, la bonne-foi eſt ma regle : je ne tiens pour vrai, dans la Morale, que les ſentimens honnêtes, nobles, généreux, qui ne craignent de ſe produire ni devant le Peuple, ni devant le Sénat, ni devant les Cenſeurs ; & j'aurois honte de penſer dans mon cabinet, ce que j'aurois honte de dire à la face de tout l'univers.

C'eſt auſſi, Meſſieurs, ma concluſion. Je ne puis recevoir un ſyſtême qui entraîne dans la Morale tant de conſéquences odieuſes, & dans la vie tant d'inconſéquences ridicules.

Fin de l'Eſſai ſur le Beau.



TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

B.

D.

E.

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.



S.

que

T.

Tt

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de la Veuve Simon & Fils, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé & de l'Archevêché, 1770.







